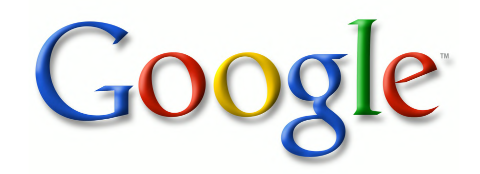
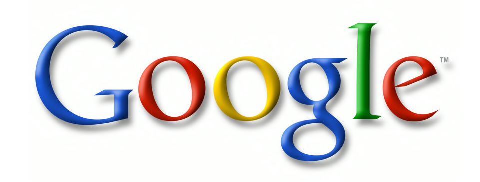
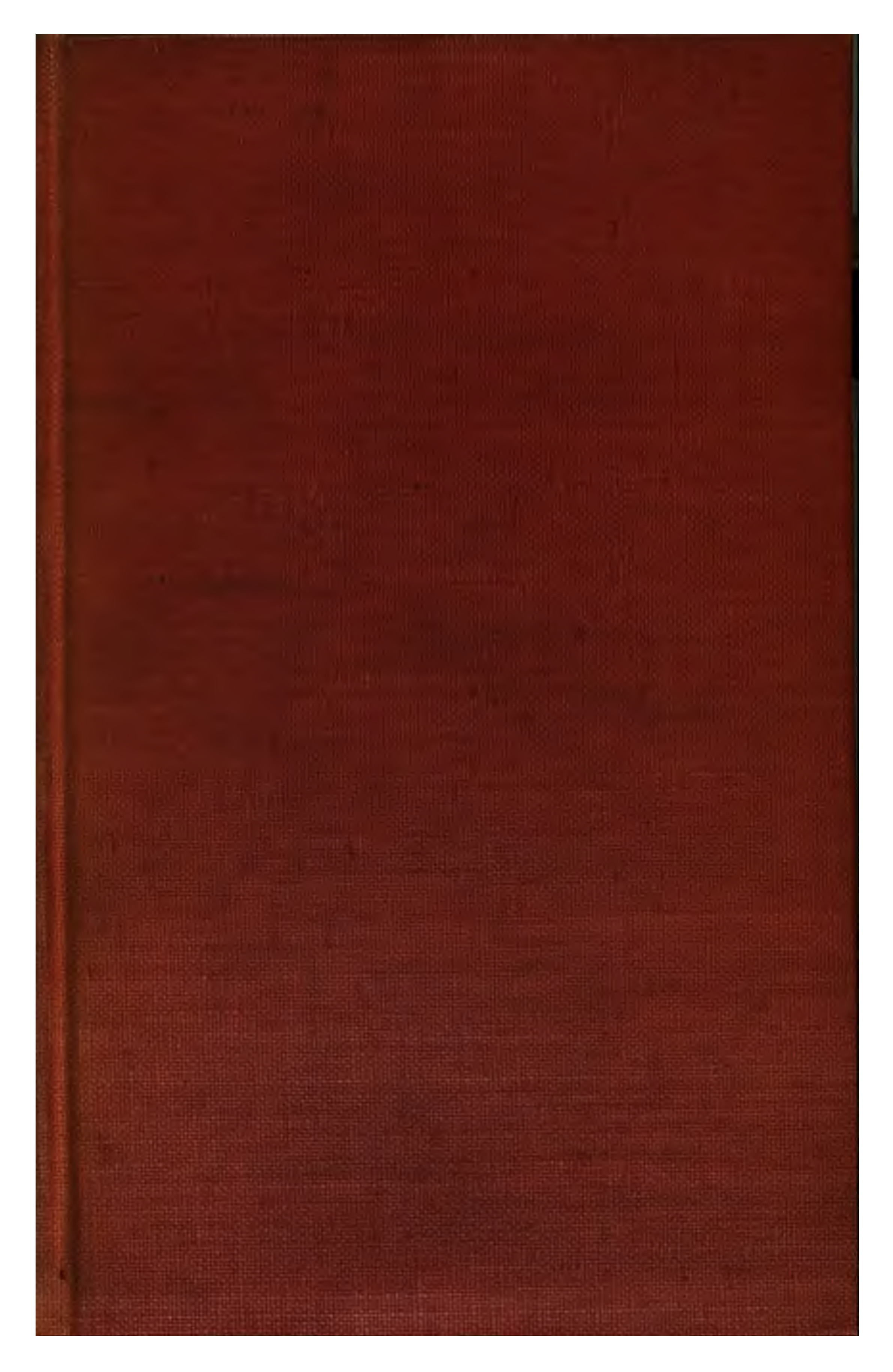







DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ



RENCONTRE DE VENDREDI



VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË

TRADUCTION DE PETRUS BOREL

Avec huit Eaux-fortes par Mouilleron

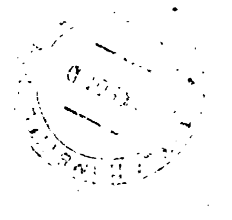
PORTRAIT GRAVÉ PAR FLAMENG

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII





VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

Il advint qu'un jour, vers midi, comme j'allais à ma pirogue, je fus excessivement surpris en découvrant le vestige humain d'un pied nu parfaitement empreint sur le sable. Je m'arrêtai court, comme frappé de la foudre, ou comme si j'eusse entrevu un fantôme. J'écoutai, je regardai autour de moi, mais je n'entendis rien ni ne vis rien. Je montai sur un tertre pour jeter au loin mes regards, puis je revins sur le rivage et descendis jusqu'à la rive. Elle était solitaire, et je ne pus rencontrer aucun autre vestige que celui-là. J'y retournai encore pour m'assurer s'il n'y en avait pas quelque autre, ou si ce n'était point une illusion; mais non, le

doute n'était point possible, car c'était bien l'empreinte d'un pied, l'orteil, le talon, enfin toutes les parties d'un pied. Comment cela était-il venu là ? je ne le savais ni ne pouvais l'imaginer. Après mille pensées désordonnées, comme un homme confondu, égaré, je m'enfuis à ma forteresse, ne sentant pas, comme on dit, la terre où je marchais. Horriblement épouvanté, je regardais derrière moi tous les deux ou trois pas, me méprenant à chaque arbre, à chaque buisson, et transformant en homme chaque tronc dans l'éloignement. Il n'est pas possible de décrire les formes diverses dont une imagination frappée revêt tous les objets. Combien d'idées extravagantes me vinrent à la tête ! que d'étranges et d'absurdes bizarreries assaillirent mon esprit durant le chemin !

Quand j'arrivai à mon château, car c'est ainsi que je le nommai toujours depuis lors, je m'y jetai comme un homme poursuivi. Y rentrai-je d'emblée par l'échelle ou par l'ouverture dans le roc que j'appelais une porte, je ne puis me le remémorer, car jamais lièvre effrayé ne se cacha, car jamais renard ne se terra avec plus d'effroi que moi dans cette retraite.

Je ne pus dormir de la nuit. A mesure que je m'éloignais de la cause de ma terreur, mes craintes augmentaient, contrairement à toute loi des choses et surtout à la marche ordinaire de la peur chez les

animaux. J'étais toujours si troublé de mes propres imaginations que je n'entrevoyais rien que de sinistre. Quelquefois je me figurais qu'il fallait que ce fût le diable, et j'appuyais cette supposition sur ce raisonnement : Comment quelque autre chose ayant forme humaine aurait-elle pu parvenir en cet endroit ? Où était le vaisseau qui l'aurait amenée ? Quelle trace y avait-il de quelque autre pas? et comment était-il possible qu'un homme fût venu là? Mais, d'un autre côté, je retombais dans le même embarras quand je me demandais pourquoi Satan se serait incarné en un semblable lieu, sans autre but que celui de laisser une empreinte de son pied, ce qui même n'était pas un but, car il ne pouvait avoir l'assurance que je la rencontrerais. Je considérai d'ailleurs que le diable aurait eu pour m'épouvanter bien d'autres moyens que la simple marque de son pied, et que, lorsque je vivais tout à fait de l'autre côté de l'île, il n'aurait pas été assez simple pour laisser un vestige dans un lieu où il y avait dix mille à parier contre un que je ne le verrais pas, et, qui plus est, sur du sable où la première vague de la mer et la première rafale pouvaient l'effacer totalement. En un mot, tout cela me semblait contradictoire en soi et avec toutes les idées communément admises sur la subtilité du démon.

Quantité de raisons semblables détournèrent mon

esprit de toute appréhension du diable, et je conclus que ce devaient être de plus dangereuses créatures, c'est-à-dire des sauvages de la terre ferme située à l'opposite, qui, rôdant en mer dans leurs pirogues, avaient été entraînés par les courants où les vents contraires et jetés sur mon île, d'où, après être descendus au rivage, ils étaient repartis, ne se souciant sans doute pas plus de rester sur cette île déserte que je ne me serais soucié moi-même de les y avoir.

Pendant que ces réflexions roulaient en mon esprit, je rendais grâce au Ciel de ce que j'avais été assez heureux pour ne pas me trouver alors dans ces environs, et pour qu'ils n'eussent pas aperçu mon embarcation; car ils en auraient certainement conclu qu'il y avait des habitants en cette place, ce qui peut-être aurait pu les porter à pousser leurs recherches jusqu'à moi. Puis de terribles pensées assaillaient mon esprit: j'imaginais qu'ayant découvert mon bateau et reconnu par là que l'île était habitée, ils reviendraient assurément en plus grand nombre, et me dévoreraient; que, s'il advenait que je pusse me soustraire, toutefois ils trouveraient mon enclos, détruiraient tout mon blé, emmèneraient tout mon troupau de chèvres, ce qui me condamnerait à mourir de faim.

La crainte bannissait ainsi de mon âme tout mon religieux espoir, toute ma première confiance en

Dieu, fondée sur la merveilleuse expérience que j'avais faite de sa bonté : comme si celui qui jusqu'à cette heure m'avait nourri miraculeusement n'avait pas la puissance de me conserver les biens que sa libéralité avait amassés pour moi ! Dans cette inquiétude, je me reprochai de n'avoir semé du blé que pour un an, que juste ce dont j'avais besoin jusqu'à la saison prochaine, comme s'il ne pouvait point arriver un accident qui détruisît ma moisson en herbe ; et je trouvai ce reproche si mérité que je résolus d'avoir à l'avenir deux ou trois années de blé devant moi, pour n'être pas, quoi qu'il pût advenir, réduit à périr faute de pain.

Quelle œuvre étrange et bizarre de la Providence que la vie de l'homme ! Par combien de voies secrètes et contraires les circonstances diverses ne précipitent-elles pas nos affections ! Aujourd'hui nous aimons ce que demain nous haïrons ; aujourd'hui nous recherchons ce que nous fuirons demain ; aujourd'hui nous désirons ce qui demain nous fera peur, je dirai même trembler à la seule appréhension ! J'étais alors un vivant et manifeste exemple de cette vérité : car moi, dont la seule affliction était de me voir banni de la société humaine, seul, entouré par le vaste Océan, retranché de l'humanité et condamné à ce que j'appelais une vie silencieuse ; moi qui étais un homme que le Ciel jugeait indigne d'être compté parmi les vivants et de figurer parmi

le reste de ses créatures ; moi pour qui la vue d'un être de mon espèce aurait semblé un retour de la mort à la vie, et la plus grande bénédiction qu'après ma félicité éternelle le Ciel lui-même pût m'accorder ; moi, dis-je, je tremblais à la seule idée de voir un homme, et j'étais près de m'enfoncer sous terre, à cette ombre, à cette apparence muette qu'un homme avait mis le pied dans l'île.

Voilà les vicissitudes de la vie humaine, voilà ce qui me donna de nombreux et de curieux sujets de méditation quand je fus un peu revenu de ma première stupeur. Je considérai alors que c'était l'infiniment sage et bonne providence de Dieu qui m'avait condamné à cet état de vie ; qu'incapable de pénétrer les desseins de la sagesse divine à mon égard, je ne pouvais pas décliner la souveraineté d'un être qui, comme mon créateur, avait le droit incontestable et absolu de disposer de moi à son bon plaisir, et qui pareillement avait le pouvoir judiciaire de me condamner, moi, sa créature, qui l'avais offensé, au châtiment qu'il jugeait convenable ; et que je devais me résigner à supporter sa colère, puisque j'avais péché contre lui.

Puis je fis réflexion que Dieu, non-seulement équitable, mais tout-puissant, pouvait me délivrer de même qu'il m'avait puni et affligé quand il l'avait jugé convenable, et que, s'il ne jugeait pas convenable de le faire, mon devoir était de me résigner

entièrement et absolument à sa volonté. D'ailleurs, il était aussi de mon devoir d'espérer en lui, de l'implorer et de me laisser aller tranquillement aux mouvements et aux inspirations de sa providence de chaque jour.

Ces pensées m'occupèrent des heures, des jours, je puis dire même des semaines et des mois, et je n'en saurais omettre cet effet particulier : un matin, de très-bonne heure, étant couché dans mon lit, l'âme préoccupée de la dangeureuse apparition des sauvages, je me trouvais dans un profond abattement, quand tout à coup me revinrent en l'esprit ces paroles de la sainte Écriture : *Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras.*

Là-dessus je me levai non-seulement le cœur empli de joie et de courage, mais porté à prier Dieu avec ferveur pour ma délivrance. Lorsque j'eus achevé ma prière, je pris ma Bible, et, en l'ouvrant, le premier passage qui s'offrit à ma vue fut celui-ci : *Sers le Seigneur, et aie bon courage, et il fortifiera ton cœur ; sers, dis-je, le Seigneur.* Il serait impossible d'exprimer combien ces paroles me réconfontèrent. Plein de reconnaissance, je posai le livre, et je ne fus plus triste au moins à ce sujet.

Au milieu de ces pensées, de ces appréhensions et de ces méditations, il me vint un jour en l'esprit que je m'étais créé des chimères, et que le vestige

de ce pas pouvait bien être une empreinte faite sur le rivage par mon propre pied en me rendant à ma pirogue. Cette idée contribua aussi à me ranimer; je commençai à me persuader que ce n'était qu'une illusion, et que ce pas était réellement le mien. N'avais-je pas pu prendre ce chemin, soit en allant à ma pirogue, soit en revenant? D'ailleurs je reconnus qu'il me serait impossible de me rappeler si cette route était ou n'était pas celle que j'avais prise; et je compris que, si cette marque était bien celle de mon pied, j'avais joué le rôle de ces fous qui s'évertuent à faire des histoires de spectres et d'apparitions dont ils finissent eux-mêmes par être plus effrayés que tout autre.

Je repris donc courage, et je regardai dehors en tapinois. N'étant pas sorti de mon château depuis trois jours et trois nuits, je commençais à languir de besoin: je n'avais plus chez moi que quelques biscuits d'orge et de l'eau. Je songeai alors que mes chèvres avaient grand besoin que je les trayasse, ce qui était ordinairement ma récréation du soir, et que les pauvres bêtes devaient avoir bien souffert de cet abandon. Au fait, quelques-unes s'en trouvèrent fort incommodées : leur lait avait tari.

Raffermi par la croyance que ce n'était rien que le vestige de l'un de mes propres pieds (je pouvais donc dire avec vérité que j'avais eu peur de mon

ombre), je me risquai à sortir et j'allai à ma maison des champs pour traire mon troupeau; mais, à voir avec quelle peur j'avançais, regardant souvent derrière moi, près à chaque instant de laisser là ma corbeille et de m'enfuir pour sauver ma vie, on m'aurait pris pour un homme troublé par une mauvaise conscience ou sous le coup d'un terrible effroi : ce qui, au fait, était vrai.

Toutefois, ayant fait ainsi cette course pendant deux ou trois jours, je m'enhardis et me confirmai dans le sentiment que j'avais été dupe de mon imagination. Je ne pouvais cependant me le persuader complétement avant de retourner au rivage, avant de revoir l'empreinte de ce pas, de le mesurer avec le mien, de m'assurer s'il avait quelque similitude ou quelque conformité, afin que je pusse être convaicu que c'était bien là mon pied. Mais, quand j'arrivai au lieu même, je reconnus qu'évidemment lorsque j'avais abrité ma pirogue, je n'avais pu passer par là ni aux environs. Bien plus, lorsque j'en vins à mesurer la marque, je trouvai qu'elle était de beaucoup plus large que mon pied. Ce double désappointement remplit ma tête de nouvelles imaginations et mon cœur de la plus profonde mélancolie. Un frisson me saisit comme si jeusse eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi plein de l'idée qu'un homme ou des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou que l'île était habitée, et que je pouvais

être pris à l'improviste. Mais que faire pour ma sécurité? Je ne savais.

Oh! quelles absurdes résolutions prend un homme quand il est possédé de la peur! Elle lui ôte l'usage des moyens de salut que lui offre la raison. La première chose que je me proposai fut de jeter à bas mes clôtures, de rendre à la vie sauvage des bois mon bétail apprivoisé, de peur que l'ennemi, venant à le découvrir, ne se prît à fréquenter l'île dans l'espoir de trouver un semblable butin. Il va sans dire qu'après cela je devais bouleverser mes deux champs de blé pour qu'il ne fût point attiré par cet appât, et démolir ma tonnelle et ma tente afin qu'il ne pût trouver nul vestige de mon habitation, qui l'eût excité à pousser ses recherches dans l'espoir de rencontrer les habitants de l'île.

Ce fut là le sujet de mes réflexions pendant la nuit qui suivit mon retour à la maison, quand les appréhensions qui s'étaient emparées de mon esprit étaient encore dans toute leur force, ainsi que les vapeurs de mon cerveau. La crainte du danger est dix mille fois plus effrayante que le danger lui-même, et nous trouvons le poids de l'anxiété plus lourd de beaucoup que le mal que nous redoutons. Mais le pire dans tout cela, c'est que dans mon trouble je ne tirais plus aucun secours de la résignation. J'étais semblable à Saül, qui se plaignait non-seulement de ce que les Philistins étaient sur lui,

mais que Dieu l'avait abandonné ; je n'employais plus les moyens propres à rasséréner mon âme en criant à Dieu dans ma détresse et en me reposant pour ma défense et mon salut sur sa providence, comme j'avais fait auparavant. Si je l'avais fait, j'aurais au moins supporté plus courageusement cette nouvelle alarme, et peut-être l'aurais-je bravée avec plus de résolution.

Ce trouble de mes pensées me tint éveillé toute la nuit, mais je m'endormis dans la matinée. La fatigue de mon âme et l'épuisement de mes esprits me procurèrent un sommeil très-profond, et je me réveillai beaucoup plus calme. Je commençai alors à raisonner de sens rassis, et, après un long débat avec moi-même, je conclus que cette île, si agréable, si fertile et si proche de la terre ferme que j'avais vue, n'était pas aussi abandonnée que je l'avais cru ; qu'à la vérité il n'y avait point d'habitants fixes qui vécussent sur ce rivage, mais qu'assurément des embarcations y venaient quelquefois du continent, soit avec dessein, soit poussées par les vents contraires.

Ayant vécu quinze années dans ce lieu, et n'ayant point encore rencontré l'ombre d'une créature humaine, il était donc probable que si quelquefois on relâchait à cette île, on se rembarquait aussitôt que possible, puisqu'on ne l'avait point jugée propre à s'y établir jusqu'alors.

Le plus grand danger que j'avais à redouter, c'était donc une semblable descente accidentelle des gens de la terre ferme, qui, selon toute apparence, abordant à cette île contre leur gré, s'en éloignaient avec toute la hâte possible, et n'y passaient que rarement la nuit pour attendre le retour du jour et de la marée. Ainsi je n'avais rien autre à faire qu'à me ménager une retraite sûre pour le cas où je verrais prendre terre à des sauvages.

Je commençai alors à me repentir d'avoir creusé ma grotte et de lui avoir donné une issue qui aboutissait, comme je l'ai dit, au delà de l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Après mûre délibération, je résolus de me faire un second retranchement en demi-cercle, à quelque distance de ma muraille, juste où douze ans auparavant j'avais planté un double rang d'arbres dont il a été fait mention. Ces arbres avaient été placés si près les uns des autres qu'il n'était besoin que d'enfoncer entre eux quelques poteaux pour en faire aussitôt une muraille épaisse et forte.

De cette manière j'eus un double rempart : celui du dehors était renforcé de pièces de charpente, de vieux câbles et de tout ce que j'avais jugé propre à le consolider, et percé de sept meurtrières assez larges pour passer le bras. Du côté extérieur je l'épaissis de dix pieds, en amoncelant contre toute la terre que j'extrayais de ma grotte, et en piéti-

nant dessus. Dans les sept meurtrières j'imaginai de placer les mousquets que j'ai dit avoir sauvés du navire au nombre de sept, et de les monter en guise de canons sur des espèces d'affûts : de sorte que je pouvais en deux minutes faire feu de toute mon artillerie. Je fus plusieurs grands mois à achever ce rempart, et cependant je ne me crus point en sûreté qu'il ne fût fini.

Cet ouvrage terminé, pour le masquer, je fichai dans tout le terrain environnant des bâtons ou des pieux de ce bois semblable à l'osier qui croissait si facilement. Je crois que j'en plantai bien près de vingt mille, tout en réservant entre eux et mon rempart une assez grande esplanade pour découvrir l'ennemi et pour qu'il ne pût, à la faveur de ces jeunes arbres, si toutefois il le tentait, se glisser jusqu'au pied de ma muraille extérieure.

Au bout de deux ans j'eus un fourré épais, et au bout de cinq ou six ans j'eus devant ma demeure un bocage qui avait crû si prodigieusement dru et fort qu'il était vraiment impénétrable. Ame qui vive ne se serait jamais imaginé qu'il y eût quelque chose par derrière, et surtout une habitation. Comme je ne m'étais point réservé d'avenue, je me servais pour entrer et sortir de deux échelles : avec la première je montais à un endroit peu élevé du rocher, où il y avait place pour poser la seconde ; et quand je les avais retirées toutes les deux, il

était de toute impossibilité à un homme de venir à moi sans se blesser ; et quand même il eût pu y parvenir, il se serait encore trouvé au delà de ma muraille extérieure.

C'est ainsi que je pris pour ma propre conservation toutes les mesures que la prudence humaine pouvait me suggérer, et l'on verra par la suite qu'elles n'étaient pas entièrement dénuées de justes raisons. Je ne prévoyais rien alors cependant qui me fût soufflé par la peur.

Durant ces travaux je n'étais pas tout à fait insouciant de mes autres affaires ; je m'intéressais surtout à mon petit troupeau de chèvres, qui non-seulement suppléait à mes besoins présents et commençait à me suffire, sans aucune dépense de poudre et de plomb, mais encore m'exemptait des fatigues de la chasse. Je ne me souciais nullement de perdre de pareils avantages et de rassembler un troupeau sur de nouveaux frais.

Après de longues considérations à ce sujet, je ne pus trouver que deux moyens de le préserver : le premier était de chercher quelque autre emplacement convenable pour creuser une caverne sous terre, où je l'enfermerais toutes les nuits ; et le second d'enclore deux ou trois petits terrains éloignés les uns des autres et aussi cachés que possible, dans chacun desquels je pusse parquer une demi-douzaine de chèvres, afin que, s'il advenait quelque

désastre au troupeau principal, je pusse le rétablir en peu de temps et avec peu de peine. Quoique ce dernier dessein demandât beaucoup de temps et de travail, il me parut le plus raisonnable.

En conséquence, j'employai quelques jours à parcourir les parties les plus retirées de l'île, et je fis choix d'un lieu aussi caché que je le désirais. C'était un petit terrain humide au milieu de ces bois épais et profonds où, comme je l'ai dit, j'avais failli à me perdre autrefois en essayant à les traverser pour revenir de la côte orientale de l'île. Il y avait là une clairière de près de trois acres, si bien entourée de bois que c'était presque un enclos naturel, qui, pour son achèvement, n'exigeait donc pas autant de travail que les premiers, que j'avais faits si péniblement.

Je me mis aussitôt à l'ouvrage, et en moins d'un mois j'eus si bien enfermé cette pièce de terre, que mon troupeau ou ma harde, appelez-le comme il vous plaira, qui dès lors n'était plus sauvage, pouvait s'y trouver assez bien en sûreté. J'y conduisis sans plus de délai dix chèvres et deux boucs; après quoi je continuai à perfectionner cette clôture jusqu'à ce qu'elle fût aussi solide que l'autre. Toutefois, comme je la fis plus à loisir, elle m'emporta beaucoup plus de temps.

La seule rencontre d'un vestige de pied d'homme me coûta tout ce travail : je n'avais point encore

aperçu de créature humaine ; et voici que depuis deux ans je vivais dans des transes qui rendaient ma vie beaucoup moins confortable qu'auparavant, et que peuvent seuls imaginer ceux qui savent ce que c'est que d'être perpétuellement dans les réseaux de la peur. Je remarquerai ici avec chagrin que les troubles de mon esprit influaient extrêmement sur mes soins religieux : car la crainte et la frayeur de tomber entre les mains des sauvages et des cannibales accablaient tellement mon cœur, que je me trouvais rarement en état de m'adresser à mon Créateur, au moins avec ce calme rassis et cette résignation d'âme qui m'avaient été habituels. Je ne priais Dieu que dans un grand abattement et dans une douloureuse oppression, j'étais plein de l'imminence du péril, je m'attendais chaque soir à être massacré et dévoré avant la fin de la nuit. Je puis affirmer par ma propre expérience qu'un cœur rempli de paix, de reconnaissance, d'amour et d'affection, est beaucoup plus propre à la prière qu'un cœur plein de terreur et de confusion ; et que, sous la crainte d'un malheur prochain, un homme n'est pas plus capable d'accomplir ses devoirs envers Dieu qu'il n'est capable de repentance sur le lit de mort. Les troubles affectant l'esprit comme les souffrances affectent le corps, ils doivent être nécessairement un aussi grand empêchement que les maladies : prier Dieu est purement un acte de l'esprit.

Mais poursuivons. Après avoir mis en sûreté une partie de ma petite provision vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un autre lieu secret propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour, m'avançant vers la pointe occidentale de l'île plus que je ne l'avais jamais fait et promenant mes regards sur la mer, je crus apercevoir une embarcation qui voguait à une grande distance. J'avais trouvé une ou deux lunettes d'approche dans un des coffres de matelot que j'avais sauvés de notre navire, mais je ne les avais point sur moi, et l'objet était si éloigné que je ne pus le distinguer, quoique j'y tinsse mes yeux attachés jusqu'à ce qu'ils fussent incapables de regarder plus longtemps. Était-ce ou n'était-ce pas un bateau, je ne sais ; mais, en descendant de la colline où j'étais monté, je perdis l'objet de vue et n'y songeai plus ; seulement je pris la résolution de ne plus sortir sans une lunette dans ma poche.

Quand je fus arrivé au bas de la colline, à l'extrémité de l'île, où vraiment je n'étais jamais allé, je fus tout aussitôt convaincu qu'un vestige de pied d'homme n'était pas une chose aussi étrange en ce lieu que je l'imaginais. Si par une providence spéciale je n'avais pas été jeté sur le côté de l'île où les sauvages ne venaient jamais, il m'aurait été facile de savoir que rien n'était plus ordinaire aux canots du continent, quand il leur advenait de s'éloigner un peu trop en haute mer, de relâcher à

cette portion de mon île; en outre, que souvent ces sauvages se rencontraient dans leurs pirogues, se livraient des combats, et que les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur ce rivage, où, suivant l'horrible coutume cannibale, ils les tuaient et s'en repaissaient, ainsi qu'on le verra plus tard.

Quand je fus descendu de la colline, à la pointe sud-ouest de l'île, comme je le disais tout à l'heure, je fus profondément atterré. Il me serait impossible d'exprimer l'horreur qui s'empara de mon âme à l'aspect du rivage jonché de crânes, de mains, de pieds et autres ossements. Je remarquai surtout une place où l'on avait fait du feu, et un banc creusé en rond dans la terre, comme l'arène d'un combat de coqs, où sans doute ces misérables sauvages s'étaient placés pour leur atroce festin de chair humaine.

Je fus si stupéfié à cette vue qu'elle suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers: toutes mes appréhensions étaient étouffées sous les impressions que me donnaient un tel abîme d'infernale brutalité et l'horreur d'une telle dégradation de la nature humaine. J'avais bien souvent entendu parler de cela, mais jusque-là je n'avais jamais été si près de cet horrible spectacle. J'en détournai la face, mon cœur se souleva, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé aussitôt par un violent vomissement. Revenu à moi-même, je ne pus rester plus long-temps en ce lieu : je re-

montai en toute hâte sur la colline, et je me dirigeai vers ma demeure.

Quand je me fus un peu éloigné de cette partie de l'île, je m'arrêtai tout court comme anéanti. En recouvrant mes sens, dans toute l'affection de mon âme, je levai au ciel mes yeux pleins de larmes, et je remerciai Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde étrangère à d'aussi abominables créatures, et de ce que dans ma condition, que j'avais estimée si misérable, il m'avait donné tant de consolations que je devais plutôt l'en remercier que m'en plaindre. et par-dessus tout de ce que dans mon infortune même j'avais été réconforté par sa connaissance et par l'espoir de ses bénédictions : félicité qui compensait et au delà toutes les misères que j'avais souffertes et que je pouvais souffrir encore.

Plein de ces sentiments de gratitude, je revins à mon château, et je commençai à être beaucoup plus tranquille sur ma position que je ne l'avais jamais été : car je remarquai que ces misérables ne venaient jamais dans l'île à la recherche de quelque butin, n'ayant ni besoin ni souci de ce qu'elle pouvait renfermer, et ne s'attendant pas à y trouver quelque chose, après avoir plusieurs fois, sans doute, exploré la partie couverte et boisée sans y rien découvrir à leur convenance. J'avais été plus de dix-huit ans sans rencontrer le moindre vestige d'une

créature humaine. Retiré comme je l'étais alors, je pouvais bien encore en passer dix-huit autres, si je ne me trahissais moi-même, ce que je pouvais facilement éviter. Ma seule affaire était donc de me tenir toujours parfaitement caché où j'étais, à moins que je ne vinsse à trouver des hommes meilleurs que l'espèce cannibale, des hommes auxquels je pourrais me faire connaître.

Toutefois je conçus une telle horreur de ces exécrables sauvages et de leur atroce coutume de se manger les uns les autres, de s'entre-dévorer, que je restai sombre et pensif, et me séquestrai dans mon propre district durant au moins deux ans. Quand je dis mon propre district, j'entends par cela mes trois plantations : mon *château,* ma *maison de campagne,* que j'appelais ma tonnelle, et mes *parcs* dans les bois, où je n'allais absolument que pour mes chèvres : car l'aversion que la nature me donnait pour ces abominables sauvages était telle que je redoutais leur vue autant que celle du diable. Je ne visitai pas une seule fois ma pirogue pendant tout ce temps, mais je commençai de songer à m'en faire une autre : car je n'aurais pas voulu tenter de naviguer autour de l'île pour ramener cette embarcation dans mes parages, de peur d'être rencontré en mer par quelques sauvages ; je savais trop bien quel aurait été mon sort si j'eusse eu le malheur de tomber entre leurs mains.

Le temps néanmoins et l'assurance où j'étais de ne courir aucun risque d'être découvert dissipèrent mon anxiété, et je recommençai à vivre tranquillement, avec cette différence que j'usais de plus de précautions, que j'avais l'œil plus au guet, et que j'évitais de tirer mon mousquet, de peur d'être entendu des sauvages, s'il s'en trouvait dans l'île.

C'était donc une chose fort heureuse pour moi que je me fusse pourvu d'une race de chèvres domestiques, afin de ne pas être dans la nécessité de chasser au tir dans les bois. Si par la suite j'attrapai encore quelques chèvres, ce ne fut qu'au moyen de trappes et de traquenards : car je restai bien deux ans sans tirer une seule fois mon mousquet, quoique je ne sortisse jamais sans cette arme. Des trois pistolets que j'avais sauvés du navire, j'en portais toujours au moins deux à ma ceinture de peau de chèvre. J'avais fourbi un de mes grands coutelas que j'avais aussi tirés du vaisseau, et je m'étais fait un ceinturon pour le mettre. J'étais vraiment formidable à voir dans mes sorties, si l'on ajoute à la première description que j'ai faite de moi-même les deux pistolets et le grand sabre qui sans fourreau pendait à mon côté.

Les choses se gouvernèrent ainsi quelque temps. Sauf ces précautions, j'avais repris mon premier genre de vie calme et paisible. Je fus de plus en plus amené à reconnaître combien ma condition

était loin d'être misérable au prix de quelques autres, même de beaucoup d'autres qui, s'il eût plu à Dieu, auraient pu être aussi mon sort ; et je fis cette réflexion, qu'il y aurait peu de murmures parmi les hommes, quelle que soit leur situation, s'ils se portaient à la reconnaissance en comparant leur existence avec celles qui sont pires, plutôt que de nourrir leurs plaintes en jetant sans cesse les regards sur de plus heureuses positions.

Comme peu de chose alors me faisait réellement faute, je pense que les frayeurs où m'avaient plongé ces méchants sauvages et le soin que j'avais pris de ma propre conservation avaient émoussé mon esprit imaginatif dans la recherche de mon bien-être. J'avais même négligé un excellent projet qui m'avait autrefois occupé : celui d'essayer à faire de la drége d'une partie de mon orge et de brasser de la bière. C'était vraiment un dessein bizarre, dont je me reprochais souvent la naïveté : car je voyais parfaitement qu'il me manquerait pour son exécution bien des choses nécessaires auxquelles il me serait impossible de suppléer. D'abord je n'avais point de tonneaux pour conserver ma bière ; et, comme je l'ai déjà fait observer, j'avais employé plusieurs jours, plusieurs semaines, voire même plusieurs mois, à essayer d'en construire, mais tout à fait en vain. En second lieu, je n'avais ni houblon pour la rendre de bonne garde, ni levûre pour la

faire fermenter, ni chaudron ni chaudière pour la faire bouillir; et cependant, sans l'appréhension des sauvages, j'aurais entrepris ce travail, et peut-être en serais-je venu à bout : car j'abandonnais rarement une chose avant de l'avoir accomplie, quand une fois elle m'était entrée dans la tête assez obstinément pour m'y faire mettre la main.

Mais alors mon imagination s'était tournée d'un tout autre côté : je ne faisais nuit et jour que songer aux moyens de tuer quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs fêtes sanguinaires, et, s'il était possible, de sauver les victimes qu'ils venaient égorger sur le rivage. Je remplirais un volume plus gros que ne le sera celui-ci tout entier, si je consignais tous les stratagèmes que je combinai, ou plutôt que je couvai en mon esprit, pour détruire ces créatures ou au moins les effrayer et les dégoûter à jamais de revenir dans l'île; mais tout avortait; mais, livré à mes propres ressources, rien ne pouvait s'effectuer. Que pouvait faire un seul homme contre vingt ou trente sauvages armés de zagaies ou d'arcs et de flèches, dont ils se servaient aussi à coup sûr que je pouvais faire de mon mousquet?

Quelquefois je songeais à creuser un trou sous l'endroit qui leur servait d'âtre, pour y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui, venant à s'enflammer lorsqu'ils allumeraient leur feu, feraient

sauter tout ce qui serait alentour. Mais il me fâchait de prodiguer tant de poudre, ma provision n'étant plus alors que d'un baril, sans avoir la certitude que l'explosion se ferait en temps donné pour les surprendre : elle pouvait fort bien ne leur griller que les oreilles et les effrayer, ce qui n'eût pas été suffisant pour leur faire évacuer la place. Je renonçai donc à ce projet, et je me proposai alors de me poster en embuscade, en un lieu convenable, avec mes trois mousquets chargés à deux balles, et de faire feu au beau milieu de leur sanglante cérémonie quand je serais sûr d'en tuer ou d'en blesser deux ou trois peut-être à chaque coup. Fondant ensuite sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre, je ne doutais pas, fussent-ils vingt, de les tuer tous. Cette idée me sourit pendant quelques semaines, et j'en étais si plein que j'en rêvais souvent, et que dans mon sommeil je me voyais quelquefois juste au moment de faire feu sur les sauvages.

J'allai si loin dans mon indignation que j'employai plusieurs jours à chercher un lieu propre à me mettre en embuscade pour les épier, et que même je me rendis fréquemment à l'endroit de leurs festins, avec lequel je commençais à me familiariser, surtout dans ces moments où j'étais rempli de sentiments de vengeance et de l'idée d'en passer vingt ou trente au fil de l'épée ; mais mon animosité reculait devant l'horreur que je ressentais à cette place

et à l'aspect des traces de ces misérables barbares s'entre-dévorant.

Enfin je trouvai un lieu favorable sur le versant de la colline, où je pouvais guetter en sûreté l'arrivée de leurs pirogues, puis, avant même qu'ils n'aient abordé au rivage, me glisser inaperçu dans un massif d'arbres dont un avait un creux assez grand pour me cacher tout entier. Là je pouvais me poster et observer toutes leurs abominables actions, et les viser à la tête quand ils se trouveraient tous ensemble et si serrés qu'il me serait presque impossible de manquer mon coup et de ne pas en blesser trois ou quatre à la première décharge.

Résolu d'accomplir en ce lieu mon dessein, je préparai en conséquence deux mousquets et mon fusil de chasse ordinaire : je chargeai les deux mousquets avec chacun deux lingots et quatre ou cinq balles de calibre de pistolet, mon fusil de chasse d'une poignée de grosses chevrotines et mes pistolets de chacun quatre balles. Dans cet état, bien pourvu de munitions pour une seconde et une troisième charge, je me disposai à me mettre en campagne.

Une fois que j'eus ainsi arrêté le plan de mon expédition, et qu'en imagination je l'eus mis en pratique, je me rendis régulièrement chaque matin sur le sommet de la colline éloignée de mon château

d'environ trois milles au plus, pour voir si je ne découvrirais pas en mer quelques bateaux abordant à l'île ou faisant route de son côté. Mais après deux ou trois mois de faction assidue, je commençai à me lasser de cette fatigue, m'en retournant toujours sans avoir fait aucune découverte. Durant tout ce temps je n'entrevis pas la moindre chose, non-seulement sur ou près le rivage, mais sur la surface de l'Océan, aussi loin que ma vue ou mes lunettes d'approche pouvaient s'étendre de toutes parts.

Aussi longtemps que je fis ma tournée journalière à la colline, mon dessein subsista dans toute sa vigueur, et mon esprit me parut toujours être en disposition convenable pour exécuter l'outrageux massacre d'une trentaine de sauvages sans défense, et cela pour un crime dont la discussion ne m'était pas même entrée dans l'esprit, ma colère s'étant tout d'abord enflammée par l'horreur que j'avais conçue de la monstrueuse coutume du peuple de cette contrée, à qui, ce semble, la Providence avait permis, en sa sage disposition du monde, de n'avoir d'autre guide que leurs propres passions perverses et abominables, et qui par conséquent étaient livrés peut-être depuis plusieurs siècles à cette horrible coutume, qu'ils recevaient par tradition, et où rien ne pouvait les porter qu'une nature entièrement abandonnée du Ciel et entraînée par une infernale dépravation. Mais lorsque je commençai à

me lasser, comme je l'ai dit, de cette infructueuse excursion que je faisais chaque matin si loin et depuis si longtemps, mon opinion elle-même commença aussi à changer, et je considérai avec plus de calme et de sang-froid la mêlée où j'allais m'engager. Quelle autorité, quelle mission avais-je pour me prétendre juge et bourreau de ces hommes criminels, lorsque Dieu avait décrété convenable de les laisser impunis durant plusieurs siècles pour qu'ils fussent en quelque sorte les exécuteurs réciproques de ses jugements? Ces peuples étaient loin de m'avoir offensé : de quel droit m'immiscer à la querelle de sang qu'ils vidaient entre eux? Fort souvent s'élevait en moi ce débat : Comment puis-je savoir ce que Dieu lui-même juge en ce cas tout particulier? Il est certain que ces peuples ne considèrent pas ceci comme un crime : ce n'est point réprouvé par leur conscience, leurs lumières ne le leur reprochent point. Ils ignorent que c'est mal, et ne le commettent point pour braver la justice divine, comme nous faisons dans presque tous les péchés dont nous nous rendons coupables. Ils ne pensent pas plus que ce soit un crime de tuer un prisonnier de guerre que nous de tuer un bœuf, et de manger de la chair humaine que nous de manger du mouton.

De ces réflexions il s'ensuivit nécessairement que j'étais injuste, et que ces peuples n'étaient pas plus

des meurtriers dans le sens que je les avais d'abord condamnés en mon esprit, que ces chrétiens qui souvent mettent à mort les prisonniers faits dans le combat, ou qui plus souvent encore passent sans quartier des armées entières au fil de l'épée, quoiqu'elles aient mis bas les armes et se soient soumises.

Tout brutal et inhumain que pouvait être l'usage de s'entre-dévorer, il me vint ensuite à l'esprit que cela réellement ne me regardait en rien : ces peuples ne m'avaient point offensé; s'ils attentaient à ma vie ou si je voyais que pour ma propre conservation il me fallût tomber sur eux, il n'y aurait rien à redire à cela; mais, étant hors de leur pouvoir, mais ces gens n'ayant aucune connaissance de moi, et par conséquent aucun projet sur moi, il n'était pas juste de les assaillir : c'eût été justifier la conduite des Espagnols et toutes les atrocités qu'ils pratiquèrent en Amérique, où ils ont détruit des millions de ces peuples, qui, bien qu'ils fussent idolâtres et barbares, et qu'ils observassent quelques rites sanglants, tels que de faire des sacrifices humains, n'étaient pas moins de fort innocentes gens par rapport aux Espagnols. Aussi, aujourd'hui, les Espagnols eux-mêmes et toutes les autres nations chrétiennes de l'Europe parlent-ils de cette extermination avec la plus profonde horreur et la plus profonde exécration, et comme d'une

boucherie et d'une œuvre monstrueuse de cruauté et de sang, injustifiable devant Dieu et devant les hommes. Par là le nom d'*Espagnol* est devenu odieux et terrible pour toute âme pleine d'humanité ou de compassion chrétienne : comme si l'Espagne était seule vouée à la production d'une race d'hommes sans entrailles pour les malheureux, et sans principes de cette tolérance, marque avérée des cœurs magnanimes.

Ces considérations m'arrêtèrent. Je fis une sorte de halte, et je commençai petit à petit à me détourner de mon dessein et à conclure que c'était une chose injuste que ma résolution d'attaquer les sauvages ; que mon affaire n'était point d'en venir aux mains avec eux, à moins qu'ils ne m'assaillissent les premiers, ce qu'il me fallait prévenir autant que possible. Je savais d'ailleurs quel était mon devoir s'ils venaient à me découvrir et à m'attaquer.

D'un autre côté, je reconnus que ce projet serait le sûr moyen non d'arriver à ma délivrance, mais à ma ruine totale et à ma perte, à moins que je ne fusse assuré de tuer non-seulement tous ceux qui seraient alors à terre, mais encore tous ceux qui pourraient y venir plus tard : car, si un seul m'échappait pour aller dire à ses compatriotes ce qui était advenu, ils reviendraient par milliers venger la mort de leurs compagnons, et je n'aurais

donc fait qu'attirer sur moi une destruction certaine, dont je n'étais point menacé.

Somme toute, je conclus que, ni en morale ni en politique, je ne devais en aucune façon m'entremettre dans ce démêlé; que mon unique affaire était, par tous les moyens possibles, de me tenir caché, et de ne pas laisser la moindre trace qui pût faire conjecturer qu'il y avait dans l'île quelque créature vivante, j'entends de forme humaine.

La religion se joignant à la prudence, j'acquis alors la conviction que j'étais tout à fait sorti de mes devoirs en concertant des plans sanguinaires pour la destruction d'innocentes créatures, j'entends innocentes par rapport à moi. Quant à leurs crimes, ils s'en rendaient coupables les uns envers les autres : je n'avais rien à y faire. Pour les offenses nationales il est des punitions nationales, et c'est à Dieu qu'il appartient d'infliger des châtiments publics à ceux qui l'ont publiquement offensé.

Tout cela me parut si évident que ce fut une grande satisfaction pour moi d'avoir été préservé de commettre une action qui eût été, je le voyais alors avec raison, tout aussi criminelle qu'un meurtre volontaire. A deux genoux je rendis grâce à Dieu de ce qu'il avait ainsi détourné de moi cette tache de sang, en le suppliant de m'accorder la protection de sa providence, afin que je ne tom-

basse pas entre les mains des barbares, ou que je ne portasse pas mes mains sur eux, à moins d'avoir reçu du Ciel la mission manifeste de le faire pour la défense de ma vie.

Je restai près d'une année entière dans cette disposition. J'étais si éloigné de rechercher l'occasion de tomber sur les sauvages que durant tout ce temps je ne montai pas une fois sur la colline pour voir si je n'en découvrirais pas, pour savoir s'ils étaient ou n'étaient pas venus sur le rivage, de peur de réveiller mes projets contre eux ou d'être tenté de les assaillir par quelque occasion avantageuse qui se présenterait. Je ramenai seulement mon canot, qui était sur l'autre côté de l'île, et le conduisis à l'extrémité orientale. Là je le halai dans une petite anse que je trouvai au pied de quelques roches élevées, où je savais qu'en raison des courants les sauvages n'oseraient pas ou au moins ne voudraient pas venir avec leurs pirogues pour quelque raison que ce fût.

J'emportai avec mon canot tout ce qui en dépendait et que j'avais laissé là, c'est-à-dire un mât, une voile, et cette chose en manière d'ancre, mais qu'au fait je ne saurais appeler ni ancre ni grappin : c'était pourtant ce que j'avais pu faire de mieux. Je transportai toutes ces choses, pour que rien ne pût provoquer une découverte et pour ne laisser aucun indice d'embarcation ou d'habitation dans l'île.

Hors cela, je me tins, comme je l'ai dit, plus retiré que jamais, ne sortant guère de ma cellule que pour mes occupations habituelles, c'est-à-dire pour traire mes chèvres et soigner mon petit troupeau dans les bois, qui, parqué tout à fait de l'autre côté de l'île, était à couvert de tout danger : car il est positif que les sauvages qui hantaient l'île n'y venaient jamais dans le but d'y trouver quelque chose, et par conséquent ne s'écartaient jamais de la côte; et je ne doute pas qu'après que mes appréhensions m'eurent rendu si précautionné, ils ne soient descendus à terre plusieurs fois tout aussi bien qu'auparavant. Je ne pouvais réfléchir sans horreur à ce qu'eût été mon sort si je les eusse rencontrés et si j'eusse été découvert autrefois, quand, nu et désarmé, n'ayant pour ma défense qu'un fusil qui souvent n'était chargé que de petit plomb, je parcourais toute mon île, guignant et furetant pour voir si je n'attraperais rien. Quelle eût été alors ma terreur si, au lieu de découvrir l'empreinte d'un pied d'homme, j'eusse aperçu quinze ou vingt sauvages qui m'eussent donné la chasse, et si je n'eusse pu échapper à la vitesse de leur course?

Quelquefois ces pensées oppressaient mon âme, et affaissaient tellement mon esprit, que je ne pouvais de longtemps recouvrer assez de calme pour songer à ce que j'eusse fait. Non-seulement

je n'aurais pu opposer quelque résistance, mais je n'aurais même pas eu assez de présence d'esprit pour m'aider des moyens qui auraient été en mon pouvoir, moyens bien inférieurs à ceux que je possédais à cette heure, après tant de considérations et de préparations. Quand ces idées m'avaient sérieusement occupé, je tombais dans une grande mélancolie, qui parfois durait fort longtemps, mais qui se résolvait enfin en sentiments de gratitude envers la Providence, qui m'avait délivré de tant de périls invisibles et préservé de tant de malheurs dont j'aurais été incapable de m'affranchir moi-même, car je n'avais pas le moindre soupçon de leur imminence ou de leur possibilité.

Tout ceci renouvela une réflexion qui m'était souvent venue en l'esprit lorsque je commençai à comprendre les bénignes dispositions du Ciel à l'égard des dangers que nous traversons dans cette vie. Que de fois nous sommes merveilleusement délivrés sans en rien savoir! que de fois, quand nous sommes en suspens, comme on dit, dans le doute ou l'hésitation du chemin que nous avons à prendre, un vent secret nous pousse vers une autre route que celle où nous tendions, où nous appelaient nos sens, notre inclination et peut-être même nos devoirs! Nous ressentons une étrange impression de l'ignorance où nous sommes des causes et du pouvoir qui nous entraînent; mais

nous découvrons ensuite que, si nous avions suivi la route que nous voulions prendre et que notre imagination nous faisait une obligation de prendre, nous aurions couru à notre ruine et à notre perte. Par ces réflexions et par quelques autres semblables je fus amené à me faire une règle d'obéir à cette inspiration secrète toutes les fois que mon esprit serait dans l'incertitude de faire ou de ne pas faire une chose, de suivre ou de ne pas suivre un chemin, sans en avoir d'autre raison que le sentiment ou l'impression même pesant sur mon âme. Je pourrais donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie, et surtout dans la dernière partie de mon séjour dans cette île infortunée, sans compter quelques autres occasions que j'aurais probablement observées si j'eusse vu alors du même œil que je vois aujourd'hui. Mais il n'est jamais trop tard pour être sage, et je ne puis que conseiller à tout homme judicieux dont la vie est exposée à des événements extraordinaires comme le fut la mienne, ou même à de moindres événements, de ne jamais mépriser de pareils avertissements intimes de la Providence, ou de n'importe quelle intelligence invisible il voudra. Je ne discuterai pas là-dessus, peut-être ne saurais-je en rendre compte; mais certainement c'est une preuve du commerce et de la mystérieuse communication entre les esprits unis

à des corps et ceux immatériels, preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer dans le reste de ma résidence solitaire sur cette terre fatale.

Le lecteur, je pense, ne trouvera pas étrange si j'avoue que ces anxiétés, ces dangers dans lesquels je passais ma vie, avaient mis fin à mon industrie et à toutes les améliorations que j'avais projetées pour mon bien-être. J'étais alors plus occupé du soin de ma sûreté que du soin de ma nourriture. De peur que le bruit que je pourrais faire ne s'entendît, je ne me souciais plus alors d'enfoncer un clou, de couper un morceau de bois, et, pour la même raison, encore moins de tirer mon mousquet. Ce n'était qu'avec la plus grande inquiétude que je faisais du feu, à cause de la fumée, qui, dans le jour, étant visible à une grande distance, aurait pu me trahir; et c'était pour cela que j'avais transporté la fabrication de cette partie de mes objets qui demandaient l'emploi du feu, comme la cuisson de mes pots et de mes pipes, dans ma nouvelle habitation des bois, où, après être allé quelque temps, je découvris, à mon grand ravissement, une caverne naturelle, où j'ose dire que jamais sauvage ni quelque homme que ce soit qui serait parvenu à son ouverture n'aurait été assez hardi pour pénétrer, à moins qu'il n'eût eu comme moi un besoin absolu d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était au fond d'un

grand rocher, où, par un pur hasard, dirais-je si je n'avais mille raisons d'attribuer toutes ces choses à la Providence, je coupais de grosses branches d'arbre pour faire du charbon. Avant de poursuivre, je dois faire savoir pourquoi je faisais ce charbon, ce que voici.

Je craignais de faire de la fumée autour de mon habitation, comme je l'ai dit tantôt; cependant, comme je ne pouvais vivre sans faire cuire mon pain et ma viande, j'avais donc imaginé de faire brûler du bois sous des mottes de gazon, comme je l'avais vu pratiquer en Angleterre. Quand il était en consomption, j'éteignais le brasier et je conservais le charbon pour l'emporter chez moi et l'employer, sans risque de fumée, à tout ce qui réclamait l'usage du feu.

Mais que cela soit dit en passant. Tandis que là j'abattais du bois, j'avais donc aperçu derrière l'épais branchage d'un hallier une espèce de cavité, dont je fus curieux de voir l'intérieur. Parvenu, non sans difficulté, à son embouchure, je trouvai qu'il était assez spacieux, c'est-à-dire assez pour que je pusse m'y tenir debout, moi et peut-être une seconde personne; mais je dois avouer que je me retirai avec plus de hâte que je n'étais entré, lorsque, portant mes regards vers le fond de cet antre, qui était entièrement obscur, j'y vis deux grands yeux brillants. Étaient-ils de diable ou

d'homme, je ne savais; mais, la sombre lueur de l'embouchure de la caverne s'y réfléchissant, ils étincelaient comme deux étoiles.

Toutefois, après une courte pause, je revins à moi, me traitant mille fois de fou, et me disant que ce n'était pas à celui qui avait vécu vingt ans tout seul dans cette île à s'effrayer du diable, et que je devais croire qu'il n'y avait rien dans cet antre de plus effroyable que moi-même. Là-dessus, reprenant courage, je saisis un tison enflammé et me précipitai dans la caverne avec ce brandon à la main. Je n'y eus pas fait trois pas que je fus presque aussi effrayé qu'auparavant : car j'entendis un profond soupir pareil à celui d'une âme en peine, puis un bruit entrecoupé comme des paroles à demi articulées, puis encore un profond soupir. Je reculai tellement stupéfié, qu'une sueur froide me saisit, et que, si j'eusse eu mon chapeau sur ma tête, assurément mes cheveux l'auraient jeté à terre. Mais, rassemblant encore mes esprits du mieux qu'il me fut possible, et ranimant un peu mon courage en songeant que le pouvoir et la présence de Dieu règnent partout et partout pouvaient me protéger, je m'avançai de nouveau, et à la lueur de ma torche, que je tenais au-dessus de ma tête, je vis gisant sur la terre un vieux, un monstrueux et épouvantable bouc, semblant, comme on dit, lutter avec la mort : il se mourait de vieillesse.

Je le poussai un peu pour voir s'il serait possible de le faire sortir; il essaya de se lever, mais en vain. Alors je pensai qu'il pouvait fort bien rester là : car, de même qu'il m'avait effrayé, il pourrait, tant qu'il aurait un souffle de vie, effrayer les sauvages s'il s'en trouvait d'assez hardis pour pénétrer en ce repaire.

Revenu alors de mon trouble, je commençai à regarder autour de moi et je trouvai cette caverne fort petite : elle pouvait avoir environ douze pieds, mais elle était sans figure régulière, ni ronde ni carrée, car la main de la nature y avait seule travaillé. Je remarquai aussi, sur le côté le plus profond, une ouverture qui s'enfonçait plus avant, mais si basse, que je fus obligé de me traîner sur les mains et sur les genoux pour y passer. Où aboutissait-elle, je l'ignorais. N'ayant point de flambeau, je remis la partie à une autre fois, et je résolus de revenir le lendemain pourvu de chandelles, et d'un briquet que j'avais fait avec une batterie de mousquet dans le bassinet de laquelle je mettais une pièce d'artifice.

En conséquence, le jour suivant, je revins muni de six grosses chandelles de ma façon, car alors je m'en fabriquais de très-bonnes avec du suif de chèvre; j'allai à l'ouverture étroite, et je fus obligé de ramper à quatre pieds, comme je l'ai dit, à peu près l'espace de dix verges : ce qui, je pense, était

une tentative assez téméraire, puisque je ne savais pas jusqu'où ce souterrain pouvait aller, ni ce qu'il y avait au bout. Quand j'eus passé ce défilé, je me trouvai sous une voûte d'environ vingt pieds de hauteur. Je puis affirmer que dans toute l'île il n'y avait pas un spectacle plus magnifique à voir que les parois et le berceau de cette voûte ou de cette caverne. Ils réfléchissaient mes deux chandelles de cent mille manières. Qu'y avait-il dans le roc? Étaient-ce des diamants ou d'autres pierreries, ou de l'or (ce que je suppose plus volontiers), je l'ignorais.

Bien que tout à fait sombre, c'était la plus délicieuse grotte qu'on puisse se figurer. L'aire en était unie et sèche, et couverte d'une sorte de gravier fin et mouvant. On n'y voyait point d'animaux immondes, et il n'y avait ni eau ni humidité sur les parois de la voûte. La seule difficulté, c'était l'entrée; difficulté que toutefois je considérais comme un avantage, puisqu'elle en faisait une place forte, un abri sûr dont j'avais besoin. Je fus vraiment ravi de ma découverte, et je résolus de transporter sans délai dans cette retraite tout ce dont la conservation m'importait le plus, surtout ma poudre et toutes mes armes de réserve, c'est-à-dire deux de mes trois fusils de chasse et trois de mes mousquets : j'en avais huit. A mon château je n'en laissai donc que cinq, qui sur ma redoute extérieure demeu-

raient toujours braqués comme des pièces de canon, et que je pouvais également prendre en cas d'expédition.

Pour ce transport de mes munitions, je fus obligé d'ouvrir le baril de poudre que j'avais retiré de la mer et qui avait été mouillé. Je trouvai que l'eau avait pénétré de tous côtés à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre détrempée avait, en se séchant, formé une croûte qui avait conservé l'intérieur comme un fruit dans sa coque; de sorte qu'il y avait bien au centre du tonneau soixante livres de bonne poudre : ce fut une agréable découverte pour moi en ce moment. Je l'emportai toute à ma caverne, sauf deux ou trois livres que je gardai dans mon château, de peur de n'importe quelle surprise. J'y portai aussi tout le plomb que j'avais réservé pour me faire des balles.

Je me croyais alors semblable à ces anciens géants qui vivaient, dit-on, dans des cavernes et des trous de rocher inaccessibles : car j'étais persuadé que, réfugié en ce lieu, je ne pourrais être dépisté par les sauvages, fussent-ils cinq cents à me pourchasser; ou que, s'ils le faisaient, ils ne voudraient point se hasarder à m'y donner l'attaque.

Le vieux bouc que j'avais trouvé expirant mourut à l'entrée de la caverne le lendemain du jour où j'en fis la découverte. Il me parut plus commode, au lieu de le tirer dehors, de creuser un

grand trou, de l'y jeter et de le recouvrir de terre. Je l'enterrai ainsi pour me préserver de toute odeur infecte.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ce séjour et à mon genre de vie que, si j'eusse eu l'assurance que les sauvages ne viendraient point me troubler, j'aurais volontiers signé la capitulation de passer là le reste de mes jours jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que je fusse gisant et que je mourusse comme le vieux bouc dans la caverne. Je m'étais ménagé quelques distractions et quelques amusements qui faisaient passer le temps plus vite et plus agréablement qu'autrefois. J'avais, comme je l'ai déjà dit, appris à parler à mon *Poll*, et il le faisait si familièrement, et il articulait si distinctement, si pleinement, que c'était pour moi un grand plaisir de l'entendre. Il vécut avec moi non moins de vingt-six ans : combien vécut-il ensuite ? je l'ignore. On prétend au Brésil que ces animaux peuvent vivre cent ans. Peut-être quelques-uns de mes perroquets existent-ils encore et appellent-ils encore en ce moment le *pauvre Robin Crusoé*. Je ne souhaite pas qu'un Anglais ait le malheur d'aborder mon île et de les y entendre jaser ; mais, si cela advenait, assurément il croirait que c'est le diable. Mon chien me fut un très-agréable et très-fidèle compagnon pendant seize

ans : il mourut de pure vieillesse. Quant à mes chats, ils multiplièrent, comme je l'ai dit, et à un tel point que je fus d'abord obligé d'en tuer plusieurs pour les empêcher de me dévorer, moi et tout ce que j'avais. Mais enfin, après la mort des deux vieux que j'avais apportés du navire, les ayant pendant quelque temps continuellement chassés et laissés sans nourriture, ils s'enfuirent tous dans les bois et devinrent sauvages, excepté deux ou trois favoris que je gardai auprès de moi. Ils faisaient partie de ma famille ; mais j'eus toujours grand soin, quand ils mettaient bas, de noyer tous leurs petits. En outre, je gardai toujours autour de moi deux ou trois chevreaux domestiques que j'avais accoutumés à manger dans ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour dire *Robin Crusoé*, pas aussi bien toutefois que le premier : à la vérité, pour eux je ne m'étais pas donné autant de peine. J'avais aussi quelques oiseaux de mer apprivoisés dont je ne sais pas les noms : je les avais attrapés sur le rivage et leur avais coupé les ailes. Les petits pieux que j'avais plantés en avant de la muraille de mon château étant devenus un bocage épais et touffu, ces oiseaux y nichaient et y pondaient parmi les arbrisseaux, ce qui était fort agréable pour moi. En résumé, comme je le disais tantôt, j'aurais été fort content de la vie que je menais, si elle n'avait point été troublée par la crainte des sauvages.

Mais il en était ordonné autrement. Pour tous ceux qui liront mon histoire, il ne saurait être hors de propos de faire cette juste observation : que de de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous cherchons le plus à éviter, et qui nous paraît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit la porte de notre délivrance, l'unique moyen de sortir de notre affliction! Je pourrais en trouver beaucoup d'exemples dans le cours de mon étrange vie; mais jamais cela n'a été plus remarquable que dans les dernières années de ma résidence solitaire dans cette île.





Ce fut au mois de décembre de la vingt-troisième année de mon séjour, comme je l'ai dit, à l'époque du solstice méridional, car je ne puis l'appeler solstice d'hiver, temps particulier de ma moisson, qui m'appelait presque toujours aux champs, qu'un matin, sortant de très-bonne heure, avant même le point du jour, je fus surpris de voir la lueur d'un feu sur le rivage, à la distance d'environ deux milles, vers l'extrémité de l'île où j'avais déjà observé que les sauvages étaient venus; mais ce n'était point cette fois sur l'autre côté, mais bien, à ma grande affliction, sur le côté que j'habitais.

A cette vue, horriblement effrayé, je m'arrêtai court et n'osai pas sortir de mon bocage, de peur d'être surpris; encore n'y étais-je pas tranquille : car j'étais plein de l'appréhension que, si les sauvages en rôdant venaient à trouver ma moisson pendante ou coupée, ou n'importe quels travaux et quelles cultures, ils en concluraient immédiatement que l'île était habitée et ne s'arrêteraient point qu'ils ne m'eussent découvert. Dans cette

angoisse, je retournai droit à mon château; et, ayant donné à toutes les choses extérieures un aspect aussi sauvage, aussi naturel que possible, je retirai mon échelle après moi.

Alors je m'armai et me mis en état de défense. Je chargeai toute mon artillerie, comme je l'appelais, c'est-à-dire mes mousquets montés sur mon nouveau retranchement, et tous mes pistolets, bien résolu à combattre jusqu'au dernier soupir. Je n'oubliai pas de me recommander avec ferveur à la protection divine et de supplier Dieu de me délivrer des mains des barbares. Dans cette situation, ayant attendu deux heures, je commençai à être fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors : je n'avais point d'espion à envoyer à la découverte.

Après être demeuré là encore quelque temps, et après avoir songé à ce que j'avais à faire en cette occasion, il me fut impossible de supporter davantage l'ignorance où j'étais. Appliquant donc mon échelle sur le flanc du rocher où se trouvait une plate-forme, puis la retirant après moi et la replaçant de nouveau, je parvins au sommet de la colline. Là, couché à plat-ventre sur la terre, je pris ma longue-vue, que j'avais apportée à dessein, et je la braquai. Je vis aussitôt qu'il n'y avait pas moins de neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car la chaleur était extrême, mais, comme je le supposai, pour apprêter

quelque atroce mets de chair humaine qu'ils avaient apportée avec eux, ou morte ou vive, c'est ce que je ne pus savoir.

Ils avaient avec eux deux pirogues halées sur le rivage ; et, comme c'était alors le temps du jusant, ils me semblèrent attendre le retour du flot pour s'en retourner. Il n'est pas facile de se figurer le trouble où me jeta ce spectacle, et surtout leur venue si proche de moi et sur mon côté de l'île. Mais quand je considérai que leur débarquement devait toujours avoir lieu au jusant, je commençai à retrouver un peu de calme, certain de pouvoir sortir en toute sûreté pendant le temps du flot, si personne n'avait abordé au rivage auparavant. Cette observation faite, je me remis à travailler à ma moisson avec plus de tranquillité.

La chose arriva comme je l'avais prévue : car, aussitôt que la marée porta à l'ouest, je les vis tous monter dans leurs pirogues et tous ramer ou pagayer, comme cela s'appelle. J'aurais dû faire remarquer qu'une heure environ avant de partir ils s'étaient mis à danser, et qu'à l'aide de ma longue-vue j'avais pu apercevoir leurs postures et leurs gesticulations. Je reconnus, par la plus minutieuse observation, qu'ils étaient entièrement nus, sans le moindre vêtement sur le corps ; mais étaient-ce des hommes ou des femmes, il me fut impossible de le distinguer.

Sitôt qu'ils furent embarqués et partis, je sortis avec deux mousquets sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture, mon grand sabre sans fourreau à mon côté, et, avec toute la diligence dont j'étais capable, je me rendis à la colline où j'avais découvert la première de toutes les traces. Dès que j'y fus arrivé, ce qui ne fut qu'au bout de deux heures, car je ne pouvais aller vite, chargé d'armes comme je l'étais, je vis qu'il y avait eu en ce lieu trois autres pirogues de sauvages; et, regardant au loin, je les aperçus toutes ensemble faisant route pour le continent.

Ce fut surtout pour moi un terrible spectacle quand, en descendant au rivage, je vis les traces de leur affreux festin : du sang, des os, des tronçons de chair humaine qu'ils avaient mangée et dévorée avec joie. Je fus si rempli d'indignation à cette vue, que je recommençai à méditer le massacre des premiers que je rencontrerais, quels qu'ils pussent être et quelque nombreux qu'ils fussent.

Il me paraît évident que leurs visites dans l'île devaient être assez rares, car il se passa plus de quinze mois avant qu'ils ne revinssent, c'est-à-dire que durant tout ce temps je n'en revis ni trace ni vestige. Dans la saison des pluies il était sûr qu'ils ne pouvaient sortir de chez eux, du moins pour aller si loin. Cependant durant cet intervalle je vivais misérablement; l'appréhension d'être pris à

l'improviste m'assiégeait sans relâche : d'où je déduis que l'expectative du mal est plus amère que le mal lui-même, quand surtout on ne peut se défaire de cette attente ou de ces appréhensions.

Pendant tout ce temps-là mon humeur meurtrière ne m'abandonna pas, et j'employai la plupart des heures du jour, qui auraient pu être beaucoup mieux dépensées, à imaginer comment je les circonviendrais et les assaillirais à la première rencontre, surtout s'ils étaient divisés en deux parties comme la dernière fois. Je ne considérais nullement que si j'en tuais une bande, je suppose de dix ou douze, et que le lendemain, la semaine ou le mois suivant j'en tuasse encore d'autres, et ainsi de suite à l'infini, je deviendrais aussi meurtrier qu'ils étaient mangeurs d'hommes, et peut-être plus encore.

J'usais ma vie dans une grande perplexité et une grande anxiété d'esprit ; je m'attendais à tomber un jour ou l'autre entre les mains de ces impitoyables créatures. Si je me hasardais quelquefois dehors, ce n'était qu'en promenant mes regards inquiets autour de moi, et avec tout le soin, toute la précaution imaginable. Je sentis alors, à ma grande consolation, combien c'était chose heureuse pour moi que je me fusse pourvu d'un troupeau ou d'une harde de chèvres : car je n'osais en aucune occasion tirer mon fusil, surtout du côté de l'île fréquentée par les sauvages, de peur de leur donner

une alerte. Peut-être se seraient-ils enfuis d'abord ; mais bien certainement ils seraient revenus au bout de quelques jours avec deux ou trois cents pirogues : je savais ce à quoi je devais m'attendre alors.

Néanmoins je fus un an et trois mois avant d'en revoir aucun ; mais comment en revis-je, c'est ce dont il sera parlé bientôt. Il est possible que durant cet intervalle ils soient revenus deux ou trois fois, mais ils ne séjournèrent pas, ou au moins n'en eus-je point connaissance. Ce fut donc, d'après mon plus exact calcul, au mois de mai et dans la vingt-quatrième année de mon isolement que j'eus avec eux l'étrange rencontre dont il sera discouru en son lieu.

La perturbation de mon âme fut très-grande pendant ces quinze ou seize mois. J'avais le sommeil inquiet, je faisais des songes effrayants, et souvent je me réveillais en sursaut. Le jour, des troubles violents accablaient mon esprit ; la nuit, je rêvais fréquemment que je tuais des sauvages, et je pesais les raisons qui pouvaient me justifier de cet acte. Mais laissons tout cela pour quelque temps. C'était vers le milieu de mai, le seizième jour, je pense, autant que je pus m'en rapporter à mon pauvre calendrier de bois, où je faisais toujours mes marques ; c'était, dis-je, le seize mai : un violent ouragan souffla tout le jour, accompagné de

quantité d'éclairs et de coups de tonnerre. La nuit suivante fut épouvantable. Je ne sais plus quel en était le motif particulier, mais je lisais la Bible, et faisais de sérieuses réflexions sur ma situation, quand je fus surpris par un bruit semblable à un coup de canon tiré en mer.

Ce fut pour moi une surprise d'une nature entièrement différente de toutes celles que j'avais eues jusque alors, car elle éveilla en mon esprit de tout autres idées. Je me levai avec toute la hâte imaginable, et en un tour de main j'appliquai mon échelle contre le rocher : je montai à mi-hauteur, puis je la retirai après moi, je la replaçai et j'escaladai jusqu'au sommet. Au même instant une flamme me prépara à entendre un second coup de canon, qui en effet au bout d'une demi-minute frappa mon oreille. Je reconnus par le son qu'il devait être dans cette partie de la mer où ma pirogue avait été drossée par les courants.

Je songeai aussitôt que ce devait être un vaisseau en péril, qui, allant de conserve avec quelque autre navire, tirait son canon en signal de détresse pour en obtenir du secours, et j'eus sur-le-champ la présence d'esprit de penser que, bien que je ne pusse l'assister, peut-être lui m'assisterait-il. Je rassemblai donc tout le bois sec qui se trouvait aux environs, et j'en fis un assez beau monceau que j'allumai sur la colline. Le bois étant sec, il s'en-

flamma facilement, et malgré la violence du vent il flamba à merveille : j'eus alors la certitude que, si toutefois c'était un navire, ce feu serait immanquablement aperçu ; et il le fut sans aucun doute, car à peine mon bois se fut-il embrasé que j'entendis un troisième coup de canon, qui fut suivi de plusieurs autres, venant tous du même point. J'entretins mon feu toute la nuit jusqu'à l'aube, et, quand il fit grand jour et que l'air se fut éclairci, je vis quelque chose en mer, tout à fait à l'est de l'île. Était-ce un navire ou des débris de navire, je ne pus le distinguer, voire même avec mes lunettes d'approche, la distance étant trop grande et le temps encore trop brumeux, du moins en mer.

Durant tout le jour je regardai fréquemment cet objet : je m'aperçus bientôt qu'il ne se mouvait pas, et j'en conclus que ce devait être un navire à l'ancre. Brûlant de m'en assurer, comme on peut bien le croire, je pris mon fusil à la main, et je courus vers la partie méridionale de l'île, vers les rochers où j'avais été autrefois entraîné par les courants ; je gravis sur leur sommet, et, le temps étant alors parfaitement clair, je vis distinctement, mais à mon grand chagrin, la carcasse d'un vaisseau échoué pendant la nuit sur les roches à fleur d'eau que j'avais trouvées en me mettant en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence du courant, faisaient cette espèce de contre-courant ou remous

par lequel j'avais été délivré de la position la plus désespérée et la plus désespérante où je me sois trouvé de ma vie.

C'est ainsi que ce qui est le salut de l'un fait la perte de l'autre : car il est probable que ce navire, quel qu'il fût, n'ayant aucune connaissance de ces roches entièrement cachées sous l'eau, y avait été poussé durant la nuit par un vent violent soufflant de l'est et de l'est-nord-est. Si l'équipage avait découvert l'île, ce que je ne puis supposer, il aurait nécessairement tenté de se sauver à terre dans la chaloupe. Les coups de canon qu'il avait tirés, surtout en voyant mon feu, comme je l'imaginais, me remplirent la tête d'une foule de conjectures : tantôt je pensais qu'apercevant mon fanal il s'était jeté dans la chaloupe pour tâcher de gagner le rivage; mais que, la lame étant très-forte, il avait été emporté; tantôt je m'imaginais qu'il avait commencé par perdre sa chaloupe, ce qui arrive souvent lorsque les flots, se brisant sur un navire, forcent les matelots à défoncer et à mettre en pièces leur embarcation ou à la jeter par-dessus le bord. D'autres fois je me figurais que le vaisseau ou les vaisseaux qui allaient de conserve avec celui-ci, avertis par les signaux de détresse, avaient recueilli et emmené cet équipage. Enfin dans d'autres moments je pensais que tous les hommes du bord étaient descendus dans leur chaloupe, et que, drossés par le courant

qui m'avait autrefois entraîné, ils avaient été emportés dans le grand Océan, où ils ne trouveraient rien que la misère et la mort, où peut-être ils seraient réduits par la faim à se manger les uns les autres.

Mais, comme cela n'était que des conjectures, je ne pouvais, en ma position, que considérer l'infortune de ces pauvres gens et m'apitoyer : ce qui eut sur moi la bonne influence de me rendre de plus en plus reconnaissant envers Dieu, dont la providence avait pris, dans mon malheur, un soin si généreux de moi que, de deux équipages perdus sur ces côtes, moi seul avais été préservé. J'appris de là encore qu'il est rare que Dieu nous plonge dans une condition si basse, dans une misère si grande, que nous ne puissions trouver quelque sujet de gratitude, et trouver de nos semblables jetés dans des circonstances pires que les nôtres.

Tel était le sort de cet équipage, dont il n'était pas probable qu'aucun homme eût échappé, rien ne pouvant faire croire qu'il n'avait pas péri tout entier, à moins de supposer qu'il eût été sauvé par quelque autre bâtiment allant avec lui de conserve; mais ce n'était qu'une pure possibilité, car je n'avais vu aucun signe, aucune apparence de rien de semblable.

Je ne puis trouver d'assez énergiques paroles pour exprimer l'ardent désir, l'étrange envie que

ce naufrage éveilla en mon âme, et qui souvent s'en exhalait ainsi : « Oh ! si une ou deux, une seule âme avait pu être sauvée du navire, avait pu en réchapper, afin que je pusse avoir un compagnon, un semblable, pour parler et pour vivre avec moi ! » Dans tout le cours de ma vie solitaire je ne désirai jamais si ardemment la société des hommes, et je n'éprouvai jamais un plus profond regret d'en être séparé.

Il y a dans nos passions certaines sources secrètes qui, lorsqu'elles sont vivifiées par des objets présents ou absents, mais rendus présents à notre esprit par la puissance de notre imagination, entraînent notre âme avec tant d'impétuosité vers les objets de ses désirs que la non-possession en devient vraiment insupportable.

Telle était l'ardeur de mes souhaits pour la conservation d'un seul homme que je répétai, je crois, mille fois ces mots : « Oh ! qu'un homme ait été sauvé, oh ! qu'un seul homme ait été sauvé ! » J'étais si violemment irrité par ce désir, en prononçant ces paroles, que mes mains se saisissaient, que mes doigts pressaient la paume de mes mains et avec tant de rage que, si j'eusse tenu quelque chose de fragile, je l'eusse brisé involontairement ; mes dents claquaient dans ma bouche, et se serraient si fortement que je fus quelque temps avant de pouvoir les séparer.

Que les naturalistes expliquent ces choses, leur raison et leur nature ; quant à moi, je ne puis que consigner ce fait, qui me parut toujours surprenant et dont je ne pus jamais me rendre compte. C'était sans doute l'effet de la fougue de mon désir et de l'énergie de mes idées me représentant toute la consolation que j'aurais puisée dans la société d'un chrétien comme moi.

Mais cela ne devait pas être ; leur destinée ou la mienne ou toutes deux peut-être l'interdisaient : car, jusqu'à la dernière année de mon séjour dans l'île, j'ai ignoré si quelqu'un s'était ou ne s'était pas sauvé du naufrage ; j'eus seulement, quelques jours après, l'affliction de voir le corps d'un jeune garçon noyé jeté sur le rivage, à l'extrémité de l'île, proche le vaisseau naufragé. Il n'avait pour tout vêtement qu'une veste de matelot, un caleçon de toile ouvert aux genoux et une chemise bleue. Rien ne put me faire deviner quelle était sa nation : il n'avait dans ses poches que deux pièces de huit et une pipe à tabac, qui avait dix fois plus de valeur pour moi.

La mer était calme alors, et j'avais grande envie de m'aventurer dans ma pirogue jusqu'au navire. Je ne doutais nullement que je pusse trouver à bord quelque chose pour mon utilité ; mais ce n'était pas là le motif qui m'y portait le plus : j'y étais entraîné par la pensée que je trouverais peut-être quelque

créature dont je pourrais sauver la vie, et par là réconforter la mienne au plus haut degré. Cette pensée me tenait tellement au cœur que je n'avais de repos ni jour ni nuit, et qu'il fallut que je me risquasse à aller à bord de ce vaisseau. Je m'abandonnai donc à la providence de Dieu, persuadé que j'étais qu'une impulsion si forte, à laquelle je ne pouvais résister, devait venir d'une invisible direction, et que je serais coupable envers moi si je ne le faisais point.

Sous le coup de cette impression, je regagnai à grands pas mon château, afin de préparer tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un grand pot d'eau fraîche, une boussole pour me gouverner, une bouteille de *rum*, j'en avais encore beaucoup en réserve, et une pleine corbeille de raisins. Chargé ainsi, je retournai à ma pirogue, je vidai l'eau qui s'y trouvait, je la mis à flot, et j'y déposai toute ma cargaison. Je revins ensuite chez moi prendre une seconde charge, composée d'un grand sac de riz, de mon parasol pour placer au-dessus de ma tête et me donner de l'ombre, d'un second pot d'eau fraîche, de deux douzaines environ de mes petits pains ou gâteaux d'orge, d'une bouteille de lait de chèvre et d'un fromage. Je portai tout cela à mon embarcation, non sans beaucoup de peine et de sueur. Ayant prié Dieu de diriger mon voyage, je me mis en route, et, ramant ou

pagayant le long du rivage, je parvins enfin à l'extrême pointe de l'île sur le côté nord-est. Là il s'agissait de se lancer dans l'Océan, de s'aventurer ou de ne pas s'aventurer. Je regardai les courants rapides qui à quelque distance régnaient des deux côtés de l'île. Le souvenir des dangers que j'avais courus me rendit ce spectacle bien terrible, et le cœur commença à me manquer : car je pressentis que, si un de ces courants m'entraînait, je serais emporté en haute mer, peut-être hors de la vue de mon île; et qu'alors, comme ma pirogue était fort légère, pour peu qu'un joli frais s'élevât, j'étais inévitablement perdu.

Ces pensées oppressèrent tellement mon âme que je commençai à abandonner mon entreprise : je halai ma barque dans une crique du rivage, je gagnai un petit tertre et je m'y assis inquiet et pensif, flottant entre la crainte et le désir de faire mon voyage. Tandis que j'étais à réfléchir, je m'aperçus que la marée avait changé et que le flot montait, ce qui rendait pour quelque temps mon départ impraticable. Il me vint alors à l'esprit de gravir sur la butte la plus haute que je pourrais trouver, et d'observer les mouvements de la marée pendant le flux, afin de juger si, entraîné par l'un de ces courants, je ne pourrais pas être ramené par l'autre avec la même rapidité. Cela ne me fut pas plutôt entré dans la tête que je jetai mes regards sur un

monticule qui dominait suffisamment les deux côtes, et d'où je vis clairement la direction de la marée et la route que j'avais à suivre pour mon retour : le courant du jusant sortait du côté de la pointe sud de l'île, le courant du flot rentrait du côté du nord. Tout ce que j'avais à faire pour opérer mon retour était donc de serrer la pointe septentrionale de l'île.

Enhardi par cette observation, je résolus de partir le lendemain matin avec le commencement de la marée, ce que je fis en effet après avoir reposé la nuit dans mon canot sous la grande houppelande dont j'ai fait mention. Je gouvernai premièrement plein nord, jusqu'à ce que je me sentisse soulevé par le courant qui portait à l'est, et qui m'entraîna à une grande distance, sans cependant me désorienter, ainsi que l'avait fait autrefois le courant sur le côté sud, et sans m'ôter toute la direction de ma pirogue. Comme je faisais un bon sillage avec ma pagaie, j'allai droit au navire échoué, et en moins de deux heures je l'atteignis.

C'était un triste spectacle à voir ! Le bâtiment, qui me parut espagnol par sa construction, était fiché et enclavé entre deux roches; la poupe et la hanche avaient été mises en pièces par la mer; et, comme le gaillard d'avant avait donné contre les rochers avec une violence extrême, le grand mât et le mât de misaine s'étaient brisés rez pied; mais

le beaupré était resté en bon état, et l'avant et l'éperon paraissaient fermes. — Lorsque je me fus approché, un chien parut sur le tillac : me voyant venir, il se mit à japper et à aboyer. Aussitôt que je l'appelai il sauta à la mer pour venir à moi, et je le pris dans ma barque. Le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un de mes pains qu'il engloutit comme un loup vorace ayant jeûné quinze jours dans la neige ; ensuite je donnai de l'eau fraîche à cette pauvre bête, qui, si je l'avais laissée faire, aurait bu jusqu'à en crever.

Après cela j'allai à bord. La première chose que j'y rencontrai ce fut, dans la cuisine, sur le gaillard d'avant, deux hommes noyés et qui se tenaient embrassés. J'en conclus, cela est au fait probable, qu'au moment où, durant la tempête, le navire avait touché, les lames brisaient si haut et avec tant de rapidité, que ces pauvres gens n'avaient pu s'en défendre, et avaient été étouffés par la continuelle chute des vagues, comme s'ils eussent été sous l'eau. Outre le chien, il n'y avait rien à bord qui fût en vie, et toutes les marchandises que je pus voir étaient avariées. Je trouvai cependant, arrimés dans la cale, quelques tonneaux de liqueurs. Était-ce du vin ou de l'eau-de-vie, je ne sais. L'eau en se retirant les avait laissés à découvert, mais ils étaient trop gros pour que je pusse m'en saisir. Je trouvai aussi plusieurs coffres qui me parurent avoir appar-

tenu à des matelots, et j'en portai deux dans ma barque sans examiner ce qu'ils contenaient.

Si la poupe avait été garantie et que la proue eût été brisée, je suis persuadé que j'aurais fait un bon voyage: car, à en juger par ce que je trouvai dans les coffres, il devait y avoir à bord beaucoup de richesses. Je présume, par la route qu'il tenait, qu'il devait venir de Buenos-Ayres ou de Rio de la Plata, dans l'Amérique méridionale, en delà du Brésil, et devait aller à la Havane, dans le golfe du Mexique, et de là peut-être en Espagne. Assurément ce navire recélait un grand trésor, mais perdu à jamais pour tout le monde. Et qu'était devenu le reste de son équipage, je ne le sus pas alors.

Outre ces coffres, j'y trouvai un petit tonneau plein d'environ vingt gallons de liqueur, que je transportai dans ma pirogue, non sans beaucoup de difficulté. Dans une cabine je découvris plusieurs mousquets et une grande poire à poudre en contenant environ quatre livres. Quant aux mousquets, je n'en avais pas besoin : je les laissai donc, mais je pris le cornet à poudre. Je pris aussi une pelle et des pincettes, qui me faisaient extrêmement faute, deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Avec cette cargaison et le chien, je me mis en route quand la marée commença à porter vers mon île, que le même soir, à une heure de la nuit environ, j'atteignis, harassé, épuisé de fatigue.

Je reposai cette nuit dans ma pirogue, et le matin je résolus de ne point porter mes acquisitions dans mon château, mais dans ma nouvelle caverne. Après m'être restauré, je débarquai ma cargaison et je me mis à en faire l'inventaire. Le tonneau de liqueur contenait une sorte de *rum*, mais non pas de la qualité de celui qu'on boit au Brésil : en un mot, détestable. Quand j'en vins à ouvrir les coffres, je découvris plusieurs choses dont j'avais besoin : par exemple, dans l'un je trouvai un beau coffret renfermant des flacons de forme extraordinaire et remplis d'eaux cordiales fines et très-bonnes. Les flacons, de la contenance de trois pintes, étaient tout garnis d'argent. Je trouvai deux pots d'excellentes confitures si bien bouchés que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qu'elle avait tout à fait gâtés. Je trouvai en outre de fort bonnes chemises qui furent les bienvenues, et environ une douzaine et demie de mouchoirs de toile blanche et de cravates de couleur. Les mouchoirs furent aussi les bien reçus, rien n'étant plus rafraîchissant pour m'essuyer le visage dans les jours de chaleur. Enfin, lorsque j'arrivai au fond du coffre, je trouvai trois grands sacs de pièces de huit, qui contenaient environ onze cents pièces en tout, et dans l'un de ces sacs six doublons d'or enveloppés dans un papier, et quelques petites barres ou lingots d'or qui, je le suppose, pesaient à peu près une livre.

Dans l'autre coffre il y avait quelques vêtements, mais de peu de valeur. Je fus porté à croire que celui-ci avait appartenu au maître canonnier, par cette raison qu'il ne s'y trouvait point de poudre, mais environ deux livres de pulverin dans trois flasques, mises en réserve, je suppose, pour charger des armes de chasse dans l'occasion. Somme toute, par ce voyage j'acquis peu de chose qui me fût d'un très-grand usage : car pour l'argent, je n'en avais que faire ; il était pour moi comme la boue sous mes pieds ; je l'aurais donné pour trois ou quatre paires de bas et de souliers anglais, dont j'avais grand besoin. Depuis bien des années j'étais réduit à m'en passer. J'avais alors, il est vrai, deux paires de souliers que j'avais pris aux pieds des deux hommes noyés que j'avais découverts à bord, et deux autres paires que je trouvai dans l'un des coffres, ce qui me fut fort agréable ; mais ils ne valaient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service, étant plutôt ce que nous appelons des escarpins que des souliers. Enfin je tirai du second coffre environ cinquante pièces de huit en réaux, mais point d'or. Il est à croire qu'il avait appartenu à un marin plus pauvre que le premier, qui doit avoir eu quelque officier pour maître.

Je portai néanmoins cet argent dans ma caverne, et je l'y serrai comme le premier que j'avais sauvé de notre bâtiment. Ce fut vraiment grand dom-

mage, comme je le disais tantôt, que l'autre partie du navire n'eût pas été accessible, je suis certain que j'aurais pu en tirer de l'argent de quoi charger plusieurs fois ma pirogue: argent qui, si je fusse jamais parvenu à m'échapper et à m'enfuir en Angleterre, aurait pu rester en sûreté dans ma caverne jusqu'à ce que je revinsse le chercher.

Après avoir tout débarqué et tout mis en lieu sûr, je retournai à mon embarcation. En ramant ou pagayant le long du rivage, je la ramenai dans sa rade ordinaire, et je revins en hâte à ma demeure, où je retrouvai tout dans la paix et dans l'ordre. Je me remis donc à vivre selon mon ancienne manière, et à prendre soin de mes affaires domestiques. Pendant un certain temps mon existence fut assez agréable, seulement j'étais encore plus vigilant que de coutume; je faisais le guet plus souvent et ne mettais plus aussi fréquemment le pied dehors. Si parfois je sortais avec quelque liberté, c'était toujours dans la partie orientale de l'île, où j'avais la presque certitude que les sauvages ne venaient pas, et où je pouvais aller sans tant de précautions, sans ce fardeau d'armes et de munitions que je portais toujours avec moi lorsque j'allais de l'autre côté.



Je vécus près de deux ans encore dans cette situation ; mais ma malheureuse tête, qui semblait faite pour rendre mon corps misérable, fut, durant ces deux années, toujours emplie de projets et de desseins pour tenter de m'enfuir de mon île. Quelquefois je voulais faire une nouvelle visite au navire échoué, quoique ma raison me criât qu'il n'y restait rien qui valût les dangers du voyage ; d'autres fois je songeais à aller çà et là, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; et je crois vraiment que, si j'avais eu la chaloupe sur laquelle je m'étais échappé de Salé, je me serais aventuré en mer pour aller n'importe en quel lieu, pour aller je ne sais où.

J'ai été dans toutes les circonstances de ma vie un exemple vivant de ceux qui sont atteints de cette plaie générale de l'humanité, d'où découle gratuitement la moitié de leurs misères : j'entends la plaie de n'être point satisfaits de la position où Dieu et la nature les ont placés. Car, sans parler de mon état primitif et de mon opposition aux excellents conseils de mon père, opposition qui fut, si je puis

l'appeler ainsi, mon péché originel, n'était-ce pas un égarement de même nature qui avait été l'occasion de ma chute dans cette misérable condition? Si cette Providence qui m'avait si heureusement établi au Brésil comme planteur eût limité mes désirs, si je m'étais contenté d'avancer pas à pas, j'aurais pu être alors (j'entends au bout du temps que je passai dans mon île) un des plus grands colons du Brésil : car je suis persuadé, par les progrès que j'avais faits dans le peu d'années que j'y vécus et ceux que j'aurais probablement faits si j'y fusse demeuré, que je serais devenu riche à cent mille *moidores*.

J'avais bien affaire, en vérité, de laisser là une fortune assise, une plantation bien pourvue, s'améliorant et prospérant, pour m'en aller comme subrécargue chercher des nègres en Guinée, tandis qu'avec de la patience et du temps, mon capital s'étant accru, j'en aurais pu acheter au seuil de ma porte, à ces gens dont le trafic des noirs était le seul négoce! Il est vrai qu'ils m'auraient coûté quelque chose de plus, mais cette différence de prix pouvait-elle compenser de si grands hasards?

La folie est ordinairement le lot des jeunes têtes, et la réflexion sur les folies passées est ordinairement l'exercice d'un âge plus mûr ou d'une expérience payée cher. J'en étais là alors, et cependant l'extravagance avait jeté de si profondes

racines dans mon cœur que je ne pouvais me satisfaire de ma situation, et que j'avais l'esprit appliqué sans cesse à rechercher les moyens et la possibilité de m'échapper de ce lieu. Pour que je puisse, avec le plus grand agrément du lecteur, entamer le reste de mon histoire, il est bon que je donne quelque détail sur la conception de mes absurdes projets de fuite, et que je fasse voir comment et sur quelle fondation j'édifiais.

Qu'on suppose maintenant que je suis retiré dans mon château après mon dernier voyage au bâtiment naufragé, que ma frégate est désarmée et amarrée sous l'eau comme de coutume, et ma condition est rendue à ce qu'elle était auparavant. J'ai, il est vrai, plus d'opulence; mais je n'en suis pas plus riche, car je ne fais ni plus de cas ni plus d'usage de mon or que les Indiens du Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

Par une nuit de la saison pluvieuse de mars, dans la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, j'étais couché dans mon lit ou hamac sans pouvoir dormir, mais en parfaite santé; je n'avais de plus qu'à l'ordinaire ni peine ni indisposition, ni trouble de corps, ni trouble d'esprit; cependant il m'était impossible de fermer l'œil, du moins pour sommeiller. De toute la nuit je ne m'assoupis pas autrement que comme il suit.

Il serait aussi impossible que superflu de narrer

la multitude innombrable de pensées qui durant cette nuit me passèrent par la mémoire, ce grand chemin du cerveau. Je me représentai toute l'histoire de ma vie en miniature ou en raccourci, pour ainsi dire, avant et après ma venue dans l'île. Dans mes réflexions sur ce qu'était ma condition depuis que j'avais abordé cette terre, je vins à comparer l'état heureux de mes affaires pendant les premières années de mon exil à cet état d'anxiété, de crainte et de précautions dans lequel je vivais depuis que j'avais vu l'empreinte d'un pied d'homme sur le sable. Il n'est pas croyable que les sauvages n'eussent pas fréquenté l'île avant cette époque ; peut-être y étaient-ils descendus au rivage par centaines ; mais, comme je n'en avais jamais rien su et n'avais pu en concevoir aucune appréhension, ma sécurité était parfaite, bien que le péril fût le même. J'étais aussi heureux en ne connaissant point les dangers qui m'entouraient que si je n'y eusse réellement point été exposé. Cette vérité fit naître en mon esprit beaucoup de réflexions profitables, et particulièrement celle-ci : Combien est infiniment bonne cette Providence, qui dans sa sagesse a posé des bornes étroites à la vue et à la science de l'homme ! Quoiqu'il marche au milieu de mille dangers dont le spectacle, s'ils se découvraient à lui, troublerait son âme et terrasserait son courage, il garde son calme et sa sérénité,

parce que l'issue des choses est cachée à ses regards, parce qu'il ne sait rien des dangers qui l'environnent.

Après que ces pensées m'eurent distrait quelque temps, je vins à réfléchir sérieusement sur les dangers réels que j'avais courus durant tant d'années dans cette île même où je me promenais dans la plus grande sécurité, avec toute la tranquillité possible, quand peut-être il n'y avait que la pointe d'une colline, un arbre, ou les premières ombres de la nuit, entre moi et le plus affreux de tous les sorts : celui de tomber entre les mains des sauvages, des cannibales, qui se seraient saisis de moi dans le même but que je le faisais d'une chèvre ou d'une tortue, et n'auraient pas plus pensé faire un crime en me tuant et en me dévorant que moi en mangeant un pigeon ou un courlis. Je serais injustement mon propre détracteur si je disais que je ne rendis pas sincèrement grâce à mon divin Conservateur pour toutes les délivrances inconnues qu'avec la plus grande humilité je confessais devoir à sa toute particulière protection, sans laquelle je serais inévitablement tombé entre ces mains impitoyables.

Ces considérations m'amenèrent à faire des réflexions sur la nature de ces sauvages, et à examiner comment il se faisait qu'en ce monde le sage Dispensateur de toutes choses eût abandonné quel-

ques-unes de ses créatures à une telle inhumanité, au-dessous de la brutalité même, qu'elles vont jusqu'à se dévorer dans leur propre espèce. Mais, comme cela n'aboutissait qu'à de vaines spéculations, je me pris à rechercher dans quel endroit du monde ces malheureux vivaient, à quelle distance était la côte d'où ils venaient, pourquoi ils s'aventuraient si loin de chez eux, quelle sorte de bateaux ils avaient, et pourquoi je ne pourrais pas en ordonner de moi et de mes affaires de façon à être à même d'aller à eux aussi bien qu'ils venaient à moi.

Je ne me mis nullement en peine de ce que je ferais de moi quand je serais parvenu là, de ce que je deviendrais si je tombais entre les mains des sauvages, comment je leur échapperais s'ils m'entreprenaient, comment il me serait possible d'aborder à la côte sans être attaqué par quelqu'un d'eux de manière à ne pouvoir me délivrer moi-même; enfin, s'il advenait que je ne tombasse point en leur pouvoir, comment je me procurerais des provisions et vers quel lieu je dirigerais ma course. Aucune de ces pensées, dis-je, ne se présenta à mon esprit : mon idée de gagner la terre ferme dans ma pirogue l'absorbait. Je regardais ma position d'alors comme la plus misérable qui pût être, et je ne voyais pas que je pusse rencontrer rien de pire, sauf la mort. Ne pouvais-je pas

trouver du secours en atteignant le continent, ou ne pouvais-je le côtoyer, comme le rivage d'Afrique, jusqu'à ce que je parvinsse à quelque pays habité où l'on me prêterait assistance? Après tout, n'était-il pas possible que je rencontrasse un bâtiment chrétien qui me prendrait à son bord; et enfin, le pire du pire advenant, je ne pouvais que mourir, ce qui tout d'un coup mettait fin à toutes mes misères. Notez, je vous prie, que tout ceci était le fruit du désordre de mon âme et de mon esprit véhément, exaspéré, en quelque sorte, par la continuité de mes souffrances et par le désappointement que j'avais eu à bord du vaisseau naufragé, où j'avais été si près d'obtenir ce dont j'étais ardemment désireux, c'est-à-dire quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui pût me donner quelque connaissance du lieu où j'étais et m'enseigner les moyens probables de délivrance. J'étais donc, dis-je, totalement bouleversé par ces pensées. Le calme de mon esprit, puisé dans ma résignation à la Providence et ma soumission aux volontés du Ciel, semblait être suspendu, et je n'avais pas en quelque sorte la force de détourner ma pensée de ce projet de voyage, qui m'assiégeait de désirs si impétueux qu'il était impossible d'y résister.

Après que cette passion m'eut agité pendant deux heures et plus, avec une telle violence que mon sang bouillonnait et que mon pouls battait

comme si la ferveur extraordinaire de mes désirs m'eût donné la fièvre, la nature, fatiguée, épuisée, me jeta dans un profond sommeil. On pourrait croire que mes songes roulèrent sur le même projet, mais non pas, mais sur rien qui s'y rapportât. Je rêvai que, sortant un matin de mon château comme de coutume, je voyais sur le rivage deux canots et onze sauvages débarquant et apportant avec eux un autre sauvage pour le tuer et le manger. Tout à coup, comme ils s'apprêtaient à égorger ce sauvage, il bondit au loin et se prit à fuir pour sauver sa vie. Alors je crus voir dans mon rêve que, pour se cacher, il accourait vers le bocage épais masquant mes fortifications; puis que, m'apercevant qu'il était seul et que les autres ne le cherchaient point par ce chemin, je me découvrais à lui en souriant et l'encourageant, et qu'il s'agenouillait devant moi et semblait implorer mon assistance. Sur ce, je lui montrais mon échelle, je l'y faisais monter et je l'introduisais dans ma grotte, et il devenait mon serviteur. Sitôt que je me fus acquis cet homme, je me dis : « Maintenant, je puis certainement me risquer à gagner le continent, car ce compagnon me servira de pilote, me dira ce qu'il faut faire, me dira où aller pour avoir des provisions, où ne pas aller de peur d'être dévoré; bref, les lieux à aborder et ceux à fuir. » Je me réveillai avec cette idée : j'étais encore

sous l'inexprimable impression de joie qu'en rêve j'avais ressentie à l'aspect de ma délivrance; mais, en revenant à moi et en trouvant que ce n'était qu'un songe, je ressentis un désappointement non moins étrange et qui me jeta dans un grand abattement d'esprit.

J'en tirai toutefois cette conclusion que le seul moyen d'effectuer quelque tentative de fuite, c'était de m'acquérir un sauvage, surtout, si c'était possible, quelque prisonnier condamné à être mangé et amené à terre pour être égorgé. Mais une difficulté s'élevait encore : il était impossible d'exécuter ce dessein sans assaillir et massacrer toute une caravane, vrai coup de désespoir qui pouvait si facilement manquer! D'un autre côté, j'avais de grands scrupules sur la légitimité de cet acte, et mon cœur bondissait à la seule pensée de verser tant de sang, bien que ce fût pour ma délivrance. Il n'est pas besoin de répéter ici les arguments qui venaient plaider contre ce bon sentiment : ce sont les mêmes que ceux dont il a été déjà fait mention; mais, quoique j'eusse encore d'autres raisons à exposer alors, c'est-à-dire que ces hommes étaient mes ennemis et me dévoreraient s'il leur était possible, que c'était réellement pour ma propre conservation que je devais me délivrer de cette mort dans la vie, et que j'agissais pour ma propre défense tout aussi bien que

s'ils m'attaquaient; quoique, dis-je, toutes ces raisons militassent pour moi, cependant la pensée de verser du sang humain pour ma délivrance m'était si terrible que j'eus beau faire, je ne pus de longtemps me concilier avec elle.

Néanmoins, enfin, après beaucoup de délibérations intimes, après de grandes perplexités (car tous ces arguments pour et contre s'agitèrent longtemps dans ma tête), mon véhément désir prévalut et étouffa tout le reste, et je me déterminai, coûte que coûte, à m'emparer de quelqu'un de ces sauvages. La question était alors de savoir comment m'y prendre, et c'était chose difficile à résoudre; mais, comme aucun moyen probable ne se présentait à mon choix, je résolus donc de faire seulement sentinelle pour guetter quand ils débarqueraient, de n'arrêter mes mesures que dans l'occasion, de m'abandonner à l'événement, de le laisser être ce qu'il voudrait.

Plein de cette résolution, je me mis en vedette aussi souvent que possible, si souvent même que je m'en fatiguai profondément : car pendant un an et demi je fis le guet et allai une grande partie de ce temps au moins une fois par jour à l'extrémité ouest et sud-ouest de l'île pour découvrir des canots, mais sans que j'aperçusse rien. C'était vraiment décourageant, et je commençai à m'inquiéter beaucoup, bien que je ne puisse dire qu'en

ce cas mes désirs se soient émoussés comme autrefois. Ma passion croissait avec l'attente; en un mot, je n'avais pas été d'abord plus soigneux de fuir la vue des sauvages et d'éviter d'être aperçu par eux que j'étais alors désireux de les entreprendre.

Alors je me figurais même que, si je m'emparais de deux ou trois sauvages, j'étais capable de les gouverner de façon à m'en faire des esclaves, à me les assujettir complétement et à leur ôter à jamais tout moyen de me nuire. Je me complaisais dans cette idée, mais toujours rien ne se présentait : toutes mes volontés, tous mes plans n'aboutissaient à rien, car il ne venait point de sauvages.





Un an et demi environ après que j'eus conçu ces idées, et que par une longue réflexion j'eus en quelque manière décidé qu'elles demeureraient sans résultat faute d'occasion, je fus surpris un matin, de très-bonne heure, en ne voyant pas moins de cinq canots tous ensemble au rivage sur mon côté de l'île. Les sauvages à qui ils appartenaient étaient déjà à terre et hors de ma vue. Le nombre de ces canots rompait toutes mes mesures, car, n'ignorant pas qu'ils venaient toujours quatre ou six, quelquefois plus, dans chaque embarcation, je ne savais que penser de cela, ni quel plan dresser pour attaquer moi seul vingt ou trente hommes. Aussi demeurai-je dans mon château embarrassé et abattu. Cependant, dans la même attitude que j'avais prise autrefois, je me préparai à repousser une attaque; j'étais tout prêt à agir si quelque chose se fût présenté. Ayant attendu longtemps et longtemps prêté l'oreille pour écouter s'il se faisait quelque bruit, je m'impatientai enfin, et, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je montai jusqu'au sommet

du rocher en deux escalades, comme d'ordinaire. Là, posté de façon à ce que ma tête ne parût point au-dessus de la cime, pour qu'en aucune manière on ne pût m'apercevoir, j'observai, à l'aide de mes lunettes d'approche, qu'ils étaient au moins au nombre de trente, qu'ils avaient allumé un feu et préparé leur nourriture : quel aliment était-ce et comment l'accommodaient-ils, c'est ce que je ne pus savoir; mais je les vis tous danser autour du feu, et, suivant leur coutume, avec je ne sais combien de figures et de gesticulations barbares.

Tandis que je regardais ainsi, j'aperçus par ma longue-vue deux misérables qu'on tirait des pirogues, où sans doute ils avaient été mis en réserve, et qu'alors on faisait sortir pour être massacrés. J'en vis aussitôt tomber un assommé, je pense, avec un casse-tête ou un sabre de bois, selon l'usage de ces nations. Deux ou trois de ces meurtriers se mirent incontinent à l'œuvre et le dépecèrent pour leur cuisine, pendant que l'autre victime demeurait là en attendant qu'ils fussent prêts pour elle. En ce moment même la nature inspira à ce pauvre malheureux, qui se voyait un peu en liberté, quelque espoir de sauver sa vie : il s'élança et se prit à courir avec une incroyable vitesse, le long des sables, droit vers moi, j'entends vers la partie de la côte où était mon habitation.

Je fus horriblement effrayé, il faut que je l'avoue,

quand je le vis enfiler ce chemin, surtout quand je m'imaginai le voir poursuivi par toute la troupe. Je crus alors qu'une partie de mon rêve allait se vérifier, et qu'à coup sûr il se réfugierait dans mon bocage; mais je ne comptais pas du tout que le dénoûment serait le même, c'est-à-dire que les autres sauvages ne l'y pourchasseraient pas et ne l'y trouveraient point. Je demeurai toutefois à mon poste, et bientôt je recouvrai quelque peu mes esprits lorsque je reconnus qu'ils n'étaient que trois hommes à sa poursuite. Je retrouvai surtout du courage en voyant qu'il les surpassait excessivement à la course et gagnait du terrain sur eux, de manière que, s'il pouvait aller de ce train une demi-heure encore, il était indubitable qu'il leur échapperait.

Il y avait entre eux et mon château la crique dont j'ai souvent parlé dans la première partie de mon histoire, quand je fis le sauvetage du navire, et je prévis qu'il faudrait nécessairement que le pauvre infortuné la passât à la nage ou qu'il fût pris. Mais, lorsque le sauvage échappé eut atteint jusque-là, il ne fit ni une ni deux, malgré la marée haute, il s'y plongea; il gagna l'autre rive en une trentaine de brassées ou environ, et se reprit à courir avec une force et une vitesse sans pareilles. Quand ses trois ennemis arrivèrent à la crique, je vis qu'il n'y en avait que deux qui sussent nager; le troisième s'arrêta sur le bord, regarda sur

l'autre côté et n'alla pas plus loin. Au bout de quelques instants, il s'en retourna pas à pas, et, d'après ce qui advint, ce fut très-heureux pour lui.

Toutefois j'observai que les deux qui savaient nager mirent à passer la crique deux fois plus de temps que n'en avait mis le malheureux qui les fuyait. Mon esprit conçut alors avec feu, et irrésistiblement, que l'heure était venue de m'acquérir un serviteur, peut-être un camarade ou un ami, et que j'étais manifestement appelé par la Providence à sauver la vie de cette pauvre créature. Aussitôt je descendis en toute hâte par mes échelles, je pris deux fusils que j'y avais laissés au pied, comme je l'ai dit tantôt, et, remontant avec la même précipitation, je m'avançai vers la mer. Ayant coupé par le plus court au bas de la montagne, je me précipitai entre les poursuivants et le poursuivi, et j'appelai le fuyard. Il se retourna et fut peut-être d'abord tout aussi effrayé de moi que moi je l'étais d'eux; mais je lui fis signe de la main de revenir, et en même temps je m'avançai lentement vers les deux qui accouraient. Tout à coup je me précipitai sur le premier, et je l'assommai avec la crosse de mon fusil. Je ne me souciais pas de faire feu, de peur que l'explosion ne fût entendue des autres, quoique à cette distance cela ne se pût guère; d'ailleurs, comme ils n'auraient pu apercevoir la fumée, ils n'auraient pu aisément savoir d'où cela

provenait. Ayant donc assommé celui-ci, l'autre qui le suivait s'arrêta comme s'il eût été effrayé. J'allai à grands pas vers lui; mais, quand je m'en fus approché, je le vis armé d'un arc et prêt à décocher une flèche contre moi. Placé ainsi dans la nécessité de tirer le premier, je le fis et je le tuai du coup. Le pauvre sauvage échappé avait fait halte; mais, bien qu'il vît ses deux ennemis mordre la poussière, il était pourtant si épouvanté du feu et du bruit de mon arme qu'il demeura pétrifié, n'osant aller ni en avant ni en arrière. Il me parut cependant plutôt disposé à s'enfuir encore qu'à s'approcher. Je l'appelai de nouveau et lui fis signe de venir, ce qu'il comprit facilement. Il fit alors quelques pas et s'arrêta, puis s'avança un peu plus et s'arrêta encore; et je m'aperçus qu'il tremblait comme s'il eût été fait prisonnier et sur le point d'être tué comme ses deux ennemis. Je lui fis signe encore de venir à moi, et je lui donnai toutes les marques d'encouragement que je pus imaginer. De plus près en plus près il se risqua, s'agenouillant à chaque dix ou douze pas pour me témoigner sa reconnaissance de lui avoir sauvé la vie. Je lui souriais, je le regardais aimablement et l'invitais toujours à s'avancer. Enfin il s'approcha de moi; puis, s'agenouillant encore, baisa la terre, mit sa tête sur la terre, prit mon pied et mit mon pied sur sa tête. Ce fut, il me semble, un serment

juré d'être à jamais mon esclave. Je le relevai, je lui fis des caresses et le rassurai par tout ce que je pus. Mais la besogne n'était pas achevée, car je m'aperçus alors que le sauvage que j'avais assommé n'était pas tué, mais seulement étourdi, et qu'il commençait à se remettre. Je le montrai du doigt à mon sauvage, en lui faisant remarquer qu'il n'était pas mort. Sur ce, il me dit quelques mots, qui, bien que je ne les comprisse pas, me furent bien doux à entendre : car c'était le premier son de voix humaine, la mienne exceptée, que j'eusse ouï depuis vingt-cinq ans. Mais l'heure de m'abandonner à de pareilles réflexions n'était pas venue : le sauvage abasourdi avait recouvré assez de force pour se mettre sur son séant, et je m'apercevais que le mien commençait à s'en effrayer. Quand je vis cela, je pris mon second fusil et couchai en joue notre homme, comme si j'eusse voulu tirer sur lui. Là-dessus mon sauvage (car dès lors je pouvais l'appeler ainsi) me demanda que je lui prêtasse mon sabre, qui pendait nu à mon côté. Je le lui donnai. Il ne l'eut pas plutôt qu'il courut à son ennemi, et d'un seul coup lui trancha la tête si adroitement qu'il n'y a pas en Allemagne un bourreau qui l'eût fait ni plus vite ni mieux. Je trouvai cela étrange pour un sauvage que je supposais avec raison n'avoir jamais vu auparavant d'autres sabres que les sabres de bois de sa nation. Toutefois il paraît,

comme je l'appris plus tard, que ces sabres sont si affilés, sont si pesants et d'un bois si dur, qu'ils peuvent d'un seul coup abattre une tête ou un bras. Après cet exploit, il revint à moi, riant en signe de triomphe, et, avec une foule de gestes que je ne compris pas, il déposa à mes pieds mon sabre et la tête du sauvage.

Mais ce qui l'intrigua beaucoup, ce fut de savoir comment de si loin j'avais pu tuer l'autre Indien, et, me le montrant du doigt, il me fit des signes pour que je l'y laissasse aller. Je lui répondis donc du mieux que je pus que je le lui permettais. Quand il s'en fut approché, il le regarda et demeura là comme un ébahi; puis, le tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il examina la blessure. La balle avait frappé juste dans la poitrine et avait fait un trou d'où peu de sang avait coulé : sans doute il s'était épanché intérieurement, car il était bien mort. Enfin il lui prit son arc et ses flèches et s'en revint. Je me mis alors en devoir de partir, et je l'invitai à me suivre, en lui donnant à entendre qu'il en pourrait survenir d'autres en plus grand nombre.

Sur ce, il me fit signe qu'il voulait enterrer les deux cadavres, pour que les autres, s'ils accouraient, ne pussent les voir. Je le lui permis, et il se jeta à l'ouvrage. En un instant il eut creusé avec ses mains un trou dans le sable assez grand pour y ensevelir

le premier, qu'il y traîna et qu'il recouvrit; il en fit de même pour l'autre. Je pense qu'il ne mit pas plus d'un quart d'heure à les enterrer tous les deux. Je le rappelai alors et l'emmenai, non dans mon château, mais dans la caverne que j'avais plus avant dans l'île. Je fis ainsi mentir cette partie de mon rêve qui lui donnait mon bocage pour abri.

Là je lui offris du pain, une grappe de raisin et de l'eau, dont je vis qu'il avait vraiment grand besoin, à cause de sa course. Lorsqu'il se fut restauré, je lui fis signe d'aller se coucher et de dormir, en lui montrant un tas de paille de riz avec une couverture dessus, qui me servait de lit quelquefois à moi-même. La pauvre créature se coucha donc et s'endormit.

C'était un grand beau garçon, svelte et bien tourné, et, à mon estime, d'environ vingt-six ans. Il avait un bon maintien, l'aspect ni arrogant ni farouche, et quelque chose de très-mâle dans la face; cependant il avait aussi toute l'expression douce et molle d'un Européen, surtout quand il souriait. Sa chevelure était longue et noire, et non pas crépue comme de la laine; son front était haut et large, ses yeux vifs et pleins de feu; son teint n'était pas noir, mais très-basané, sans rien avoir cependant de ce ton jaunâtre, cuivré et nauséabond des Brésiliens, des Virginiens et autres naturels de l'Amérique : il approchait plutôt d'une légère couleur

d'olive foncé, plus agréable en soi que facile à décrire. Il avait le visage rond et potelé, le nez petit et non pas aplati comme ceux des nègres, la bouche belle, les lèvres minces, les dents fines, bien rangées et blanches comme ivoire. Après avoir sommeillé plutôt que dormi environ une demi-heure, il s'éveilla et sortit de la caverne pour me rejoindre : car j'étais allé traire mes chèvres, parquées dans l'enclos près de là. Quand il m'aperçut, il vint à moi en courant, et se jeta à terre avec toutes les marques possibles d'une humble reconnaissance, qu'il manifestait par une foule de grotesques gesticulations; puis il posa sa tête à plat sur la terre, prit l'un de mes pieds et le posa sur sa tête, comme il avait déjà fait; puis il m'adressa tous les signes imaginables d'assujettissement, de servitude et de soumission, pour me donner à connaître combien était grand son désir de s'attacher à moi pour la vie. Je le comprenais en beaucoup de choses, et je lui témoignais que j'étais fort content de lui.

En peu de temps je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler. D'abord je lui fis savoir que son nom serait *Vendredi :* c'était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l'appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m'appeler *maître,* à dire *oui* et *non,* et je lui appris ce que ces mots signifiaient. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre; j'en bus le premier,

j'y trempai mon pain, et lui donnai un gâteau pour qu'il fît de même. Il s'en accommoda aussitôt, et me fit signe qu'il trouvait cela fort bon.

Je demeurai là toute la nuit avec lui ; mais, dès que le jour parut, je lui fis comprendre qu'il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements. Il parut charmé de cela, car il était absolument nu. Comme nous passions par le lieu où il avait enterré les deux hommes, il me le désigna exactement et me montra les marques qu'il avait faites pour le reconnaître, en me faisant signe que nous devrions les déterrer et les manger. Là-dessus, je parus fort en colère ; je lui exprimai mon horreur en faisant comme si j'allais vomir à cette pensée, et je lui enjoignis de la main de passer outre, ce qu'il fit sur-le-champ avec une grande soumission. Je l'emmenai alors sur le sommet de la montagne pour voir si les ennemis étaient partis, et, braquant ma longue-vue, je découvris parfaitement la place où ils avaient été, mais aucune apparence d'eux ni de leurs canots. Il était donc positif qu'ils étaient partis et qu'ils avaient laissé derrière eux leurs deux camarades sans faire aucune recherche.

Mais cette découverte ne me satisfaisait pas. Ayant alors plus de courage, et conséquemment plus de curiosité, je pris mon Vendredi avec moi ; je lui mis une épée à la main, sur le dos l'arc et les flèches, dont je le trouvai très-adroit à se servir ; je

lui donnai aussi à porter un fusil pour moi ; j'en pris deux moi-même, et nous marchâmes vers le lieu où avaient été les sauvages, car je désirais en avoir de plus amples nouvelles. Quand j'y arrivai, mon sang se glaça dans mes veines, et mon cœur défaillit à un horrible spectacle. C'était vraiment chose terrible à voir, du moins pour moi, car cela ne fit rien à Vendredi. La place était couverte d'ossements humains, la terre teinte de sang ; çà et là étaient des morceaux de chair à moitié mangés, déchirés et rôtis ; en un mot, toutes les traces d'un festin de triomphe qu'ils avaient fait là après une victoire sur leurs ennemis. Je vis trois crânes, cinq mains, les os de trois ou quatre jambes, des os de pieds et une foule d'autres parties du corps. Vendredi me fit entendre par ses signes que les sauvages avaient amené quatre prisonniers pour les manger, que trois l'avaient été, et que lui, en se désignant lui-même, était le quatrième ; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et un roi leur voisin, dont, ce semble, il était le sujet ; qu'un grand nombre de prisonniers avaient été faits et conduits en différents lieux par ceux qui les avaient pris dans la déroute, pour être mangés, ainsi que l'avaient été ceux débarqués par ces misérables.

Je commandai à Vendredi de ramasser ces crânes, ces os, ces tronçons et tout ce qui restait, de les mettre en un monceau et de faire un grand

feu dessus pour les réduire en cendres. Je m'aperçus que Vendredi avait encore un violent appétit pour cette chair, et que son naturel était encore cannibale; mais je lui montrai tant d'horreur à cette idée, à la moindre apparence de cet appétit, qu'il n'osa pas le découvrir : car je lui avais fait parfaitement comprendre que s'il le manifestait je le tuerais.

Lorsqu'il eut fait cela, nous nous en retournâmes à notre château, et là je me mis à travailler avec mon serviteur Vendredi. Avant tout, je lui donnai une paire de caleçons de toile que j'avais tirée du coffre du pauvre canonnier dont il a été fait mention, et que j'avais trouvé dans le bâtiment naufragé. Avec un léger changement, elle lui alla très-bien. Je lui fabriquai ensuite une casaque de peau de chèvre aussi bien que me le permit mon savoir (j'étais devenu alors un assez bon tailleur), puis je lui donnai un bonnet très-commode et assez *fashionable* que j'avais fait avec une peau de lièvre. Il fut ainsi passablement habillé pour le moment, et on ne peut plus ravi de se voir presque aussi bien vêtu que son maître. A la vérité, il eut d'abord l'air fort empêché dans toutes ces choses : ses caleçons étaient portés gauchement, ses manches de casaque le gênaient aux épaules et sous les bras; mais, ayant élargi les endroits où il se plaignait qu'elles lui faisaient mal, et lui-même s'y accoutumant, il finit par s'en accommoder fort bien.

Le lendemain du jour où je vins avec lui à ma *huche*, je commençai à examiner où je pourrais le loger. Afin qu'il fût commodément pour lui, et cependant très-convenablement pour moi, je lui élevai une petite cabane dans l'espace vide entre mes deux fortifications, en dedans de la dernière et en dehors de la première. Comme il y avait là une ouverture donnant dans ma grotte, je façonnai une bonne huisserie et une porte de planches que je posai dans le passage, un peu en dedans de l'entrée. Cette porte était ajustée pour ouvrir à l'intérieur. La nuit, je la barrais et retirais aussi mes deux échelles : de sorte que Vendredi n'aurait pu venir jusqu'à moi, dans mon dernier retranchement, sans faire, en grimpant, quelque bruit qui m'aurait immanquablement réveillé : car ce retranchement avait alors une toiture faite de longues perches couvrant toute ma tente, s'appuyant contre le rocher et entrelacées de branchages en guise de lattes, chargées d'une couche très-épaisse de paille de riz aussi forte que des roseaux. A la place ou au trou que j'avais laissé pour entrer ou sortir avec mon échelle, j'avais posé une sorte de trappe qui, si elle eût été forcée à l'extérieur, ne se serait point ouverte, mais serait tombée avec un grand fracas. Quant aux armes, je les prenais toutes avec moi pendant la nuit.

Mais je n'avais pas besoin de tant de précau-

tions, car jamais homme n'eut un serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que Vendredi. Sans passions, sans obstination, sans volonté, complaisant et affectueux, son attachement pour moi était celui d'un enfant pour son père. J'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne en toute occasion. La quantité de preuves qu'il m'en donna mit cela hors de doute, et je fus bientôt convaincu que, pour ma sûreté, il n'était pas nécessaire d'user de précautions à son égard.

Ceci me donna souvent occasion d'observer, et avec étonnement, que si toutefois il avait plu à Dieu, dans sa sagesse et dans le gouvernement des œuvres de ses mains, de détacher un grand nombre de ses créatures du bon usage auquel sont applicables leurs facultés et les puissances de leur âme, il leur avait pourtant accordé les mêmes forces, la même raison, les mêmes affections, les mêmes sentiments d'amitié et d'obligeance, les mêmes passions, le même ressentiment pour les outrages, le même sens de gratitude, de sincérité, de fidélité, enfin toutes les capacités pour faire et recevoir le bien qui nous ont été données à nous-mêmes, et que, lorsqu'il plaît à Dieu de leur envoyer l'occasion d'exercer leurs facultés, ces créatures sont aussi disposées, même mieux disposées que nous, à les appliquer au bon usage pour lequel elles leur ont été départies. Je devenais parfois

très-mélancolique, lorsque je réfléchissais au médiocre emploi que généralement nous faisons de toutes ces facultés, quoique notre intelligence soit éclairée par le flambeau de l'instruction et l'Esprit de Dieu, et que notre entendement soit agrandi par la connaissance de sa parole. « Pourquoi, me demandais-je, plaît-il à Dieu de cacher cette connaissance salutaire à tant de millions d'âmes qui, à en juger par ce pauvre sauvage, en auraient fait un meilleur usage que nous? »

De là j'étais quelquefois entraîné si loin que je m'attaquais à la souveraineté de la Providence, et que j'accusais en quelque sorte sa justice d'une disposition assez arbitraire pour cacher la lumière aux uns, la révéler aux autres, et cependant attendre de tous les mêmes devoirs. Mais aussitôt je coupais court à ces pensées et les réprimais par cette conclusion : que nous ignorons selon quelle lumière et quelle loi seront condamnées ces créatures; que, Dieu étant par son essence infiniment saint et équitable, si elles étaient sentenciées, ce ne pourrait être pour ne l'avoir point connu, mais pour avoir péché contre cette lumière qui, comme dit l'Écriture, était une loi pour elles, et par des préceptes que leur propre conscience aurait reconnus être justes, bien que le principe n'en fût point manifeste pour nous; qu'enfin nous sommes tous *comme l'argile entre les mains du potier, à qui*

nul vase n'a droit de dire : Pourquoi m'as-tu fait ainsi?

Mais retournons à mon nouveau compagnon. J'étais enchanté de lui, et je m'appliquais à lui enseigner à faire tout ce qui était propre à le rendre utile, adroit, entendu, mais surtout à me parler et à me comprendre, et je le trouvai le meilleur écolier qui fût jamais. Il était si gai, si constamment assidu et si content quand il pouvait m'entendre ou se faire entendre de moi, qu'il m'était vraiment agréable de causer avec lui. Alors ma vie commençait à être si douce que je me disais : « Si je n'avais pas à redouter les sauvages, volontiers je demeurerais en ce lieu aussi longtemps que je vivrais. »

Trois ou quatre jours après mon retour au château, je pensai que, pour détourner Vendredi de son horrible nourriture accoutumée et de son appétit cannibale, je devais lui faire goûter d'autre viande : je l'emmenai donc un matin dans les bois. J'y allais, au fait, dans l'intention de tuer un cabri de mon troupeau pour l'apporter et l'apprêter au logis; mais, chemin faisant, je vis une chèvre couchée à l'ombre, avec deux jeunes chevreaux à ses côtés. Là-dessus j'arrêtai Vendredi. « Holà! ne bouge pas, » lui dis-je en lui faisant signe de ne pas remuer. Au même instant, je mis mon fusil en joue; je tirai et je tuai un des chevreaux. Le

pauvre diable, qui m'avait vu, il est vrai, tuer à une grande distance le sauvage son ennemi, mais qui n'avait pu imaginer comment cela s'était fait, fut jeté dans une étrange surprise; il tremblait, il chancelait, et avait l'air si consterné que je pensai le voir tomber en défaillance. Il ne regarda pas le chevreau sur lequel j'avais fait feu, ou ne s'aperçut pas que je l'avais tué; mais il arracha sa veste pour s'assurer s'il n'était point blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de lui, car il vint s'agenouiller devant moi, et, embrassant mes genoux, il me dit une multitude de choses où je n'entendis rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Je trouvai bientôt un moyen de le convaincre que je ne voulais point lui faire de mal : je le pris par la main et le relevai en souriant, et, lui montrant du doigt le chevreau que j'avais atteint, je lui fis signe de l'aller querir. Il obéit. Tandis qu'il s'émerveillait et cherchait à voir comment cet animal avait été tué, je rechargeai mon fusil, et au même instant j'aperçus, perché sur un arbre à portée de mousquet, un grand oiseau semblable à un faucon. Afin que Vendredi comprît un peu ce que j'allais faire, je le rappelai vers moi en lui montrant l'oiseau : c'était, au fait, un perroquet, bien que je l'eusse pris pour un faucon. Je lui désignai donc le perroquet, puis mon fusil, puis la

terre au-dessous du perroquet, pour lui indiquer que je voulais l'abattre et lui donner à entendre que je voulais tirer sur cet oiseau et le tuer.

En conséquence, je fis feu. Je lui ordonnai de regarder, et sur-le-champ il vit tomber le perroquet. Nonobstant tout ce que je lui avais dit, il demeura encore là comme un effaré. Je conjecturai qu'il était épouvanté ainsi parce qu'il ne m'avait rien vu mettre dans mon fusil, et qu'il pensait que c'était une source merveilleuse de mort et de destruction propre à tuer hommes, bêtes, oiseaux, ou quoi que ce fût, de près ou de loin.

Son étonnement fut tel que de longtemps il n'en put revenir, et je crois que, si je l'eusse laissé faire, il m'aurait adoré, moi et mon fusil. Quant au fusil lui-même, il n'osa pas y toucher de plusieurs jours; mais, lorsqu'il en était près, il lui parlait et l'implorait comme s'il eût pu lui répondre. C'était, je l'appris dans la suite, pour le prier de ne pas le tuer.

Lorsque sa frayeur se fut un peu dissipée, je lui fis signe de courir chercher l'oiseau que j'avais frappé, ce qu'il fit; mais il fut assez longtemps absent, car le perroquet, n'étant pas tout à fait mort, s'était traîné à une grande distance de l'endroit où je l'avais abattu. Toutefois il le trouva, le ramassa et vint me l'apporter. Comme je m'étais aperçu de son ignorance à l'égard de mon fusil, je

profitai de son éloignement pour le recharger sans qu'il pût me voir, afin d'être tout prêt s'il se présentait une autre occasion; mais plus rien ne s'offrit alors. J'apportai donc le chevreau à la maison, et le même soir je l'écorchai et je le dépeçai de mon mieux. Comme j'avais un vase convenable, j'en mis boullir ou consommer quelques morceaux, et je fis un excellent bouillon. Après que j'eus tâté de cette viande, j'en donnai à mon serviteur, qui en parut très-content et trouva cela fort de son goût. Mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut de me voir manger du sel avec la viande. Il me fit signe que le sel n'était pas bon à manger, et, en ayant mis un peu dans sa bouche, son cœur sembla se soulever; il le cracha et le recracha, puis se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. A mon tour, je pris une bouchée de viande sans sel, et je me mis à cracher et à crachoter aussi vite qu'il avait fait; mais cela ne le décida point, et il ne se soucia jamais de saler sa viande ou son bouillon, si ce n'est que fort longtemps après, et encore ce ne fut que très-peu.

Après lui avoir fait ainsi goûter du bouilli et du bouillon, je résolus de le régaler le lendemain d'une pièce de chevreau rôti. Pour la faire cuire, je la suspendis à une ficelle devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer à beaucoup de gens en Angleterre, en plantant deux pieux, un sur chaque

côté du brasier, avec un troisième pieu posé en travers sur leur sommet, en attachant la ficelle à cette traverse et en faisant tourner la viande continuellement. Vendredi s'émerveilla de cette invention, et, quand il vint à manger de ce rôti, il s'y prit de tant de manières pour me faire savoir combien il le trouvait à son goût, que je n'eusse pu ne pas le comprendre; enfin il me déclara que désormais il ne mangerait plus d'aucune chair humaine, ce dont je fus fort aise.

Le jour suivant, je l'occupai à piler du blé et à bluter, suivant la manière que je mentionnai autrefois. Il apprit promptement à faire cela aussi bien que moi, après surtout qu'il eut compris quel en était le but, et que c'était pour faire du pain, car ensuite je lui montrai à pétrir et à cuire au four. En peu de temps Vendredi devint capable d'exécuter toute ma besogne aussi bien que moi-même.

Je commençai alors à réfléchir qu'ayant deux bouches à nourrir au lieu d'une, je devais me pourvoir de plus de terrain pour ma moisson et semer une plus grande quantité de grain que de coutume.

Je choisis donc une plus grande pièce de terre, et me mis à l'enclore de la même façon que mes autres champs, ce à quoi Vendredi travailla non-seulement volontiers et de tout cœur, mais très-joyeusement. Je lui dis que c'était pour avoir

du blé de quoi faire plus de pain, parce qu'il était maintenant avec moi, et afin que je pusse en avoir assez pour lui et pour moi-même. Il parut très-sensible à cette attention, et me fit connaître qu'il pensait que je prenais beaucoup plus de peine pour lui que pour moi, et qu'il travaillerait plus rudement si je voulais lui dire ce qu'il fallait faire.





CETTE année fut la plus agréable de toutes celles que je passai dans l'île. Vendredi commençait à parler assez bien et à entendre le nom de presque toutes les choses que j'avais occasion de nommer et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer. Il jasait beaucoup, de sorte qu'en peu de temps je recouvrai l'usage de ma langue, qui auparavant m'était fort peu utile, du moins quant à la parole. Outre le plaisir que je puisais dans sa conversation, j'avais à me louer de lui-même tout particulièrement : sa simple et naïve candeur m'apparaissait de plus en plus chaque jour. Je commençais réellement à aimer cette créature, qui, de son côté, je crois, m'aimait plus que tout ce qu'il lui avait été possible d'aimer jusque-là.

Un jour, j'eus envie de savoir s'il n'avait pas quelque penchant à retourner dans sa patrie, et, comme je lui avais si bien appris l'anglais qu'il pouvait répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si la nation à laquelle il appartenait ne vainquait jamais dans les batailles. A cela il se

mit à sourire et me dit : « Oui, oui, nous toujours se battre le meilleur. » Il voulait dire : « Nous avons toujours l'avantage dans le combat. » Et ainsi nous commençâmes l'entretien suivant : « Vous toujours se battre le meilleur... D'où vient alors, Vendredi, que tu as été fait prisonnier?

VENDREDI. — Ma nation battre beaucoup pour tout cela.

LE MAÎTRE. — Comment, battre? si ta nation les a battus, comment se fait-il que tu aies été pris?

VENDREDI. — Eux plus que ma nation dans la place où moi étais; eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux tout à fait dans la place là-bas où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux, grand mille.

LE MAÎTRE. — Mais pourquoi alors ne te reprit-elle pas des mains de l'ennemi?

VENDREDI. — Eux emporter un, deux, trois et moi, et faire aller dans le canot. Ma nation n'avoir pas canot cette fois.

LE MAÎTRE. — Eh bien! Vendredi, que fait ta nation des hommes qu'elle prend? Les emmène-t-elle et les mange-t-elle aussi?

VENDREDI. — Oui, ma nation manger hommes aussi, manger tous.

LE MAÎTRE. — Où les mène-t-elle?

VENDREDI. — Aller à toute place où elle pense.

LE MAÎTRE. — Vient-elle ici?

VENDREDI. — Oui, oui, elle venir ici, venir autre place.

LE MAÎTRE. — Es-tu venu ici avec vos gens?

VENDREDI. — Oui, moi venir là. » Il montrait du doigt le côté nord-ouest de l'île, qui, à ce qu'il paraît, était le côté qu'ils affectionnaient.

Par là je compris que mon serviteur Vendredi avait été jadis du nombre des sauvages qui avaient coutume de venir au rivage, dans la partie la plus éloignée de l'île, pour manger de la chair humaine qu'ils y apportaient; et quelque temps après, lorsque je pris le courage d'aller avec lui de ce côté, qui était le même dont je fis mention autrefois, il reconnut l'endroit de prime abord, et me dit que là il était venu une fois, qu'on y avait mangé vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt en anglais, mais il mit autant de pierres sur un même rang et me pria de les compter.

J'ai narré ce fait parce qu'il est l'introduction de ce qui suit. Après que j'eus eu cet entretien avec lui, je lui demandai combien il y avait de notre île au continent, et si les canots rarement périssaient. Il me répondit qu'il n'y avait point de danger, que jamais il ne se perdait un canot; qu'un peu plus avant en mer on trouvait dans la matinée toujours le même courant et le même vent, et dans l'après-midi un vent et un courant opposés.

Je m'imaginai d'abord que ce n'était autre chose que les mouvements de la marée, le jusant et le flot; mais je compris dans la suite que la cause de cela était le grand flux et reflux de la puissante rivière de l'Orénoque, dans l'embouchure de laquelle, comme je le reconnus plus tard, notre île était située, et que la terre que je découvrais à l'ouest et au nord-ouest était la grande île de la Trinité, sise à la pointe septentrionale des bouches de ce fleuve. J'adressai à Vendredi mille questions touchant la contrée, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me dit tout ce qu'il savait avec la plus grande ouverture de cœur imaginable. Je lui demandai aussi les noms de ces différentes nations; mais je ne pus obtenir pour toute réponse que *Caribs*, d'où je déduisis aisément que c'étaient les *Caribes*, que nos cartes placent dans cette partie de l'Amérique qui s'étend de l'embouchure du fleuve de l'Orénoque vers la Guyane et jusqu'à Sainte-Marthe. Il me raconta que bien loin par delà la lune (il voulait dire par delà le couchant de la lune, ce qui doit être à l'ouest de leur contrée), il y avait (me montrant du doigt mes grandes moustaches, dont autrefois je fis mention) des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tué *beaucoup hommes* (ce fut son expression). Je compris qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés en Amérique se

sont étendues sur tous ces pays, cruautés dont chaque nation garde un souvenir qui se transmet de père en fils.

Je lui demandai encore s'il savait comment je pourrais aller de mon île jusqu'à ces hommes blancs. Il me répondit : « Oui, oui, pouvoir y aller dans deux canots. » Je n'imaginais pas ce qu'il voulait dire par deux canots. A la fin cependant je compris, non sans grande difficulté, qu'il fallait être dans un grand et large bateau aussi gros que deux pirogues.

Cette partie du discours de Vendredi me fit grand plaisir, et depuis lors je conçus quelque espérance de pouvoir trouver une fois ou autre l'occasion de m'échapper de ce lieu avec l'assistance que ce pauvre sauvage me prêterait.

Durant tout le temps que Vendredi avait passé avec moi, depuis qu'il avait commencé à me parler et à me comprendre, je n'avais pas négligé de jeter dans son âme le fondement des connaissances religieuses. Un jour, entre autres, je lui demandai qui l'avait fait. Le pauvre garçon ne me comprit pas du tout, et pensa que je lui demandais qui était son père. Je donnai donc un autre tour à ma question, et je lui demandai qui avait fait la mer, la terre où il marchait, et les montagnes et les bois. Il me répondit que c'était le vieillard *Benamuckée*, qui vivait au delà de tout. Il ne put rien

ajouter sur ce grand personnage, sinon qu'il était très-vieux, « beaucoup plus vieux, disait-il, que la mer ou la terre, que la lune ou les étoiles ». Je lui demandai alors, si ce vieux personnage avait fait toutes choses, pourquoi toutes choses ne l'adoraient pas. Il devint très-sérieux, et avec un air parfait d'innocence il me repartit : « Toute chose lui dit : « O! » — Mais, repris-je, les gens qui meurent dans ce pays s'en vont-ils quelque part ? — Oui, répliqua-t-il, eux tous aller vers Benamuckée. » Enfin je lui demandai si ceux qu'on mange y vont de même, et il répondit : « Oui. »

Je pris de là occasion de l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu. Je lui dis que le grand Créateur de toutes choses vit là-haut, en lui désignant du doigt le Ciel; qu'il gouverne le monde avec le même pouvoir et la même providence par lesquels il l'a créé; qu'il est tout-puissant et peut faire tout pour nous, nous donner tout et nous ôter tout. Ainsi, par degré, je lui ouvris les yeux. Il m'écoutait avec une grande attention et recevait avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé pour nous racheter, et de notre manière de prier Dieu, qui peut nous entendre, même dans le Ciel. Il me dit un jour que, si notre Dieu pouvait nous entendre de par delà le soleil, il devait être un plus grand Dieu que leur Benamuckée, qui ne vivait pas si loin et cependant ne pouvait les entendre,

à moins qu'ils ne vinssent lui parler sur les grandes montagnes, où il faisait sa demeure.

Je lui demandai s'il était jamais allé lui parler. Il me répondit que non, que les jeunes gens n'y allaient jamais, que personne n'y allait que les vieillards, qu'il nommait leur *Oowookakée,* c'est-à-dire (je me le fis expliquer par lui) leurs religieux ou leur clergé, et que ces vieillards allaient lui dire : « O! » (c'est ainsi qu'il appelait faire des prières); puis que, lorsqu'ils revenaient, ils leur rapportaient ce que Benamuckée avait dit. Je remarquai par là qu'il y a des fraudes pieuses même parmi les plus aveugles et les plus ignorants idolâtres du monde, et que la politique de faire une religion secrète, afin de conserver au clergé la vénération du peuple, ne se trouve pas seulement dans le catholicisme, mais peut-être dans toutes les religions de la terre, voire même celles des sauvages les plus brutes et les plus barbares.

Je fis mes efforts pour rendre sensible à mon serviteur Vendredi la supercherie de ces vieillards, en lui disant que leur prétention d'aller sur les montagnes pour dire « O! » à leur dieu Benamuckée était une imposture, que les paroles qu'ils lui attribuaient l'étaient bien plus encore, et que, s'ils recevaient là quelques réponses et parlaient réellement avec quelqu'un, ce devait être avec un mauvais esprit. Alors j'entrai en un long discours tou-

chant le diable, son origine, sa rébellion contre Dieu, sa haine pour les hommes, la raison de cette haine, son penchant à se faire adorer dans les parties obscures du monde au lieu de Dieu et comme Dieu, et la foule de stratagèmes dont il use pour entraîner le genre humain à sa ruine; enfin l'accès secret qu'il se ménage auprès de nos passions et de nos affections pour adapter ses piéges si bien à nos inclinations qu'il nous rend nos propres tentateurs et nous fait courir à notre perte par notre propre choix.

Je trouvai qu'il n'était pas aussi facile d'imprimer dans son esprit de justes notions sur le diable qu'il l'avait été de lui en donner sur l'existence d'un Dieu. La nature appuyait tous mes arguments pour lui démontrer même la nécessité d'une grande cause première, d'un suprême pouvoir dominateur, d'une secrète Providence directrice, et l'équité et la justice du tribut d'hommages que nous devons lui payer. Mais rien de tout cela ne se présentait dans la notion sur le malin esprit, sur son origine, son existence, sa nature, et principalement son inclination à faire le mal et à nous entraîner à le faire aussi. Le pauvre garçon m'embarrassa un jour tellement par une question purement naturelle et innocente, que je sus à peine que lui dire. Je lui avais parlé longuement du pouvoir de Dieu, de sa toute-puissance, de sa terrible détestation du pé-

ché, du feu dévorant qu'il a préparé pour les *ouvriers d'iniquité;* enfin, nous ayant tous créés, de son pouvoir de nous détruire, de détruire l'univers en un moment. Et tout ce temps il m'avait écouté avec un grand sérieux.

Venant ensuite à lui conter que le démon était l'ennemi de Dieu dans le cœur de l'homme, et qu'il usait toute sa malice et son habileté à renverser les bons desseins de la Providence et à ruiner le royaume de Christ sur la terre : « Eh bien! interrompit Vendredi, vous dire Dieu est si fort, si grand : est-il pas beaucoup plus fort, beaucoup plus puissance que le diable? — Oui, oui, dis-je, Vendredi, Dieu est plus fort que le diable, Dieu est au-dessus du diable; et c'est pourquoi nous prions Dieu de le mettre sous nos pieds, de nous rendre capables de résister à ses tentations et d'éteindre ses aiguillons de feu. — Mais, reprit-il, si Dieu beaucoup plus fort, beaucoup plus puissance que le diable, pourquoi Dieu pas tuer le diable pour faire lui non plus méchant? »

Je fus étrangement surpris à cette question. Au fait, bien que je fusse alors un vieil homme, je n'étais pourtant qu'un jeune docteur, n'ayant guère les qualités requises d'un casuiste ou d'un *résolveur* de difficultés. D'abord, ne sachant que dire, je fis semblant de ne pas l'entendre, et lui demandai ce qu'il disait; mais il tenait trop à une

réponse pour oublier sa question, et il la répéta de même, dans son langage décousu. J'avais eu le temps de me remettre un peu; je lui dis : « Dieu veut le punir sévèrement à la fin; il le réserve pour le jour du jugement, où il sera jeté dans l'abîme sans fond pour demeurer dans le feu éternel. » Ceci ne satisfit pas Vendredi; il revint à la charge en répétant mes paroles : « Réservé à la fin! Moi pas comprendre; mais pourquoi non tuer le diable maintenant? pourquoi pas tuer grand auparavant? — Tu pourrais aussi bien me demander, repartis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas, toi et moi, quand nous faisons des choses méchantes qui l'offensent. Il nous conserve pour que nous puissions nous repentir et puissions être pardonnés. » Après avoir réfléchi un moment à cela : « Bien, bien, dit-il très-affectueusement, cela est bien. Ainsi vous, moi, diable, tous méchants, tous préserver, tous repentir, Dieu pardonner tous. » Je retombai donc encore dans une surprise extrême, et ceci fut une preuve pour moi que, bien que les simples notions de la nature conduisent les créatures raisonnables à la connaissance de Dieu et de l'adoration ou hommage dû à son essence suprême comme la conséquence de notre nature, cependant la divine révélation seule peut amener à la connaissance de Jésus-Christ et d'une rédemption opérée pour nous, d'un Médiateur, d'une nouvelle

alliance et d'un Intercesseur devant le trône de Dieu. Une révélation venant du Ciel peut seule, dis-je, imprimer ces notions dans l'âme; par conséquent, l'Évangile de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, j'entends la parole divine et l'Esprit de Dieu promis à son peuple pour guide et sanctificateur, sont les instructeurs essentiels de l'âme des hommes dans la connaissance salutaire de Dieu et les voies du salut.

J'interrompis donc le présent entretien entre moi et mon serviteur en me levant à la hâte, comme si quelque affaire subite m'eût appelé dehors; et, l'envoyant alors bien loin, sous quelque prétexte, je me mis à prier Dieu ardemment de me rendre capable d'instruire salutairement cet infortuné sauvage en préparant par son Esprit le cœur de cette pauvre ignorante créature à recevoir la lumière de l'Évangile, en la réconciliant à lui, et de me rendre capable de l'entretenir si efficacement de la parole divine que ses yeux pussent être ouverts, sa conscience convaincue et son âme sauvée. Quand il fut de retour, j'entrai avec lui dans une longue dissertation sur la rédemption des hommes par le Sauveur du monde et sur la doctrine de l'Évangile annoncée de la part du Ciel, c'est-à-dire la repentance envers Dieu et la foi en notre Sauveur Jésus. Je lui expliquai de mon mieux pourquoi notre divin Rédempteur n'avait

pas revêtu la nature des anges, mais bien la race d'Abraham, et comment pour cette raison les anges tombés étaient exclus de la Rédemption, venue seulement pour *les brebis égarées de la maison d'Israël.*

Il y avait, Dieu le sait! plus de sincérité que de science dans toutes les méthodes que je pris pour l'instruction de cette malheureuse créature, et je dois reconnaître ce que tout autre, je pense, éprouvera en pareil cas, qu'en lui exposant les choses d'une façon évidente, je m'instruisis moi-même en plusieurs choses que j'ignorais ou que je n'avais pas approfondies auparavant, mais qui se présentèrent naturellement à mon esprit quand je me pris à les fouiller pour l'enseignement de ce pauvre sauvage. En cette occasion, je mis même à la recherche de ces choses plus de ferveur que je ne m'en étais senti de ma vie : si bien que j'aie réussi ou non avec cet infortuné, je n'en avais pas moins de fortes raisons pour remercier le Ciel de me l'avoir envoyé. Le chagrin glissait plus légèrement sur moi; mon habitation devenait excessivement confortable; et, quand je réfléchissais que, dans cette vie solitaire à laquelle j'avais été condamné, je n'avais pas été seulement conduit à tourner mes regards vers le Ciel et à chercher le bras qui m'avait exilé, mais que j'étais devenu un instrument de la Providence pour sauver la vie et sans

doute l'âme d'un pauvre sauvage, et pour l'amener à la vraie science de la religion et de la doctrine chrétiennes, afin qu'il pût connaître le Christ Jésus, afin qu'il pût connaître celui qui est la vie éternelle ; quand, dis-je, je réfléchissais sur toutes ces choses, une joie secrète s'épanouissait dans mon âme, et souvent même je me félicitais d'avoir été amené en ce lieu, ce que j'avais tant de fois regardé comme la plus terrible de toutes les afflictions qui eussent pu m'advenir.

Dans cet esprit de reconnaissance j'achevai le reste de mon exil. Mes conversations avec Vendredi employaient si bien mes heures que je passai les trois années que nous vécûmes là ensemble parfaitement et complétement heureux, si toutefois il est une condition sublunaire qui puisse être appelée bonheur parfait. Le sauvage était alors un bon chrétien, un, bien meilleur chrétien que moi, quoique, Dieu en soit béni ! j'aie quelque raison d'espérer que nous étions également pénitents, et des pénitents consolés et régénérés. Nous avions la parole de Dieu à lire et son Esprit pour nous diriger, tout comme si nous eussions été en Angleterre.

Je m'appliquais constamment à lire l'Écriture et à lui expliquer de mon mieux le sens de ce que je lisais ; et lui, à son tour, par ses examens et ses questions sérieuses, me rendait, comme je le disais

tout à l'heure, un docteur bien plus habile dans la connaissance des deux Testaments que je ne l'aurais jamais été si j'eusse fait une lecture privée. Il est encore une chose, fruit de l'expérience de cette portion de ma vie solitaire, que je ne puis passer sous silence : oui, c'est un bonheur infini et inexprimable que la science de Dieu et la doctrine du salut par Jésus-Christ soient si clairement exposées dans les Testaments, et qu'elles soient si faciles à être reçues et entendues, que leur simple lecture put me donner assez le sentiment de mon devoir pour me porter directement au grand œuvre de la repentance sincère de mes péchés, et pour me porter, en m'attachant à un Sauveur, source de vie et de salut, à pratiquer une réforme et à me soumettre à tous les commandements de Dieu, et cela sans aucun maître ou précepteur, j'entends humain. Cette simple instruction se trouva de même suffisante pour éclairer mon pauvre sauvage et pour en faire un chrétien tel que de ma vie j'en ai peu connu qui le valussent.

Quant aux disputes, aux controverses, aux pointilleries, aux contestations qui furent soulevées dans le monde touchant la religion, soit subtilités de doctrine, soit projets de gouvernement ecclésiastique, elles étaient pour nous tout à fait chose vaine, comme, autant que j'en puis juger, elles l'ont été pour le reste du genre humain. Nous

étions sûrement guidés vers le Ciel par les Écritures, et nous étions éclairés par l'Esprit consolateur de Dieu, nous enseignant et nous instruisant par sa parole, nous conduisant à toute vérité et nous rendant l'un et l'autre soumis et obéissants aux enseignements de sa loi. Je ne vois pas que nous aurions pu faire le moindre usage de la connaissance la plus approfondie des points disputés en religion qui répandirent tant de troubles sur la terre, quand bien même nous eussions pu y parvenir. Mais il me faut reprendre le fil de mon histoire et suivre chaque chose dans son ordre.

Après que Vendredi et moi eûmes fait une plus intime connaissance, lorsqu'il put comprendre presque tout ce que je lui disais et parler couramment, quoique en mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures ou de celles qui se rattachaient à ma venue dans l'île, comment j'y avais vécu et depuis combien de temps. Je l'initiai au mystère (car c'en était un pour lui) de la poudre et des balles, et je lui appris à tirer. Je lui donnai un couteau, ce qui lui fit un plaisir extrême, et je lui ajustai un ceinturon avec un fourreau suspendu, semblable à ceux où l'on porte en Angleterre les couteaux de chasse; mais dans la gaîne, au lieu de coutelas, je mis une hachette, qui non-seulement était une bonne arme en quelques occasions, mais une arme beaucoup plus utile dans une foule d'autres.

Je lui fis une description des contrées de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, ma patrie; je lui contai comment nous vivions, comment nous adorions Dieu, comment nous nous conduisions les uns envers les autres, et comment, dans les vaisseaux, nous trafiquions avec toutes les parties du monde; je lui donnai une idée du bâtiment naufragé à bord duquel j'étais allé, et lui montrai d'aussi près que je pus la place où il avait échoué; mais depuis longtemps il avait été mis en pièces et avait entièrement disparu.

Je lui montrai aussi les débris de notre chaloupe que nous perdîmes quand nous nous sauvâmes de notre bord, et qu'avec tous mes efforts je n'avais jamais pu remuer; mais elle était alors presque entièrement délabrée. En apercevant cette embarcation, Vendredi demeura fort longtemps pensif et sans proférer un seul mot. Je lui demandai ce à quoi il songeait; enfin il me dit : « Moi voir pareil bateau ainsi venir au lieu à ma nation. »

Je fus longtemps sans deviner ce que cela signifiait; mais à la fin, en y réfléchissant bien, je compris qu'une chaloupe pareille avait dérivé sur le rivage qu'il habitait, c'est-à-dire, comme il me l'expliqua, y avait été entraînée par une tempête. Aussitôt j'imaginai que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur cette côte, et que sa chaloupe, s'étant sans doute détachée, avait été

jetée à terre; mais je fus si stupide que je ne songeai pas une seule fois à des hommes s'échappant d'un naufrage, et ne m'informai pas d'où ces embarcations pouvaient venir. Tout ce que je demandai, ce fut la description de ce bateau.

Vendredi me le décrivit assez bien, mais il me mit beaucoup mieux à même de le comprendre lorsqu'il ajouta avec chaleur : « Nous sauver hommes blancs de noyer. — Il y avait donc, lui dis-je, des hommes blancs dans le bateau? — Oui, répondit-il, le bateau plein d'hommes blancs. » Je le questionnai sur leur nombre; il compta sur ses doigts jusqu'à dix-sept. « Mais, repris-je alors, que sont-ils devenus? — Ils vivent, ils demeurent chez ma nation. »

Ce récit me mit en tête de nouvelles pensées : j'imaginai aussitôt que ce pouvaient être les hommes appartenant au vaisseau échoué en vue de mon île, comme je l'appelais alors; que ces gens, après que le bâtiment eut donné contre le rocher, le croyant inévitablement perdu, s'étaient jetés dans leur chaloupe et avaient abordé à cette terre barbare parmi les sauvages.

Sur ce, je m'enquis plus curieusement de ce que ces hommes étaient devenus. Il m'assura qu'ils vivaient encore, qu'il y avait quatre ans qu'ils étaient là, que les sauvages les laissaient tranquilles et leur donnaient de quoi manger. Je lui demandai com-

ment il se faisait qu'ils n'eussent point été tués et mangés. « Non, me dit-il, eux faire frère avec eux, » c'est-à-dire, comme je le compris, qu'ils avaient fraternisé. Puis il ajouta : « Eux manger non hommes que quand la guerre fait battre, » c'est-à-dire qu'ils ne mangent aucun homme qui ne se soit battu contre eux et n'ait été fait prisonnier de guerre.

Il arriva, assez longtemps après ceci, que, se trouvant sur le sommet de la colline, à l'est de l'île, d'où, comme je l'ai narré, j'avais dans un jour serein découvert le continent de l'Amérique; il arriva, dis-je, que Vendredi, le temps étant fort clair, regarda fixement du côté de la terre ferme, puis, dans une sorte d'ébahissement, il se prit à sauter, à danser et à m'appeler, car j'étais à quelque distance. Je lui en demandai le sujet : « O joie! ô joyeux! s'écriait-il, là voir mon pays, là ma nation! »

Je remarquai un sentiment de plaisir extraordinaire épanoui sur sa face : ses yeux étincelaient, sa contenance trahissait une étrange passion, comme s'il eût eu un désir véhément de retourner dans sa patrie. Cet air, cette expression, éveilla en moi une multitude de pensées qui me laissèrent moins tranquille que je n'étais auparavant sur le compte de mon nouveau serviteur Vendredi, et je ne mis pas en doute que, si jamais il pouvait re-

tourner chez sa propre nation, non-seulement il oublierait toute sa religion, mais toutes les obligations qu'il m'avait, et qu'il ne fût assez perfide pour donner des renseignements sur moi à ses compatriotes, et revenir peut-être, avec quelques centaines des siens, pour faire de moi un festin auquel il assisterait aussi joyeux qu'il avait eu pour habitude de l'être aux festins de ses ennemis faits prisonniers de guerre.

Mais je faisais une violente injustice à cette pauvre et honnête créature, ce dont je fus très-chagrin par la suite. Cependant, comme ma défiance s'accrut et me posséda pendant quelques semaines, je devins plus circonspect, moins familier et moins affable avec lui; en quoi aussi j'eus assurément tort : l'honnête et agréable garçon n'avait pas une seule pensée qui ne découlât des meilleurs principes, tout à la fois comme un chrétien religieux et comme un ami reconnaissant, ainsi que plus tard je m'en convainquis, à ma grande satisfaction.

Tant que durèrent mes soupçons, on peut bien être sûr que chaque jour je le sondai pour voir si je ne découvrirais pas quelques-unes des nouvelles idées que je lui supposais; mais je trouvai dans tout ce qu'il disait tant de candeur et d'honnêteté que je ne pus nourrir longtemps ma défiance, et que, mettant de côté toute inquiétude, je m'aban-

donnai de nouveau entièrement à lui. Il ne s'était seulement pas aperçu de mon trouble : c'est pourquoi je ne saurais le soupçonner de fourberie.

Un jour que je me promenais sur la même colline et que le temps était brumeux en mer, de sorte qu'on ne pouvait apercevoir le continent, j'appelai Vendredi et lui dis : « Ne désirerais-tu pas retourner dans ton pays, chez ta propre nation? — Oui, dit-il, moi être beaucoup ô joyeux d'être dans ma propre nation. — Qu'y ferais-tu? repris-je ; voudrais-tu redevenir barbare, manger de la chair humaine et retomber dans l'état sauvage où tu étais auparavant ? » Il prit un air chagrin, et, secouant la tête, il répondit : « Non, non, Vendredi leur conter vivre bon, leur conter prier Dieu, leur conter manger pain de blé, chair de troupeau, lait; non plus manger homme. — Alors, ils te tueront. » A ce mot, il devint sérieux et répliqua : « Non, eux pas tuer moi, eux volontiers aimer apprendre. » Il entendait par là qu'ils étaient très-portés à s'instruire. Puis il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui étaient venus dans le bateau. Je lui demandai alors s'il voudrait s'en retourner. Il sourit à cette question, et me dit qu'il ne pourrait pas nager si loin. Je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il irait si j'allais avec lui : « Moi partir avec toi! m'écriai-je; mais ils me mangeront si j'y

vais. — Non, non, moi faire eux non manger vous, moi faire eux beaucoup aimer vous. » Il entendait par là qu'il leur raconterait comment j'avais tué ses ennemis et sauvé sa vie, et qu'il me gagnerait ainsi leur affection. Alors il me narra de son mieux combien ils avaient été bons envers les dix-sept hommes blancs ou barbus, comme il les appelait, qui avaient abordé à leur rivage dans la détresse.

Dès ce moment, je l'avoue, je conçus l'envie de m'aventurer en mer pour tenter, s'il m'était possible, de joindre ces hommes barbus, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant pas, si je réussissais, qu'étant sur le continent et en nombreuse compagnie, je ne pusse trouver quelque moyen de m'échapper de là plutôt que d'une île éloignée de quarante milles de la côte, et où j'étais seul et sans secours. Quelques jours après, je sondai de nouveau Vendredi, par manière de conversation, et je lui dis que je voulais lui donner un bateau pour retourner chez sa nation. Je le menai par conséquent vers ma petite frégate, amarrée de l'autre côté de l'île; puis, l'ayant vidée, car je la tenais toujours enfoncée sous l'eau, je la mis à flot, je la lui fis voir, et nous y entrâmes tous les deux.

Je vis que c'était un compagnon fort adroit à la manœuvre; il la faisait courir aussi rapidement et

plus habilement que je ne l'eusse pu faire. Tandis que nous voguions, je lui dis : « Eh bien ! maintenant, Vendredi, irons-nous chez ta nation ? » A ces mots, il resta tout stupéfait, sans doute parce que cette embarcation lui paraissait trop petite pour aller si loin. Je lui dis alors que j'en avais une plus grande. Le lendemain donc, je le conduisis au lieu où gisait la première pirogue que j'avais faite, mais que je n'avais pu mettre à la mer. Il la trouva suffisamment grande ; mais, comme je n'en avais pris aucun soin, qu'elle était couchée là depuis vingt-deux ou vingt-trois ans, et que le soleil l'avait fendue et séchée, elle était pourrie en quelque sorte. Vendredi m'affirma qu'un bateau semblable ferait l'affaire, et transporterait « beaucoup assez vivres, boire, pain » : c'était là sa manière de parler.

En somme, je fus alors si affermi dans ma résolution de gagner avec lui le continent que je lui dis qu'il fallait nous mettre à en faire une de cette grandeur-là pour qu'il pût s'en retourner chez lui. Il ne répliqua pas un mot, mais il devint sérieux et triste. Je lui demandai ce qu'il avait. Il me répondit ainsi : « Pourquoi vous colère avec Vendredi ? Quoi moi fait ? » Je le priai de s'expliquer et lui protestai que je n'étais point du tout en colère. « Pas colère ! pas colère ! reprit-il en répétant ces mots plusieurs fois ; pourquoi envoyer Vendredi

loin chez ma nation? — Pourquoi?... Mais ne m'as-tu pas dit que tu souhaitais y retourner? — Oui, oui, s'écria-t-il, souhaiter être tous deux là : Vendredi là, et pas maître! là » En un mot, il ne pouvait se faire à l'idée de partir sans moi. « Moi aller avec toi, Vendredi! m'écriai-je; mais que ferais-je là? » Il me répliqua très-vivement là-dessus : « Vous faire grande quantité beaucoup bien, vous apprendre sauvages hommes être hommes bons, hommes sages, hommes apprivoisés; vous leur enseigner connaître Dieu, prier Dieu et vivre nouvelle vie. — Hélas! Vendredi, répondis-je, tu ne sais ce que tu dis; je ne suis moi-même qu'un ignorant. — Oui, oui, reprit-il, vous enseigna moi bien, vous enseigner eux bien. — Non, non, Vendredi, te dis-je, tu partiras sans moi; laisse-moi vivre ici tout seul comme autrefois. » A ces paroles, il retomba dans le trouble, et, courant à une des hachettes qu'il avait coutume de porter, il s'en saisit à la hâte et me la donna. « Que faut-il que j'en fasse? lui dis-je. — Vous prendre, vous tuer Vendredi. — Moi, te tuer! Et pourquoi? — Pourquoi, répliqua-t-il prestement, vous envoyer Vendredi loin?... Prendre, tuer Vendredi, pas renvoyer Vendredi loin. » Il prononca ces paroles avec tant de componction que je vis ses yeux se mouiller de larmes; en un mot, je découvris clairement en lui une si profonde affection pour

moi et une si ferme résolution que je lui dis alors, et souvent depuis, que je ne l'éloignerais jamais tant qu'il voudrait rester avec moi.

Somme toute, de même que par tous ses discours je découvris en lui une affection si solide pour moi que rien ne pourrait l'en séparer, de même je découvris que tout son désir de retourner dans sa patrie avait sa source dans sa vive affection pour ses compatriotes et dans son espérance que je les rendrais bons, chose que, vu mon peu de science, je n'avais pas le moindre désir, la moindre intention ou envie d'entreprendre. Mais je me sentais toujours fortement entraîné à faire une tentative de délivrance, comme précédemment, fondée sur la supposition déduite du premier entretien, c'est-à-dire qu'il y avait là dix-sept hommes barbus; et c'est pourquoi, sans plus de délai, je me mis en campagne avec Vendredi pour chercher un gros arbre propre à être abattu et à faire une grande pirogue ou canot pour l'exécution de mon projet. Il y avait dans l'île assez d'arbres pour construire une flottille, non-seulement de pirogues ou de canots, mais même de bons gros vaisseaux. La principale condition à laquelle je tenais, c'était qu'il fût dans le voisinage de la mer, afin que nous pussions lancer notre embarcation quand elle serait faite, et éviter la bévue que j'avais commise la première fois.

A la fin, Vendredi en choisit un, car il connaissait mieux que moi quelle sorte de bois était la plus convenable pour notre dessein. Je ne saurais même aujourd'hui comment nommer l'arbre que nous abattîmes; je sais seulement qu'il ressemblait beaucoup à celui qu'on appelle *fustok*, et qu'il était d'un genre intermédiaire entre celui-là et le bois de *Nicaragua*, duquel il tenait beaucoup pour la couleur et l'odeur. Vendredi se proposait de brûler l'intérieur de cet arbre pour en faire un bateau; mais je lui démontrai qu'il valait mieux le creuser avec des outils, ce qu'il fit très-adroitement, après que je lui en eus enseigné la manière. Au bout d'un mois de rude travail, nous achevâmes notre pirogue, qui se trouva fort élégante, surtout lorsque avec nos haches, que je lui avais appris à manier, nous eûmes façonné et avivé son extérieur en forme d'esquif. Après ceci toutefois, elle nous coûta encore près d'une quinzaine de jours pour l'amener jusqu'à l'eau, en quelque sorte pouce à pouce, au moyen de grands rouleaux de bois. Elle aurait pu porter vingt hommes très-aisément.

Lorsqu'elle fut mise à flot, je fus émerveillé de voir, malgré sa grandeur, avec quelle dextérité et quelle rapidité mon serviteur Vendredi savait la manier, la faire virer et avancer à la pagaie. Je lui demandai alors si elle pouvait aller et si nous pouvions nous y aventurer. « Oui, répondit il, elle

aventurer dedans très-bien, quand même grand souffler vent. » Cependant j'avais encore un projet qu'il ne connaissait point : c'était de faire un mât et une voile, et de garnir ma pirogue d'une ancre et d'un câble. Pour le mât, ce fut chose assez aisée. Je choisis un jeune cèdre fort droit, que je trouvai près de là, car il y en avait une grande quantité dans l'île; je chargeai Vendredi de l'abattre, et lui montrai comment s'y prendre pour le façonner et l'ajuster. Quant à la voile, ce fut mon affaire particulière. Je savais que je possédais pas mal de vieilles voiles, ou plutôt de morceaux de vieilles voiles; mais, comme il y avait vingt-six ans que je les avais mises de côté, et que j'avais pris peu de soin pour leur conservation, n'imaginant pas que je pusse jamais avoir occasion de les employer à un semblable usage, je ne doutai pas qu'elles ne fussent toutes pourries, et au fait la plupart l'étaient. Pourtant j'en trouvai deux morceaux qui me parurent assez bons : je me mis à les travailler, et, après beaucoup de peines, cousant gauchement et lentement, comme on peut le croire, car je n'avais point d'aiguilles, je parvins enfin à faire une vilaine chose triangulaire ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre une voile en *épaule de mouton*, qui se dressait avec un gui au bas et un petit pic au sommet. Les chaloupes de nos navires cinglent d'ordinaire avec une voile

pareille, et c'était celle dont je connaissais le mieux la manœuvre, parce que la barque dans laquelle je m'étais échappé de Barbarie en avait une, comme je l'ai relaté dans la première partie de mon histoire.

Je fus près de deux mois à terminer ce dernier ouvrage, c'est-à-dire à gréer et ajuster mon mât et mes voiles. Pour compléter ce gréement, j'établis un petit étai sur lequel j'adaptai une trinquette pour m'aider à pincer le vent, et, qui plus est, je fixai à la poupe un gouvernail. Quoique je fusse un détestable constructeur, cependant, comme je sentais l'utilité et même la nécessité d'une telle chose, bravant la peine, j'y travaillai avec tant d'application qu'enfin j'en vins à bout; mais, en considérant la quantité des tristes inventions auxquelles j'eus recours et qui échouèrent, je suis porté à croire que ce gouvernail me coûta autant de labeur que le bateau tout entier.

Après que tout ceci fut achevé, j'eus à enseigner à mon serviteur Vendredi tout ce qui avait rapport à la navigation de mon esquif : car, bien qu'il sût parfaitement pagayer, il n'entendait rien à la manœuvre de la voile et du gouvernail, et il fut on ne peut plus émerveillé quand il me vit diriger et faire virer ma pirogue au moyen de la barre, et quand il vit ma voile trélucher et s'éventer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que

la direction de notre course changeait ; alors, dis-je, il demeura là comme un étonné, comme un ébahi. Néanmoins en peu de temps je lui rendis toutes ces choses familières, et il devint un navigateur consommé, sauf l'usage de la boussole, que je ne pus lui faire comprendre que fort peu. Mais, comme dans ces climats il est rare d'avoir un temps couvert et que presque jamais il n'y a de brumes, la boussole n'y est pas de grande nécessité. Les étoiles sont toujours visibles pendant la nuit, et la terre pendant le jour, excepté dans les saisons pluvieuses; mais alors personne ne se soucie d'aller au loin, ni sur terre, ni sur mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de ma captivité dans cette île, quoique les trois dernières années où j'avais eu avec moi mon serviteur Vendredi ne puissent guère faire partie de ce compte, ma vie d'alors étant totalement différente de ce qu'elle avait été durant tout le reste de mon séjour. Je célébrai l'anniversaire de mon arrivée en ce lieu toujours avec la même reconnaissance envers Dieu pour ses miséricordes : si jadis j'avais eu sujet d'être reconnaissant, j'avais encore beaucoup plus sujet de l'être, la Providence m'ayant donné tant de nouveaux témoignages de sollicitude, et envoyé l'espoir d'une prompte et sûre délivrance, car j'avais dans l'âme l'inébranlable persuasion que ma délivrance était proche et que je ne saurais

être un an de plus dans l'île. Cependant je ne négligeai pas mes cultures : comme à l'ordinaire, je bêchai, je semai, je fis des enclos; je recueillis et séchai mes raisins, et m'occupai de toutes choses nécessaires, de même qu'auparavant.

La saison des pluies, qui m'obligeait à garder la maison plus que de coutume, étant alors revenue, j'avais donc mis notre vaisseau aussi en sûreté que possible, en l'amenant dans la crique où, comme je l'ai dit au commencement, j'abordai avec mes radeaux. L'ayant halé sur le rivage pendant la marée haute, je fis creuser à mon serviteur Vendredi un petit bassin tout juste assez grand pour qu'il pût s'y tenir à flot; puis, à la marée basse, nous fîmes une forte écluse à l'extrémité pour empêcher l'eau d'y rentrer. Ainsi notre vaisseau demeura à sec et à l'abri du retour de la marée. Pour le garantir de la pluie, nous le couvrîmes d'une couche de branches d'arbres si épaisse qu'il était aussi bien qu'une maison sous son toit de chaume. Nous attendîmes ainsi les mois de novembre et de décembre, que j'avais désignés pour l'exécution de mon entreprise.







QUAND la saison favorable s'approcha, comme la pensée de mon dessein renaissait avec le beau temps, je m'occupai journellement à préparer tout pour mon voyage. La première chose que je fis, ce fut d'amasser une certaine quantité de provisions qui devaient nous être nécessaires. Je me proposais, dans une semaine ou deux, d'ouvrir le bassin et de lancer notre bateau, quand, un matin que j'étais occupé à quelqu'un de ces apprêts, j'appelai Vendredi et lui dis d'aller au bord de la mer pour voir s'il ne trouverait pas quelque chélone ou tortue, chose que nous faisions habituellement une fois par semaine : nous étions aussi friands des œufs que de la chair de cet animal. Vendredi n'était parti que depuis peu de temps quand je le vis revenir en courant et franchir ma fortification extérieure comme si ses pieds ne touchaient pas la terre, et, avant que j'eusse eu le temps de lui parler, il me cria : « O maître, ô maître, ô chagrin ! ô mauvais ! — Qu'y a-t-il, Vendredi ? lui dis-je. — Oh ! là-bas un, deux, trois canots ! un, deux,

trois! » Je conclus, d'après sa manière de s'exprimer, qu'il y en avait six; mais, après que je m'en fus enquis, je n'en trouvai que trois. « Eh bien! Vendredi, lui dis-je, ne t'effraye pas. » Je le rassurai ainsi autant que je pus; néanmoins je m'aperçus que le pauvre garçon était tout à fait hors de lui-même : il s'était fourré en tête que les sauvages étaient venus tout exprès pour le chercher, le mettre en pièces et le dévorer. Il tremblait si fort que je ne savais que faire. Je le réconfortai de mon mieux, et lui dis que j'étais dans un aussi grand danger et qu'ils me mangeraient tout comme lui. « Mais il faut, ajoutai-je, nous résoudre à les combattre; peux-tu combattre, Vendredi? — Moi tirer, dit-il, mais là venir beaucoup grand nombre. — Qu'importe? répondis-je; nos fusils épouvanteront ceux qu'ils ne tueront pas. » Je lui demandai si, me déterminant à le défendre, il ne me défendrait aussi et voudrait se tenir auprès de moi et faire tout ce que je lui enjoindrais. Il répondit : « Moi mourir quand vous commander mourir, maître. » Là-dessus, j'allai chercher une bonne goutte de *rum* et la lui donnai, car j'avais si bien ménagé mon *rum* que j'en avais encore pas mal en réserve. Quand il eut bu, je lui fis prendre les deux fusils de chasse que nous portions toujours, et je les chargeai de chevrotines aussi grosses que des petites balles de pistolet; je pris ensuite quatre mousquets, je les

chargeai chacun de deux lingots et de cinq balles; puis chacun de mes deux pistolets d'une paire de balles seulement. Je pendis, comme à l'ordinaire, mon grand sabre nu à mon côté, et je donnai à Vendredi sa hachette.

Quand je me fus ainsi préparé, je pris ma lunette d'approche et je gravis sur le versant de la montagne pour voir ce que je pourrais découvrir. J'aperçus aussitôt par ma longue-vue qu'il y avait là vingt et un sauvages, trois prisonniers et trois pirogues, et que leur unique affaire semblait être de faire un banquet triomphal de ces trois corps humains, fête barbare, il est vrai, mais, comme je l'ai observé, qui n'avait rien parmi eux que d'ordinaire.

Je remarquai aussi qu'ils étaient débarqués non dans le même endroit d'où Vendredi s'était échappé, mais plus près de ma crique, où le rivage était bas et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette observation et l'horreur que m'inspirait l'œuvre atroce que ces misérables venaient consommer me remplirent de tant d'indignation que je retournai vers Vendredi et lui dis que j'étais résolu à fondre sur eux et à les tuer tous; puis je lui demandai s'il voulait combattre à mes côtés. Sa frayeur étant dissipée et ses esprits étant un peu animés par le *rum* que je lui avais donné, il me parut plein de courage, et

répéta comme auparavant qu'il mourrait quand je lui ordonnerais de mourir.

Dans cet accès de fureur, je pris et répartis entre nous les armes que je venais de charger. Je donnai à Vendredi un pistolet pour mettre à sa ceinture et trois mousquets pour porter sur l'épaule; je pris moi-même un pistolet et les trois autres mousquets, et dans cet équipage nous nous mîmes en marche. J'avais en outre garni ma poche d'une petite bouteille de *rum,* et chargé Vendredi d'un grand sac de poudre et de balles. Quant à la consigne, je lui enjoignis de se tenir sur mes pas, de ne point bouger, de ne point tirer, de ne faire aucune chose que je ne lui eusse commandée, et en même temps de ne pas souffler mot. Je fis alors à ma droite un circuit de près d'un mille pour éviter la crique et gagner le bois, afin de pouvoir arriver à portée de fusil des sauvages avant qu'ils me découvrissent, ce que par ma longue-vue j'avais reconnu chose facile à faire.

Pendant cette marche, mes premières idées se réveillèrent et commencèrent à ébranler ma résolution. Je ne veux pas dire que j'eusse aucune peur de leur nombre : comme ils n'étaient que des misérables nus et sans armes, il est certain que je leur étais supérieur, et quand bien même j'aurais été seul. Mais quel motif, me disais-je, quelle circonstance, quelle nécessité m'oblige à tremper

mes mains dans le sang, à attaquer des hommes qui ne m'ont jamais fait aucun tort et qui n'ont nulle intention de m'en faire, des hommes innocents à mon égard? Leur coutume barbare est leur propre malheur : c'est la preuve que Dieu les a abandonnés, aussi bien que les autres nations de cette partie du monde, à leur stupidité, à leur inhumanité, mais non pas qu'il m'appelle à être le juge de leurs actions, encore moins l'exécuteur de sa justice! Quand il le trouvera bon, il prendra leur cause dans ses mains, et par un châtiment national il les punira pour leur crime national; mais cela n'est point mon affaire.

Vendredi, il est vrai, peut justifier de cette action ; il est leur ennemi, il est en état de guerre avec ces mêmes hommes : c'est loyal à lui de les attaquer; mais je n'en puis dire autant quant à moi. Ces pensées firent une impression si forte sur mon esprit que je résolus de me placer seulement près d'eux pour observer leur fête barbare, d'agir alors suivant que le Ciel m'inspirerait, mais de ne point m'entremettre, à moins que quelque chose ne se présentât qui fût pour moi une injonction formelle.

Plein de cette résolution, j'entrai dans le bois, et, avec toute la précaution et le silence possibles, ayant Vendredi sur mes talons, je marchai jusqu'à ce que j'eusse atteint la lisière du côté le plus

proche des sauvages. Une pointe de bois restait seulement entre eux et moi. J'appelai doucement Vendredi, et, lui montrant un grand arbre qui était juste à l'angle du bois, je lui commandai d'y aller et de m'apporter réponse si de là il pouvait voir parfaitement ce qu'ils faisaient. Il obéit, et revint immédiatement me dire que de ce lieu on les voyait très-bien, qu'ils étaient tous autour d'un feu, mangeant la chair d'un de leurs prisonniers, et qu'à peu de distance de là il y en avait un autre, gisant garrotté sur le sable, qu'ils allaient tuer bientôt, affirmait-il, ce qui embrasa mon âme de colère. Il ajouta que ce n'était pas un prisonnier de leur nation, mais un des hommes barbus dont il m'avait parlé et qui étaient venus dans leur pays sur un bateau. Au seul mot d'un homme blanc et barbu, je fus rempli d'horreur; j'allai à l'arbre, et je distinguai parfaitement avec ma longue-vue un homme blanc couché sur la grève de la mer, pieds et mains liés avec des glaïeuls ou quelque chose de semblable à des joncs; je distinguai aussi qu'il était Européen et qu'il avait des vêtements.

Il y avait un autre arbre et au delà un petit hallier plus près d'eux que la place où j'étais d'environ cinquante verges. Je vis qu'en faisant un petit détour je pourrais y parvenir sans être découvert, et qu'alors je n'en serais plus qu'à demi-portée de fusil. Je retins donc ma colère, quoique

vraiment je fusse outré au plus haut degré, et, rebroussant d'environ trente pas, je marchai derrière quelques buissons qui couvraient tout le chemin, jusqu'à ce que je fusse arrivé vers l'autre arbre. Là je gravis sur un petit tertre d'où ma vue plongeait librement sur les sauvages à la distance de quatre-vingts verges environ.

Il n'y avait pas alors un moment à perdre, car dix-neuf de ces atroces misérables étaient assis à terre tous pêle-mêle, et venaient justement d'envoyer deux d'entre eux pour égorger le pauvre chrétien, et peut-être l'apporter membre à membre à leur feu; déjà même ils étaient baissés pour lui délier les pieds. Je me tournai vers Vendredi : « Maintenant, lui dis-je, fais ce que je te commanderai. » Il me le promit. « Alors, Vendredi, repris-je, fais exactement ce que tu me verras faire, sans y manquer en rien. » Je posai à terre un des mousquets et mon fusil de chasse, et Vendredi m'imita; puis, avec mon autre mousquet, je couchai en joue les sauvages, en lui ordonnant de faire de même. « Es-tu prêt? lui dis-je alors. — Oui, répondit-il. — Allons, feu sur tous! » Et au même instant je tirai aussi.

Vendredi avait tellement mieux visé que moi, qu'il en tua deux et en blessa trois, tandis que j'en tuai un et en blessai deux. Ce fut, soyez-en sûr, une terrible consternation : tous ceux qui n'étaient

pas blessés se dressèrent subitement sur leurs pieds; mais ils ne savaient de quel côté fuir, quel chemin prendre, car ils ignoraient d'où leur venait la mort. Vendredi avait toujours les yeux attachés sur moi, afin, comme je le lui avais enjoint, de pouvoir suivre tous mes mouvements. Aussitôt après la première décharge, je jetai mon arme et pris le fusil de chasse, et Vendredi fit de même. J'armai et couchai en joue; il arma et ajusta aussi. « Es-tu prêt, Vendredi? lui dis-je. — Oui, répondit-il. — Feu donc, au nom de Dieu! » Et au même instant nous tirâmes tous deux sur ces misérables épouvantés. Comme nos armes n'étaient chargées que de ce que j'ai appelé chevrotines ou petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y en eut tant de frappés que nous les vîmes courir çà et là tout couverts de sang, criant et hurlant comme des insensés et cruellement blessés pour la plupart. Bientôt après trois autres encore tombèrent, mais non pas tout à fait morts.

« Maintenant, Vendredi, m'écriai-je en posant à terre les armes vides et en prenant le mousquet qui était encore chargé, suis-moi! » Ce qu'il fit avec beaucoup de courage. Là-dessus, je me précipitai hors du bois avec Vendredi sur mes talons, et je me découvris moi-même. Sitôt qu'ils m'eurent aperçu, je poussai un cri effroyable; j'enjoignis à Vendredi d'en faire autant, et, courant aussi vite

que je pouvais, ce qui n'était guère, chargé d'armes comme je l'étais, j'allai droit à la pauvre victime qui gisait, comme je l'ai dit, sur la grève, entre la place du festin et la mer. Les deux bouchers qui allaient se mettre en besogne sur lui l'avaient abandonné de surprise à notre premier feu, et s'étaient enfuis, saisis d'épouvante, vers le rivage, où ils s'étaient jetés dans un canot, ainsi que trois de leurs compagnons. Je me tournai vers Vendredi, et je lui ordonnai d'avancer et de tirer dessus. Il me comprit aussitôt, et, courant environ la longueur de quarante verges pour s'approcher d'eux, il fit feu. Je crus d'abord qu'il les avait tous tués, car ils tombèrent en tas dans le canot; mais bientôt j'en vis deux se relever. Toutefois il en avait expédié deux et blessé un troisième, qui resta comme mort au fond du bateau.

Tandis que mon serviteur Vendredi tiraillait, je pris mon couteau et je coupai les glaïeuls qui liaient le pauvre prisonnier. Ayant débarrassé ses pieds et ses mains, je le relevai et lui demandai en portugais qui il était. Il répondit en latin : *Christianus;* mais il était si faible et si languissant qu'il pouvait à peine se tenir ou parler. Je tirai ma bouteille de ma poche, et la lui présentai en lui faisant signe de boire, ce qu'il fit; puis je lui donnai un morceau de pain qu'il mangea. Alors je lui demandai de quel pays il était; il me répondit : « Espagnol. » Et,

se remettant un peu, il me fit connaître par tous les gestes possibles combien il m'était redevable pour sa délivrance. « *Segnor,* lui dis-je avec tout l'espagnol que je pus rassembler, nous parlerons plus tard : maintenant il nous faut combattre. S'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et ce sabre, et vengez-vous. » Il les prit avec gratitude, et n'eut pas plutôt ces armes dans les mains que, comme si elles lui eussent communiqué une nouvelle énergie, il se rua sur ses meurtriers avec furie et en tailla deux en pièces en un instant; mais il est vrai que tout ceci était si étrange pour eux que les pauvres misérables, effrayés du bruit de nos mousquets, tombaient de pur étonnement et de peur, et étaient aussi incapables de chercher à s'enfuir que leur chair de résister à nos balles. Et c'était là juste le cas des cinq sur lesquels Vendredi avait tiré dans la pirogue, car, si trois tombèrent des blessures qu'ils avaient reçues, deux tombèrent seulement d'effroi.

Je tenais toujours mon fusil à la main sans tirer, voulant garder mon coup tout prêt, parce que j'avais donné à l'Espagnol mon pistolet et mon sabre. J'appelai Vendredi et lui ordonnai de courir à l'arbre d'où nous avions fait feu d'abord pour rapporter les armes déchargées que nous avions laissées là, ce qu'il fit avec une grande célérité. Alors je lui donnai mon mousquet, je m'assis pour

recharger les autres armes, et recommandai à mes hommes de revenir vers moi quand ils en auraient besoin.

Tandis que j'étais à cette besogne, un rude combat s'engagea entre l'Espagnol et un des sauvages, qui lui portait des coups avec un de leurs grands sabres de bois, cette même arme qui devait servir à lui ôter la vie si je ne l'avais empêché. L'Espagnol était aussi hardi et aussi brave qu'on puisse l'imaginer : quoique faible, il combattait déjà cet Indien depuis longtemps et lui avait fait deux larges blessures à la tête; mais le sauvage, qui était un vaillant et un robuste compagnon, l'ayant étreint dans ses bras, l'avait renversé et s'efforçait de lui arracher mon sabre des mains. Alors l'Espagnol le lui abandonna sagement, et, prenant son pistolet à sa ceinture, lui tira au travers du corps et l'étendit mort sur la place avant que moi, qui accourais au secours, j'eusse eu le temps de le joindre.

Vendredi, laissé à sa liberté, poursuivait les misérables fuyards sans autre arme au poing que sa hachette, avec laquelle il dépêcha premièrement ces trois qui, blessés d'abord, tombèrent ensuite, comme je l'ai dit plus haut; puis après tous ceux qu'il put attraper. L'Espagnol m'ayant demandé un mousquet, je lui donnai un des fusils de chasse, et il se mit à la poursuite de deux sauvages, qu'il

blessa tous deux; mais, comme il ne pouvait courir, ils se réfugièrent dans le bois, où Vendredi les pourchassa et en tua un; l'autre, trop agile pour lui, malgré ses blessures, plongea dans la mer et nagea de toutes ses forces vers ses camarades qui s'étaient sauvés dans le canot. Ces trois rembarqués, avec un autre qui avait été blessé sans que nous pussions savoir s'il était mort ou vif, furent des vingt et un les seuls qui s'échappèrent de nos mains :

3 tués à notre première décharge partie de l'arbre;
2 tués à la décharge suivante;
2 tués par Vendredi dans le bateau;
2 tués par le même, de ceux qui avaient été blessés d'abord;
1 tué par le même dans les bois;
3 tués par l'Espagnol;
4 tués, qui tombèrent çà et là de leurs blessures, ou à qui Vendredi donna la chasse;
4 sauvés dans le canot, parmi lesquels un blessé, sinon mort :
21 en tout.

Ceux qui étaient dans le canot manœuvrèrent rudement pour se mettre hors de la portée du fusil; et, quoique Vendredi leur tirât deux ou trois coups encore, je ne vis pas qu'il en eût blessé aucun. Il désirait vivement que je prisse une de leurs pirogues et que je les poursuivisse; et, au fait, moi-même j'étais très-inquiet de leur fuite : je redoutais

qu'ils ne portassent de mes nouvelles dans leur pays, et ne revinssent peut-être avec deux ou trois cents pirogues pour nous accabler par leur nombre. Je consentis donc à leur donner la chasse en mer, et courant à un de leurs canots, je m'y jetai et commandai à Vendredi de me suivre; mais, en y entrant, quelle fut ma surprise de trouver un pauvre sauvage, étendu pieds et poings liés, destiné à la mort comme l'avait été l'Espagnol, et presque expirant de peur, ne sachant pas ce qui se passait, car il n'avait pu regarder par-dessus le bord du bateau! Il était lié si fortement de la tête aux pieds, et avait été garrotté si longtemps, qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Je coupai aussitôt les glaïeuls ou les joncs tortillés qui l'attachaient, et je voulus l'aider à se lever; mais il ne pouvait ni se soutenir ni parler; seulement il gémissait très-piteusement, croyant sans doute qu'on ne l'avait délié que pour le faire mourir.

Lorsque Vendredi se fut approché, je le priai de lui parler et de l'assurer de sa délivrance; puis, tirant ma bouteille, je fis donner une goutte de *rum* à ce pauvre malheureux, ce qui, avec la nouvelle de son salut, le ranima, et il s'assit dans le bateau. Mais, quand Vendredi vint à l'entendre parler et à le regarder en face, ce fut un spectacle à attendrir jusqu'aux larmes de le voir baiser,

embrasser et étreindre ce sauvage; de le voir pleurer, rire, crier, sauter alentour, danser, chanter, puis pleurer encore, se tordre les mains, se frapper la tête et la face, puis chanter et sauter encore à l'entour comme un insensé. Il se passa un long temps avant que je pusse lui arracher une parole et lui faire dire ce dont il s'agissait; mais, quand il fut un peu revenu à lui-même, il s'écria : « C'est mon père! »

Il m'est difficile d'exprimer combien je fus ému des transports de joie et d'amour filial qui agitèrent ce pauvre sauvage à la vue de son père délivré de la mort; je ne puis vraiment décrire la moitié de ses extravagances de tendresse. Il se jeta dans la pirogue et en ressortit je ne sais combien de fois. Quand il y entrait, il s'asseyait auprès de son père, il se découvrait la poitrine, et, pour le ranimer, il lui tenait la tête appuyée contre son sein des demi-heures entières; puis il prenait ses bras, ses jambes, engourdis et roidis par les liens, les réchauffait et les frottait avec ses mains; et moi, ayant vu cela, je lui donnai du *rum* de ma bouteille pour faire des frictions, qui eurent un excellent effet.

Cet événement nous empêcha de poursuivre le canot des sauvages, qui était déjà à peu près hors de vue; mais ce fut heureux pour nous, car, au bout de deux heures, avant qu'ils eussent pu faire le quart de leur chemin, il se leva un vent impétueux,

qui continua de souffler si violemment toute la nuit et de souffler nord-ouest, ce qui leur était contraire, que je ne pus supposer que leur embarcation eût résisté et qu'ils eussent regagné leur côte.

Mais, pour revenir à Vendredi, il était tellement occupé de son père que de quelque temps je n'eus pas le cœur de l'arracher de là. Cependant, lorsque je pensai qu'il pouvait le quitter un instant, je l'appelai vers moi; et il vint sautant et riant, et dans une joie extrême. Je lui demandai s'il avait donné du pain à son père. Il secoua la tête et répondit : « Non : moi, vilain chien, manger tout moi-même. » Je lui donnai donc un gâteau de pain, que je tirai d'une petite poche que je portais à cet effet; je lui donnai aussi une goutte de *rum* pour lui-même, mais il ne voulut pas y goûter et l'offrit à son père. J'avais encore dans ma pochette deux ou trois grappes de mes raisins : je lui en donnai de même une poignée pour son père. A peine la lui eut-il portée que je le vis sortir de la pirogue et s'enfuir comme s'il eût été épouvanté. Il courait avec une telle vélocité, car c'était le garçon le plus agile de ses pieds que j'aie jamais vu; il courait avec une telle vélocité, dis-je, qu'en quelque sorte je le perdis de vue en un instant. J'eus beau l'appeler et crier après lui, ce fut inutile : il fila son chemin, et, un quart d'heure après,

je le vis revenir, mais avec moins de vitesse qu'il ne s'en était allé. Quand il s'approcha, je m'aperçus qu'il avait ralenti son pas parce qu'il portait quelque chose à la main.

Arrivé près de moi, je reconnus qu'il était allé à la maison chercher un pot de terre pour apporter de l'eau fraîche, et qu'il était chargé en outre de deux gâteaux ou galettes de pain. Il me donna le pain, mais il porta l'eau à son père; cependant, comme j'étais moi-même très-altéré, j'en humai quelque peu. Cette eau ranima le sauvage beaucoup mieux que le *rum* ou la liqueur forte que je lui avais donnée, car il se mourait de soif.

Quand il eut bu, j'appelai Vendredi pour savoir s'il restait encore un peu d'eau; il me répondit que oui. Je le priai donc de la donner au pauvre Espagnol, qui en avait tout autant besoin que son père. Je lui envoyai aussi un des gâteaux que Vendredi avait été chercher. Cet homme, qui était vraiment très-affaibli, se reposait sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre; ses membres étaient roides et très-enflés par les liens dont ils avaient été brutalement garrottés. Quand, à l'approche de Vendredi lui apportant de l'eau, je le vis se dresser sur son séant, boire, prendre le pain et se mettre à le manger, j'allai à lui et lui donnai une poignée de raisins. Il me regarda avec toutes les marques de gratitude et de reconnaissance qui peuvent se ma-

nifester sur un visage; mais, quoiqu'il se fût si bien montré dans le combat, il était si défaillant qu'il ne pouvait se tenir debout : il l'essaya deux ou trois fois, mais réellement en vain, tant ses chevilles étaient enflées et douloureuses. Je l'engageai donc à ne pas bouger, et priai Vendredi de les lui frotter et de les lui bassiner avec du *rum*, comme il avait fait à son père.

J'observai que, durant le temps que le pauvre et affectionné Vendredi fut retenu là, toutes les deux minutes, plus souvent même, il retournait la tête pour voir si son père était à la même place et dans la même posture où il l'avait laissé. Enfin, ne l'apercevant plus, il se leva sans dire mot et courut vers lui avec tant de vitesse qu'il semblait que ses pieds ne touchaient pas la terre; mais, en arrivant, il trouva seulement qu'il s'était couché pour reposer ses membres. Il revint donc aussitôt, et je priai alors l'Espagnol de permettre que Vendredi l'aidât à se lever et le conduisît jusqu'au bateau pour le mener à notre demeure, où je prendrais soin de lui. Mais Vendredi, qui était un jeune et robuste compagnon, le chargea sur ses épaules, le porta au canot et l'assit doucement sur un des côtés, les pieds tournés dans l'intérieur; puis, le soulevant encore, le plaça tout auprès de son père. Alors il ressortit de la pirogue, la mit à la mer, et, quoiqu'il fît un vent assez violent, il pagaya le long du ri-

vage plus vite que je ne pouvais marcher. Ainsi, il les amena tous deux en sûreté dans notre crique, et, les laissant dans la barque, il courut chercher l'autre canot. Au moment où il passait près de moi, je lui parlai et lui demandai où il allait. Il me répondit : « Vais chercher plus bateau. » Puis il repartit comme le vent, car assurément jamais homme ni cheval ne coururent comme lui, et il eut amené le second canot dans la crique presque aussitôt que j'y arrivai par terre. Alors il me fit passer sur l'autre rive, et alla ensuite aider à nos nouveaux hôtes à sortir du bateau ; mais, une fois dehors, ils ne purent marcher ni l'un ni l'autre. Le pauvre Vendredi ne savait que faire.

Pour remédier à cela, je me pris à réfléchir, et je priai Vendredi de les inviter à s'asseoir sur le bord, tandis qu'il viendrait avec moi. J'eus bientôt fabriqué une sorte de civière où nous les plaçâmes, et sur laquelle Vendredi et moi nous les portâmes tous deux. Mais, quand nous les eûmes apportés au pied extérieur de notre muraille ou fortification, nous retombâmes dans un pire embarras qu'auparavant : car il était impossible de les faire passer par-dessus, et j'étais résolu à ne point l'abattre. Je me remis donc à l'ouvrage, et Vendredi et moi nous eûmes fait en deux heures de temps environ une très-jolie tente avec de vieilles voiles, recouverte de branches d'arbre, et dressée dans l'espla-

nade, entre notre retranchement extérieur et le bocage que j'avais planté. Là, nous leur fîmes deux lits de ce que je me trouvais avoir, c'est-à-dire de bonne paille de riz, avec des couvertures jetées dessus, l'une pour se coucher et l'autre pour se couvrir.

Mon île était alors peuplée ; je me croyais très-riche en sujets, et il me vint et je fis souvent l'agréable réflexion que je ressemblais à un roi. Premièrement, tout le pays était ma propriété absolue, de sorte que j'avais un droit indubitable de domination ; secondement, mon peuple était complétement soumis. J'étais souverain seigneur et législateur; tous me devaient la vie et tous étaient prêts à mourir pour moi si besoin était. Chose surtout remarquable, je n'avais que trois sujets, et ils étaient de trois religions différentes : mon homme Vendredi était protestant, son père était idolâtre et cannibale, et l'Espagnol était papiste. Toutefois, soit dit en passant, j'accordai la liberté de conscience dans toute l'étendue de mes États.

Sitôt que j'eus mis en lieu de sûreté mes deux pauvres prisonniers délivrés, que je leur eus donné un abri et une place pour se reposer, je songeai à faire quelques provisions pour eux. J'ordonnai d'abord à Vendredi de prendre dans mon troupeau particulier une bique ou un cabri d'un an pour le tuer ; j'en coupai ensuite le quartier de derrière,

que je mis en petits morceaux. Je chargeai Vendredi de le faire bouillir et étuver, et il leur prépara, je vous assure, un fort bon service de viande et de consommé. J'avais mis aussi un peu d'orge et de riz dans le bouillon. Comme j'avais fait cuire cela dehors (car jamais je n'allumais de feu dans l'intérieur de mon retranchement), je portai le tout dans la nouvelle tente; et là, ayant dressé une table pour mes hôtes, j'y pris place moi-même auprès d'eux et je partageai leur dîner. Je les encourageai et les réconfortai de mon mieux, Vendredi me servant d'interprète auprès de son père et même auprès de l'Espagnol, qui parlait assez bien la langue des sauvages.

Après que nous eûmes dîné ou plutôt soupé, j'ordonnai à Vendredi de prendre un des canots et d'aller chercher nos mousquets et autres armes à feu que, faute de temps, nous avions laissés sur le champ de bataille. Le lendemain, je lui donnai ordre d'aller ensevelir les cadavres des sauvages, qui, laissés au soleil, auraient bientôt répandu l'infection; je lui enjoignis aussi d'enterrer les horribles restes de leur atroce festin, que je savais être en assez grande quantité. Je ne pouvais supporter la pensée de le faire moi-même; je n'aurais pu même en supporter la vue si je fusse allé par là. Il exécuta tous mes ordres ponctuellement, et fit disparaître jusqu'à la moindre trace des sauvages : si

bien qu'en y retournant j'eus peine à reconnaître le lieu autrement que par le coin du bois qui saillait sur la place.

Je commençai dès lors à converser un peu avec mes deux nouveaux sujets. Je chargeai premièrement Vendredi de demander à son père ce qu'il pensait des sauvages échappés dans le canot, et si nous devions nous attendre à les voir revenir avec des forces trop supérieures pour que nous pussions y résister. Sa première opinion fut qu'ils n'avaient pu surmonter la tempête qui avait soufflé toute la nuit de leur fuite, qu'ils avaient dû nécessairement être submergés ou entraînés au sud vers certains rivages, où il était aussi sûr qu'ils avaient été dévorés qu'il était sûr qu'ils avaient péri s'ils avaient fait naufrage. Mais, quant à ce qu'ils feraient s'ils regagnaient sains et saufs leur rivage, il dit qu'il ne le savait pas; mais son opinion était qu'ils avaient été si effroyablement épouvantés de la manière dont nous les avions attaqués, du bruit et du feu de nos armes, qu'ils raconteraient à leur nation que leurs compagnons avaient tous été tués par le tonnerre et les éclairs, et non par la main des hommes, et que les deux êtres qui leur étaient apparus, c'est-à-dire Vendredi et moi, étaient deux esprits célestes ou deux furies descendues sur terre pour les détruire, mais non des hommes armés. Il était porté à croire cela, disait-il, parce qu'il les

avait entendus se crier de l'un à l'autre, dans leur langage, qu'ils ne pouvaient pas concevoir qu'un homme pût *darder feu, parler tonnerre* et tuer à une grande distance sans lever seulement la main. Et ce vieux sauvage avait raison, car depuis lors, comme je l'appris ensuite et d'autre part, les sauvages de cette nation ne tentèrent plus de descendre dans l'île. Ils avaient été si épouvantés par les récits de ces quatre hommes qui, à ce qu'il paraît, étaient échappés à la mer, qu'ils s'étaient persuadé que quiconque aborderait à cette île ensorcelée serait détruit par le feu des dieux.

Toutefois, ignorant cela, je fus pendant assez longtemps dans de continuelles appréhensions, et me tins sans cesse sur mes gardes, moi et toute mon armée. Comme alors nous étions quatre, je me serais, en rase campagne, bravement aventuré contre une centaine de ces barbares.

Cependant, un certain laps de temps s'étant écoulé sans qu'aucun canot reparût, ma crainte de leur venue se dissipa, et je commençai à me remettre en tête mes premières idées de voyage à la terre ferme, le père de Vendredi m'assurant que je pouvais compter sur les bons traitements qu'à sa considération je recevrais de sa nation, si j'y allais.

Mais je différai un peu mon projet quand j'eus eu une conversation sérieuse avec l'Espagnol, et

que j'eus acquis la certitude qu'il y avait encore seize de ses camarades, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage et s'étant sauvés sur cette côte, y vivaient, à la vérité, en paix avec les sauvages, mais en fort mauvaise passe quant à leur nécessaire, et, au fait, quant à leur existence. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et j'appris qu'ils avaient appartenu à un vaisseau espagnol venant de Rio de la Plata et allant à la Havane, où il devait débarquer sa cargaison, qui consistait principalement en pelleterie et en argent, et d'où il devait rapporter toutes les marchandises européennes qu'il y pourrait trouver; qu'il y avait à bord cinq matelots portugais recueillis d'un naufrage; que tout d'abord que le navire s'était perdu cinq des leurs s'étaient noyés; que les autres, à travers des dangers et des hasards infinis, avaient abordé mourant de faim à cette côte cannibale, où à tout moment ils s'attendaient à être dévorés.

Il me dit qu'ils avaient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étaient tout à fait inutiles, faute de munitions, l'eau de la mer ayant gâté toute leur poudre, sauf une petite quantité qu'ils avaient usée dès leur débarquement pour se procurer quelque nourriture.

Je lui demandai ce qu'il pensait qu'ils deviendraient là, et s'ils n'avaient pas formé quelque dessein de fuite. Il me répondit qu'ils avaient eu

plusieurs délibérations à ce sujet, mais que, n'ayant ni bâtiment, ni outils pour en construire un, ni provisions d'aucune sorte, leurs consultations s'étaient toujours terminées par les larmes et le désespoir.

Je lui demandai s'il pouvait présumer comment ils accueilleraient, venant de moi, une proposition qui tendrait à leur délivrance, et si, étant tous dans mon île, elle ne pourrait pas s'effectuer. Je lui avouai franchement que je redouterais beaucoup leur perfidie et leur trahison si je déposais ma vie entre leurs mains, car la reconnaissance n'est pas une vertu inhérente à la nature humaine : les hommes souvent mesurent moins leurs procédés aux bons offices qu'ils ont reçus qu'aux avantages qu'ils se promettent. « Ce serait une chose bien dure pour moi, continuai-je, si j'étais l'instrument de leur délivrance, et qu'ils me fissent ensuite leur prisonnier dans la Nouvelle-Espagne, où un Anglais peut avoir l'assurance d'être sacrifié, quelle que soit la nécessité ou quel que soit l'accident qui l'y ait amené. J'aimerais mieux être livré aux sauvages et dévoré vivant que de tomber entre les griffes impitoyables des *familiers*, et d'être traîné devant l'inquisition. » J'ajoutai qu'à part cette appréhension j'étais persuadé, s'ils étaient tous dans mon île, que nous pourrions, à l'aide de tant de bras, construire une embarcation assez grande

pour nous transporter soit au Brésil, du côté du sud, soit aux îles ou à la côte espagnole, vers le nord; mais que si, en récompense, lorsque je leur aurais mis les armes à la main, ils me traduisaient de force dans leur patrie, je serais mal payé de mes bontés pour eux, et j'aurais fait mon sort pire qu'il n'était auparavant.

Il répondit avec beaucoup de candeur et de sincérité que leur condition était si misérable, et qu'ils en étaient si pénétrés, qu'assurément ils auraient en horreur la pensée d'en user mal avec un homme qui aurait contribué à leur délivrance; qu'après tout, si je voulais, il irait vers eux avec le vieux sauvage, s'entretiendrait de tout cela et reviendrait m'apporter leur réponse; mais qu'il n'entrerait en traité avec eux que sous le serment solennel qu'ils reconnaîtraient entièrement mon autorité comme chef et capitaine, et qu'il leur ferait jurer sur les saints sacrements et l'Évangile d'être loyaux avec moi, d'aller en tel pays chrétien qu'il me conviendrait, et nulle autre part, et d'être soumis totalement et absolument à mes ordres jusqu'à ce qu'ils eussent débarqué sains et saufs dans n'importe quelle contrée je voudrais; enfin, qu'à cet effet il m'apporterait un contrat dressé par eux et signé de leur main.

Puis il me dit qu'il voulait d'abord jurer lui-même de ne jamais se séparer de moi tant qu'il

vivrait, à moins que je ne lui en donnasse l'ordre, et de verser à mon côté jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'il arrivait que ses compatriotes violassent en rien leur foi.

Il m'assura qu'ils étaient tous des hommes très-francs et très-honnêtes, qu'ils étaient dans la plus grande détresse imaginable, dénués d'armes et d'habits, et n'ayant d'autre nourriture que celle qu'ils tenaient de la pitié et de la discrétion des sauvages; qu'ils avaient perdu tout espoir de retourner jamais dans leur patrie, et qu'il était sûr, si j'entreprenais de les secourir, qu'ils voudraient vivre et mourir pour moi.

Sur ces assurances, je résolus de tenter l'aventure et d'envoyer le vieux sauvage et l'Espagnol pour traiter avec eux. Mais, quand il eut tout préparé pour son départ, l'Espagnol lui-même fit une objection qui décelait tant de prudence d'un côté et tant de sincérité de l'autre que je ne pus en être que très-satisfait, et, d'après son avis, je différai de six mois au moins la délivrance de ses camarades. Voici le fait :

Il y avait alors environ un mois qu'il était avec nous, et durant ce temps je lui avais montré de quelle manière j'avais pourvu à mes besoins, avec l'aide de la Providence. Il connaissait parfaitement ce que j'avais amassé de blé et de riz : c'était assez pour moi-même, mais ce n'était pas assez, du

moins sans une grande économie, pour ma famille, composée alors de quatre personnes; et, si ses compatriotes, qui étaient, disait-il, seize encore vivants, fussent survenus, cette provision aurait été plus qu'insuffisante, bien loin de pouvoir avitailler notre vaisseau, si nous en construisions un afin de passer à l'une des colonies chrétiennes de l'Amérique. Il me dit donc qu'il croyait plus convenable que je permisse à lui et aux deux autres de défricher et de cultiver de nouvelles terres, d'y semer tout le grain que je pourrais épargner, et que nous attendissions cette moisson, afin d'avoir un surcroît de blé quand viendraient ses compatriotes : car la disette pourrait être pour eux une occasion de quereller ou de ne point se croire délivrés, mais tombés d'une misère dans une autre. « Vous le savez, dit-il, quoique les enfants d'Israël se réjouirent d'abord de leur sortie de l'Égypte, cependant ils se révoltèrent contre Dieu lui-même, qui les avait délivrés, quand ils vinrent à manquer de pain dans le désert. »

Sa prévoyance était si sage et son avis si bon que je fus aussi charmé de sa proposition que satisfait de sa fidélité. Nous nous mîmes donc à labourer tous quatre du mieux que nous permettaient les outils de bois dont nous étions pourvus, et dans l'espace d'un mois environ, au bout duquel venait le temps des semailles, nous eûmes défriché et

préparé assez de terre pour semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz, ce qui était, en un mot, tout ce que nous pouvions distraire de notre grain. Au fait, à peine nous réservâmes-nous assez d'orge pour notre nourriture durant les six mois que nous avions à attendre notre récolte : j'entends six mois à partir du moment où nous eûmes mis à part notre grain destiné aux semailles, car on ne doit pas supposer qu'il demeure six mois en terre dans ce pays.

Étant alors en assez nombreuse société pour ne point redouter les sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en foule, nous allions librement dans toute l'île, partout où nous en avions l'occasion; et, comme nous avions tous l'esprit préoccupé de notre fuite ou de notre délivrance, il était impossible, du moins à moi, de ne pas songer aux moyens de l'accomplir. Dans cette vue, je marquai plusieurs arbres qui me paraissaient propres à notre travail. Je chargeai Vendredi et son père de les abattre, et je préposai à la surveillance et à la direction de leur besogne l'Espagnol, à qui j'avais communiqué mes projets sur cette affaire. Je leur montrai avec quelles peines infatigables j'avais réduit un gros arbre en simples planches, et je les priai d'en faire de même jusqu'à ce qu'ils eussent fabriqué environ une douzaine de fortes planches de bon chêne, de près de deux pieds de large sur

trente-cinq pieds de long et de deux à quatre pouces d'épaisseur. Je laisse à penser quel prodigieux travail cela exigeait.

En même temps, je projetai d'accroître autant que possible mon petit troupeau de chèvres apprivoisées, et, à cet effet, un jour j'envoyais à la chasse Vendredi et l'Espagnol, et le jour suivant j'y allais moi-même avec Vendredi, et ainsi tour à tour. De cette manière, nous attrapâmes une vingtaine de jeunes chevreaux pour les élever avec les autres, car, toutes les fois que nous tirions sur une mère, nous sauvions les cabris, et nous les joignions à notre troupeau. Mais, la saison de sécher les raisins étant venue, j'en recueillis et suspendis au soleil une quantité tellement prodigieuse que, si nous avions été à Alicante, où se préparent les passerilles, nous aurions pu, je crois, remplir soixante ou quatre-vingts barils. Ces raisins faisaient avec notre pain une grande partie de notre nourriture, et un fort bon aliment, je vous assure, excessivement succulent.

C'était alors la moisson, et notre récolte était en bon état. Ce ne fut pas la plus abondante que j'aie vue dans l'île, mais cependant elle l'était assez pour répondre à nos fins. J'avais semé vingt-deux boisseaux d'orge : nous engrangeâmes et battîmes environ deux cent vingt boisseaux, et le riz s'accrut dans la même proportion, ce qui était

bien assez pour notre subsistance jusqu'à la moisson prochaine, quand bien même tous les seize Espagnols eussent été à terre avec moi; et, si nous eussions été prêts pour notre voyage, cela aurait abondamment avitaillé notre navire pour nous transporter dans toutes les parties du monde, c'est-à-dire de l'Amérique. Quand nous eûmes engrangé et mis en sûreté notre provision de grain, nous nous mîmes à faire de la vannerie, j'entends de grandes corbeilles, dans lesquelles nous la conservâmes. L'Espagnol était très-habile et très-adroit à cela, et souvent il me blâmait de ce que je n'employais pas cette sorte d'ouvrage comme clôture; mais je n'en voyais pas la nécessité. Ayant alors un grand surcroît de vivres pour tous les hôtes que j'attendais, je permis à l'Espagnol de passer en terre ferme afin de voir ce qu'il pourrait négocier avec les compagnons qu'il y avait laissés derrière lui. Je lui donnai un ordre formel de ne ramener avec lui aucun homme qui n'eût d'abord juré en sa présence et en celle du vieux sauvage que jamais il n'offenserait, combattrait ou attaquerait la personne qu'il trouverait dans l'île, personne assez bonne pour envoyer vers eux travailler à leur délivrance; mais, bien loin de là, qu'il la soutiendrait et la défendrait contre tout attentat semblable, et que partout où elle irait il se soumettrait sans réserve à son commandement. Ceci devait être

écrit et signé de leur main. Comment, sur ce point, pourrions-nous être satisfaits, quand je n'ignorais pas qu'il n'avait ni plume ni encre? Ce fut une question que nous ne nous adressâmes jamais.

Muni de ces instructions, l'Espagnol et le vieux sauvage, le père de Vendredi, partirent dans un des canots sur lesquels on pourrait dire qu'ils étaient venus, ou, mieux, avaient été apportés quand ils arrivèrent comme prisonniers pour être dévorés par les sauvages.

Je leur donnai à chacun un mousquet à rouet et environ huit charges de poudre et de balles, en leur recommandant d'en être très-ménagers et de n'en user que dans les occasions urgentes.

Tout ceci fut une agréable besogne, car c'étaient les premières mesures que je prenais en vue de ma délivrance depuis vingt-sept ans et quelques jours. Je leur donnai une provision de pain et de raisins secs suffisante pour eux-mêmes pendant plusieurs jours, et pour leurs compatriotes pendant une huitaine environ ; puis je les laissai partir, leur souhaitant un bon voyage et convenant avec eux qu'à leur retour ils déploieraient certain signal par lequel, quand ils reviendraient, je les reconnaîtrais de loin, avant qu'ils atteignissent au rivage.

Ils s'éloignèrent avec une brise favorable le jour où la lune était dans son plein, et, selon mon calcul, dans le mois d'octobre. Quant au compte

exact des jours, après que je l'eus perdu une fois; je ne pus jamais le retrouver; je n'avais pas même gardé assez ponctuellement le chiffre des années pour être sûr qu'il était juste. Cependant, quand plus tard je vérifiai mon calcul, je reconnus que j'avais tenu un compte fidèle des années.





Il n'y avait pas moins de huit jours que je les attendais, quand survint une aventure étrange et inopinée, dont la pareille est peut-être inouïe dans l'histoire. J'étais un matin profondément endormi dans ma *huche;* tout à coup mon serviteur Vendredi vint en courant vers moi et me cria : « Maître, maître, ils sont venus ! ils sont venus ! »

Je sautai à bas du lit, et, ne prévoyant aucun danger, je m'élançai, aussitôt que j'eus enfilé mes vêtements, à travers mon petit bocage, qui, soit dit en passant, était alors devenu un bois très-épais. Je dis « ne prévoyant aucun danger », car je sortis sans armes, contre ma coutume; mais je fus bien surpris quand, tournant mes yeux vers la mer, j'aperçus, à environ une lieue et demie de distance, une embarcation qui portait le cap sur mon île, avec une voile en *épaule de mouton,* comme on l'appelle, et à la faveur d'un assez bon vent. Je remarquai aussi tout d'abord qu'elle ne venait point de ce côté où la terre était située, mais de la pointe la plus méridionale de l'île. Là-dessus,

j'appelai Vendredi et lui enjoignis de se tenir caché, car ces gens n'étaient pas ceux que nous attendions, et nous ne savions pas encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Vite je courus chercher ma longue-vue pour voir ce que j'aurais à faire. Je dressai mon échelle et je grimpai sur le sommet du rocher, comme j'avais coutume de faire lorsque j'appréhendais quelque chose et que je voulais planer au loin sans me découvrir.

A peine avais-je mis le pied sur le rocher que mon œil distingua parfaitement un navire à l'ancre, environ deux lieues et demie de moi, au sud-sud-est, mais seulement à une lieue et demie du rivage. Par mes observations, je reconnus, à n'en pas douter, que le bâtiment devait être anglais, et l'embarcation une chaloupe anglaise.

Je ne saurais exprimer le trouble où je tombai, bien que la joie de voir un navire, et un navire que j'avais raison de croire monté par mes compatriotes, et par conséquent des amis, fût telle que je ne puis la dépeindre ; cependant des doutes secrets, dont j'ignorais la source, m'enveloppaient et me commandaient de veiller sur moi. Je me pris d'abord à considérer quelle affaire un vaisseau anglais pouvait avoir dans cette partie du monde, puisque ce n'était, ni pour aller ni pour revenir, le chemin d'aucun des pays où l'Angleterre a quel-

que comptoir. Je savais qu'aucune tempête n'avait pu le faire dériver de ce côté en état de détresse. S'ils étaient réellement Anglais, il était donc plus que probable qu'ils ne venaient pas avec de bons desseins, et il valait mieux pour moi demeurer comme j'étais que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Que l'homme ne méprise pas les pressentiments et les avertissements secrets du danger qui parfois lui sont donnés quand il ne peut entrevoir la possibilité de son existence réelle, que de tels pressentiments et avertissements nous soient donnés, je crois que peu de gens ayant fait quelque observation des choses puissent le nier; qu'ils soient les manifestations certaines d'un monde invisible, et du commerce des esprits, on ne saurait non plus le mettre en doute. Et, s'ils semblent tendre à nous avertir du danger, pourquoi ne supposerions-nous pas qu'ils nous viennent de quelque agent propice, soit suprême ou inférieur et subordonné (ce n'est pas là que gît la question), et qu'ils nous sont donnés pour notre bien?

Le fait présent me confirme fortement dans la justesse de ce raisonnement, car, si je n'avais pas été fait circonspect par cette secrète admonition, qu'elle vienne d'où elle voudra, j'aurais été inévitablement perdu, et dans une condition cent fois pire qu'auparavant, comme on le verra tout à l'heure.

Je ne me tins pas longtemps dans cette position sans voir l'embarcation approcher du rivage, comme si elle cherchait une crique pour y pénétrer et accoster la terre commodément. Toutefois, comme elle ne remonta pas tout à fait assez loin, l'équipage n'aperçut pas la petite anse où j'avais autrefois abordé avec mes radeaux, et tira la chaloupe sur la grève à environ un demi-mille de moi, ce qui fut très-heureux, car autrement il aurait pour ainsi dire débarqué juste à ma porte, m'aurait eu bientôt arraché de mon château, et peut-être m'aurait dépouillé de tout ce que j'avais.

Quand ils furent sur le rivage, je me convainquis pleinement qu'ils étaient Anglais, au moins pour la plupart. Un ou deux me semblèrent Hollandais, mais cela ne se vérifia pas. Il y avait en tout onze hommes, dont je trouvai que trois étaient sans armes et, autant que je pus voir, garrottés. Les premiers quatre ou cinq qui descendirent à terre firent sortir ces trois de la chaloupe, comme des prisonniers. Je pus distinguer que l'un de ces trois faisait les gestes les plus passionnés, des gestes d'imploration, de douleur et de désespoir, allant jusqu'à une sorte d'extravagance. Les deux autres (je le distinguai aussi) levaient quelquefois leurs mains au ciel, et à la vérité paraissaient affligés, mais pas aussi profondément que le premier.

A cette vue je fus jeté dans un grand trouble, et je ne savais quel serait le sens de tout cela. Vendredi tout à coup s'écria en anglais, et de son mieux possible : « O maître! vous voir hommes anglais manger prisonniers aussi bien qu'hommes sauvages! — Quoi! dis-je à Vendredi, tu penses qu'ils vont les manger? — Oui, répondit-il, eux vouloir les manger. — Non, non, répliquai-je : je redoute, à la vérité, qu'ils ne veuillent les assassiner, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. »

Durant tout ce temps je n'eus aucune idée de ce que réellement ce pouvait être; mais je demeurais tremblant d'horreur à ce spectacle, m'attendant à tout instant que les trois prisonniers seraient massacrés. Je vis même une fois un de ces scélérats lever un grand coutelas ou poignard, comme l'appellent les marins, pour frapper un de ces malheureux hommes. Je crus que c'était fait de lui, tout mon sang se glaça dans mes veines.

Je regrettais alors du fond du cœur notre Espagnol et le vieux sauvage parti avec lui, et je souhaitais de trouver quelque moyen d'arriver inaperçu à portée de fusil de ces bandits pour délivrer les trois hommes, car je ne leur voyais point d'armes à feu. Mais un autre expédient se présenta à mon esprit.

Après avoir remarqué l'outrageux traitement fait aux trois prisonniers par l'insolent matelot, je

vis que ses compagnons se dispersèrent par toute l'île, comme s'ils voulaient reconnaître le pays. Je remarquai aussi que les trois autres avaient la liberté d'aller où il leur plairait; mais ils s'assirent tous trois à terre, très-mornes et l'œil hagard, comme des hommes au désespoir.

Ceci me fit souvenir du premier moment où j'abordai dans l'île et commençai à considérer ma position. Je me remémorai combien je me croyais perdu, combien extravagamment je promenais mes regards autour de moi, quelles terribles appréhensions j'avais, et comment je me logeai dans un arbre toute la nuit, de peur d'être dévoré par les bêtes féroces.

De même que, cette nuit-là, je ne me doutais pas du secours que j'allais recevoir du providentiel entraînement du vaisseau vers le rivage par la tempête et la marée, du vaisseau qui depuis me nourrit et m'entretint si longtemps, de même ces trois pauvres désolés ne soupçonnaient pas combien leur délivrance et leur consolation étaient assurées, combien elles étaient prochaines, et combien effectivement et réellement ils étaient en état de salut au moment même où ils se croyaient perdus et dans un cas désespéré.

Donc nous voyons peu devant nous ici-bas; donc avons-nous de puissantes raisons pour nous reposer avec joie sur le grand créateur du monde,

qui ne laisse jamais ses créatures dans un entier dénûment. Elles ont toujours dans les pires circonstances quelque motif de lui rendre grâces, et sont quelquefois plus près de leur délivrance qu'elles ne l'imaginent; souvent même elles sont amenées à leur salut par les moyens qui leur semblaient devoir les conduire à leur ruine.

C'était justement au plus haut de la marée montante que ces gens étaient venus à terre; et, tantôt pourparlant avec leurs prisonniers, et tantôt rôdant pour voir dans quelle espèce de lieu ils avaient mis le pied, ils s'étaient amusés négligemment jusqu'à ce que la marée fût passée, et que l'eau se fût retirée considérablement, laissant leur chaloupe échouée.

Ils l'avaient confiée à deux hommes qui, comme je m'en aperçus plus tard, ayant bu un peu trop d'eau-de-vie, s'étaient endormis. Cependant l'un d'eux, se réveillant plus tôt que l'autre et trouvant la chaloupe trop ensablée pour la dégager tout seul, se mit à crier après ses camarades, qui erraient aux environs. Aussitôt ils accoururent; mais tous leurs efforts pour la mettre à flot furent inutiles : elle était trop pesante, et le rivage de ce côté était une grève molle et vaseuse, presque comme un sable mouvant.

Voyant cela, en vrais marins (ce sont peut-être les moins prévoyants de tous les hommes), ils pas-

sèrent outre, et se remirent à trôler çà et là dans le pays. Puis j'entendis l'un d'eux crier à un autre, en l'engageant à s'éloigner de la chaloupe : « Hé ! Jack, peux-tu pas la laisser tranquille? à la prochaine marée elle flottera. » Ces mots me confirmèrent pleinement dans ma forte présomption qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps je me tins à couvert, je n'osai pas une seule fois sortir de mon château pour aller plus loin qu'à mon lieu d'observation, sur le sommet du rocher, et très-joyeux j'étais en songeant combien ma demeure était fortifiée. Je savais que la chaloupe ne pourrait être à flot avant dix heures, et qu'alors, faisant sombre, je serais plus à même d'observer leurs mouvements et d'écouter leurs propos s'ils en tenaient.

Dans ces entrefaites, je me préparai pour le combat comme autrefois, bien qu'avec plus de précautions, sachant que j'avais affaire avec une tout autre espèce d'ennemis que par le passé. J'ordonnai pareillement à Vendredi, dont j'avais fait un excellent tireur, de se munir d'armes. Je pris moi-même deux fusils de chasse et je lui donnai trois mousquets. Ma figure était vraiment farouche : j'avais ma formidable casaque de peau de chèvre, avec le grand bonnet que j'ai mentionné, un sabre nu, deux pistolets à ma ceinture et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était, comme je le disais tout à l'heure, de ne faire aucune tentative avant qu'il fît nuit; mais, vers deux heures environ, au plus chaud du jour, je m'aperçus qu'en rôdant ils étaient tous allés dans les bois, sans doute pour s'y coucher et dormir. Les trois pauvres infortunés, trop inquiets sur leur sort pour goûter le sommeil, étaient cependant étendus à l'ombre d'un grand arbre, à environ un quart de mille de moi, et probablement hors de la vue des autres.

Sur ce, je résolus de me découvrir à eux et d'apprendre quelque chose de leur condition. Immédiatement je me mis en marche dans l'équipage que j'ai dit, mon serviteur Vendredi à une bonne distance derrière moi, aussi formidablement armé que moi, mais ne faisant pas tout à fait une figure de fantôme aussi effroyable que la mienne.

Je me glissai inaperçu aussi près qu'il me fut possible, et, avant qu'aucun d'eux m'eût découvert, je leur criai en espagnol : « Qui êtes-vous, *gentlemen?* »

Ils se levèrent à ce bruit; mais ils furent deux fois plus troublés quand ils me virent, moi et la figure rébarbative que je faisais. Ils restèrent muets et s'apprêtaient à s'enfuir, quand je leur adressai la parole en anglais : « *Gentlemen,* dis-je, ne soyez point surpris de ma venue; peut-être avez-vous auprès de vous un ami, bien que vous ne vous y

attendissiez pas. — Il faut alors qu'il soit envoyé du Ciel, me répondit l'un d'eux très-gravement, ôtant en même temps son chapeau, car notre condition passe tout secours humain. — Tout secours vient du Ciel, *sir*, répliquai-je. Mais ne pourriez-vous pas mettre un étranger à même de vous secourir? car vous semblez plongé dans quelque grand malheur. Je vous ai vu débarquer; et, lorsque vous sembliez faire une supplication à ces brutaux qui sont venus avec vous, j'ai vu l'un d'eux lever son sabre pour vous tuer. »

Le pauvre homme, tremblant, la figure baignée de larmes, et dans l'ébahissement, s'écria : « Parlé-je à un dieu ou à un homme? En vérité, êtes-vous un homme ou un ange? — Soyez sans crainte, *sir*, répondis-je; si Dieu avait envoyé un ange pour vous secourir, il serait venu mieux vêtu et armé de toute autre façon que je ne suis. Je vous en prie, mettez de côté vos craintes, je suis un homme, un Anglais prêt à vous secourir; vous le voyez, j'ai seulement un serviteur, mais nous avons des armes et des munitions : dites franchement, pouvons-nous vous servir? Dites quelle est votre infortune?

— Notre infortune, *sir*, serait trop longue à raconter tandis que nos assassins sont si proche. Mais bref, *sir*, je suis capitaine de ce vaisseau : mon équipage s'est mutiné contre moi, j'ai obtenu à grande peine qu'il ne me tuerait pas, et enfin

d'être déposé au rivage, dans ce lieu désert, ainsi que ces deux hommes : l'un est mon second et l'autre un passager. Ici nous nous attendions à périr, croyant la place inhabitée, et nous ne savons que penser de cela.

— Où sont, lui dis-je, ces cruels, vos ennemis? savez-vous où ils sont allés? — Ils sont là, *sir*, répondit-il, montrant du doigt un fourré d'arbres; mon cœur tremble de crainte qu'ils ne nous aient vus et qu'ils ne vous aient entendu parler : si cela était, à coup sûr ils nous massacreraient tous.

— Ont-ils des armes à feu? lui demandai-je. — Deux mousquets seulement, et un qu'ils ont laissé dans la chaloupe, répondit-il. — Fort bien, dis-je, je me charge du reste. Je vois qu'ils sont tous endormis, c'est chose facile que de les tuer tous. Mais ne vaudrait-il pas mieux les faire prisonniers? » Il me dit alors que parmi eux il y avait deux désespérés coquins à qui il ne serait pas trop prudent de faire grâce; mais que, si on s'en assurait, il pensait que tous les autres retourneraient à leur devoir. Je lui demandai lesquels c'étaient. Il me dit qu'à cette distance il ne pouvait les indiquer, mais qu'il obéirait à mes ordres dans tout ce que je voudrais commander. « Eh bien, dis-je, retironsnous hors de leur vue et de leur portée d'entendre, de peur qu'ils ne s'éveillent, et nous délibérerons plus à fond. » Puis volontiers ils s'éloignè-

rent avec moi jusqu'à ce que les bois nous eussent cachés.

« Voyez, *sir*, lui dis-je : si j'entreprends votre délivrance, êtes-vous prêt à faire deux conditions avec moi? » Il prévint mes propositions en me déclarant que lui et son vaisseau, s'il le recouvrait, seraient en toutes choses entièrement dirigés et commandés par moi; et que, si le navire n'était point repris, il vivrait et mourrait avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire; et les deux autres hommes protestèrent de même.

« Eh bien, dis-je, mes deux conditions les voici :

« 1° Tant que vous demeurerez dans cette île avec moi, vous ne prétendrez ici à aucune autorité. Si je vous confie des armes, vous en viderez vos mains quand bon me semblera. Vous ne ferez aucun préjudice ni à moi ni aux miens sur cette terre, et vous serez soumis à mes ordres :

« 2° Si le navire est ou peut être recouvré, vous me transporterez gratuitement, moi et mon serviteur, en Angleterre. »

Il me donna toutes les assurances que l'imagination et la bonne foi humaines puissent inventer qu'il se soumettrait à ces demandes extrêmement raisonnables, et qu'en outre, comme il me devrait la vie, il le reconnaîtrait en toute occasion aussi longtemps qu'il vivrait.

« Eh bien, dis-je alors, voici trois mousquets pour vous, avec de la poudre et des balles; dites-moi maintenant ce que vous pensez convenable de faire. » Il me témoigna toute la gratitude dont il était capable, mais il me demanda à se laisser entièrement guider par moi. Je lui dis que je croyais l'affaire très-chanceuse; que le meilleur parti, selon moi, était de faire feu sur eux tout d'un coup pendant qu'ils étaient couchés; que, si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions le sauver, et qu'ainsi nous laisserions à la providence de Dieu la direction de nos coups.

Il me répliqua, avec beaucoup de modération, qu'il lui fâchait de les tuer s'il pouvait faire autrement; mais que pour ces deux incorrigibles vauriens qui avaient été les auteurs de toute la mutinerie dans le bâtiment, s'ils échappaient, nous serions perdus : car ils iraient à bord et ramèneraient tout l'équipage pour nous tuer. « Cela étant, dis-je, la nécessité confirme mon avis : c'est le seul moyen de sauver notre vie. » Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour répandre le sang, je lui dis de s'avancer avec ses compagnons et d'agir comme ils le jugeraient convenable.

Au milieu de cet entretien nous en entendîmes quelques-uns se réveiller, et bientôt après nous en vîmes deux sur pieds. Je demandai au capitaine s'ils

étaient les chefs de la mutinerie : il me répondit que non. « Eh bien ! laissez-les se retirer, la Providence semble les avoir éveillés à dessein de leur sauver la vie. Maintenant, si les autres vous échappent, c'est votre faute. »

Animé par ces paroles, il prit à la main le mousquet que je lui avais donné, un pistolet à sa ceinture, et s'avança avec ses deux compagnons, armés également chacun d'un fusil. Marchant devant, ces deux hommes firent quelque bruit : un des matelots, qui s'était éveillé, se retourna, et, les voyant venir, il se mit à appeler les autres ; mais il était trop tard, car au moment où il cria ils firent feu, j'entends les deux hommes, le capitaine réservant prudemment son coup. Ils avaient si bien visé les meneurs, qu'ils connaissaient, que l'un d'eux fut tué sur la place, et l'autre grièvement blessé. N'étant point frappé à mort, il se dressa sur ses pieds, et appela vivement à son aide ; mais le capitaine le joignit et lui dit qu'il était trop tard pour crier au secours, qu'il ferait mieux de demander à Dieu le pardon de son infamie ; et à ces mots il lui asséna un coup de crosse qui lui coupa la parole à jamais. De cette troupe il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé. J'arrivai en ce moment, et, quand ils virent leur danger et qu'il serait inutile de faire de la résistance, ils implorèrent miséricorde. Le capitaine leur dit : « Je vous accorderai

la vie si vous voulez me donner quelque assurance que vous prenez en horreur la trahison dont vous vous êtes rendus coupables, et jurez de m'aider fidèlement à recouvrer le navire et à le ramener à la Jamaïque, d'ou il vient. » Ils lui firent toutes les protestations de sincérité qu'on pouvait désirer; et, comme il inclinait à les croire et à leur laisser la vie sauve, je n'allai point à l'encontre; je l'obligeai seulement à les garder pieds et mains liés tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites, j'envoyai Vendredi et le second du capitaine vers la chaloupe, avec ordre de s'en assurer, et d'emporter les avirons et la voile : ce qu'ils firent. Aussitôt trois matelots rôdant, qui fort heureusement pour eux s'étaient écartés des autres, revinrent au bruit des mousquets, et, voyant leur capitaine, de leur prisonnier qu'il était, devenu leur vainqueur, ils consentirent à se laisser garrotter aussi, et notre victoire fut complète.

Il ne restait plus alors au capitaine et à moi qu'à nous ouvrir réciproquement sur notre position. Je commençai le premier, et lui contai mon histoire entière, qu'il écouta avec une attention qui allait jusqu'à l'ébahissement, surtout la manière merveilleuse dont j'avais été fourni de vivres et de munitions. Et, au fait, comme mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit sur lui une profonde impression. Puis, quand il en vint à réfléchir sur lui-même,

et que je semblais avoir été préservé en ce lieu à dessein de lui sauver la vie, des larmes coulèrent sur sa face et il ne put proférer une parole.

Après que cette conversation fut terminée, je le conduisis lui et ses deux compagnons dans mon logis, où je les introduisis par mon issue, c'est-à-dire par le haut de la maison. Là, pour se rafraîchir, je leur offris les provisions que je me trouvais avoir, puis je leur montrai toutes les inventions dont je m'étais ingénié pendant mon long séjour, mon bien long séjour en ce lieu.

Tout ce que je leur faisais voir, tout ce que je leur disais excitait leur étonnement. Mais le capitaine admira surtout mes fortifications, et combien j'avais habilement masqué ma retraite par un fourré d'arbres. Il y avait alors près de vingt ans qu'il avait été planté, et, comme en ces régions la végétation est beaucoup plus prompte qu'en Angleterre, il était devenu une petite forêt si épaisse qu'elle était impénétrable de toutes parts, excepté d'un côté où je m'étais réservé un petit passage tortueux. Je lui dis que c'était là mon château et ma résidence, mais que j'avais aussi, comme la plupart des princes, une maison de plaisance à la campagne, où je pouvais me retirer dans l'occasion, et que je la lui montrerais une autre fois; mais que, pour le présent, notre affaire était de songer aux moyens de recouvrer le vaisseau. Il en convint avec

moi, mais il m'avoua qu'il ne savait vraiment quelles mesures prendre. « Il y a encore à bord, dit il, vingt-six hommes qui, ayant trempé dans une abominable conspiration compromettant leur vie vis-à-vis de la loi, s'y opiniâtreront par désespoir et voudront pousser les choses à bout : car ils n'ignorent pas que, s'ils étaient réduits, ils seraient pendus en arrivant en Angleterre ou dans quelqu'une de ses colonies. Nous sommes en trop petit nombre pour nous permettre de les attaquer. »

Je réfléchis quelque temps sur cette objection, et j'en trouvai la conclusion très-raisonnable. Il s'agissait donc d'imaginer promptement quelque stratagème, aussi bien pour les faire tomber par surprise dans quelque piége, que pour les empêcher de faire une descente sur nous et de nous exterminer. Il me vint incontinent à l'esprit qu'avant peu les gens du navire, voulant savoir ce qu'étaient devenus leurs camarades et la chaloupe, viendraient assurément à terre dans leur autre embarcation pour les chercher, et qu'ils se présenteraient peut-être armés et en force trop supérieure pour nous. Le capitaine trouva ceci très-plausible.

Là-dessus je lui dis : « La première chose que nous avons à faire est de nous assurer de la chaloupe qui gît sur la grève, de telle sorte qu'ils ne puissent la remmener; d'emporter tout ce qu'elle contient, et de la désemparer si bien qu'elle soit

hors d'état de voguer. » En conséquence, nous allâmes à la barque, nous prîmes les armes qui étaient restées à bord, et aussi tout ce que nous y trouvâmes, c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie et une autre de *rum*, quelques biscuits, une corne à poudre et un grandissime morceau de sucre dans une pièce de canevas : il y en avait bien cinq ou six livres. Tout ceci fut le bienvenu pour moi, surtout l'eau-de-vie et le sucre, dont je n'avais pas goûté depuis tant d'années.

Quand nous eûmes porté toutes ces choses à terre, les rames, le mât, la voile et le gouvernail avaient été enlevés auparavant, comme je l'ai dit, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que, s'ils venaient en assez grand nombre pour nous vaincre, ils ne pussent toutefois la remmener.

A dire vrai, je ne me figurais guère que nous fussions capables de recouvrer le navire; mais j'avais mon but. Dans le cas où ils repartiraient sans la chaloupe, je ne doutais pas que je ne pusse la mettre en état de nous transporter aux Iles-sous-le-Vent et de recueillir en chemin nos amis les Espagnols : car ils étaient toujours présents à ma pensée.

Ayant, à l'aide de nos forces réunies, tiré la chaloupe si avant sur la grève que la marée haute ne pût l'entraîner, ayant fait en outre un trou dans

le fond, trop grand pour être promptement rebouché, nous nous étions assis pour songer à ce que nous avions à faire, et, tandis que nous concertions nos plans, nous entendîmes tirer un coup de canon, puis nous vîmes le navire faire avec son pavillon comme un signal pour rappeler la chaloupe à bord; mais la chaloupe ne bougea pas, et il se remit de plus belle à tirer et à lui adresser des signaux.

A la fin, quand il s'aperçut que ses signaux et ses coups de canon n'aboutissaient à rien et que la chaloupe ne se montrait pas, nous le vîmes, à l'aide de mes longues-vues, mettre à la mer une autre embarcation qui nagea vers le rivage, et, tandis qu'elle s'approchait, nous reconnûmes qu'elle n'était pas montée par moins de dix hommes, munis d'armes à feu.

Comme le navire mouillait à peu près à deux lieues du rivage, nous eûmes tout le loisir, durant le trajet, d'examiner l'embarcation, ses hommes d'équipage et même leurs figures, parce que, la marée les ayant fait dériver un peu à l'est de l'autre chaloupe, ils longèrent le rivage pour venir à la même place où elle avait abordé et où elle était gisante.

De cette façon, dis-je, nous eûmes tout le loisir de les examiner. Le capitaine connaissait la physionomie et le caractère de tous les hommes qui se

trouvaient dans l'embarcation; il m'assura qu'il y avait parmi eux trois honnêtes garçons, qui, dominés et effrayés, avaient été assurément entraînés dans le complot par les autres.

Mais quant au maître d'équipage, qui semblait être le principal officier, et quant à tout le reste, ils étaient aussi dangereux que qui que ce fût du bâtiment, et devaient sans aucun doute agir en désespérés dans leur nouvelle entreprise. Enfin il redoutait véhémentement qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Je me pris à sourire, et lui dis que des gens dans notre position étaient au-dessus de la crainte; que, puisque à peu près toutes les conditions possibles étaient meilleures que celle où nous semblions être, nous devions accueillir toute conséquence résultante, soit vie ou mort, comme un affranchissement. Je lui demandai ce qu'il pensait des circonstances de ma vie, et si ma délivrance n'était pas chose digne d'être tentée. « Et qu'est devenue, *sir*, continuai-je, votre créance que j'avais été conservé ici à dessein de vous sauver la vie, créance qui vous avait exalté il y a peu de temps? Pour ma part, je ne vois qu'une chose malencontreuse dans toute cette affaire. — Eh! quelle est-elle? dit-il. — C'est, répondis-je, qu'il y a parmi ces gens, comme vous l'avez dit, trois ou quatre honnêtes garçons qu'il faudrait épargner. S'ils avaient

été tous le rebut de l'équipage, j'aurais cru que la providence de Dieu les avait séparés pour les livrer entre nos mains : car, faites fond là-dessus, tout homme qui mettra le pied sur le rivage sera nôtre, et vivra ou mourra suivant qu'il agira envers nous. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et d'un air enjoué, lui redonnèrent du courage, et nous nous mîmes vigoureusement à notre besogne. Dès la première apparence d'une embarcation venant du navire, nous avions songé à écarter nos prisonniers, et, au fait, nous nous en étions parfaitement assurés.

Il y en avait deux dont le capitaine était moins sûr que des autres : je les fis conduire par Vendredi et un des trois hommes délivrés à ma caverne, où ils étaient assez éloignés et hors de toute possibilité d'être entendus ou découverts, ou de trouver leur chemin pour sortir des bois s'ils parvenaient à se débarrasser eux-mêmes. Là ils les laissèrent garrottés, mais ils leur donnèrent quelques provisions, et leur promirent que, s'ils y demeuraient tranquillement, on leur rendrait leur liberté dans un jour ou deux; mais que, s'ils tentaient de s'échapper, ils seraient mis à mort sans miséricorde. Ils protestèrent sincèrement qu'ils supporteraient leur emprisonnement avec patience, et parurent très-reconnaissants de ce qu'on les traitait si bien, qu'ils avaient des provisions et de la lumière : car

Vendredi leur avait donné pour leur bien-être quelques-unes de ces chandelles que nous faisions nous-mêmes. Ils avaient la persuasion qu'il se tiendrait en sentinelle à l'entrée de la caverne.

Les autres prisonniers étaient mieux traités : deux d'entre eux, à la vérité, avaient les bras liés, parce que le capitaine n'osait pas trop s'y fier; mais les deux autres avaient été pris à mon service, sur la recommandation du capitaine et sur leur promesse solennelle de vivre et de mourir avec nous. Ainsi, y compris ceux-ci et les trois braves garçons, nous étions sept hommes bien armés; et je ne mettais pas en doute que nous ne pussions venir à bout des dix arrivants, considérant surtout ce que le capitaine avait dit, qu'il y avait trois ou quatre honnêtes hommes parmi eux.

Aussitôt qu'ils atteignirent à l'endroit où gisait leur autre embarcation, ils poussèrent la leur sur la grève et mirent pied à terre en la halant après eux; ce qui me fit grand plaisir à voir : car j'avais craint qu'ils ne la laissassent à l'ancre à quelque distance du rivage, avec du monde dedans pour la garder, et qu'ainsi il nous fût impossible de nous en emparer.

Une fois à terre, la première chose qu'ils firent, ce fut de courir tous à l'autre embarcation; et il fut aisé de voir qu'ils tombèrent dans une grande surprise en la trouvant dépouillée, comme il a été

dit, de tout ce qui s'y trouvait et avec un grand trou dans le fond.

Après avoir pendant quelque temps réfléchi sur cela, ils poussèrent de toutes leurs forces deux ou trois grands cris pour essayer s'ils ne pourraient point se faire entendre de leurs compagnons; mais c'était peine inutile. Alors ils se serrèrent tous en cercle et firent une salve de mousqueterie : nous l'entendîmes, il est vrai, les échos en firent retentir les bois, mais ce fut tout. Les prisonniers qui étaient dans la caverne, nous en étions sûrs, ne pouvaient entendre, et ceux en notre garde, quoiqu'ils entendissent très-bien, n'avaient pas toutefois la hardiesse de répondre.

Ils furent si étonnés et si atterrés de ce silence, qu'ils résolurent, comme ils nous le dirent plus tard, de se rembarquer pour retourner vers le navire, et de raconter que leurs camarades avaient été massacrés et leur chaloupe défoncée. En conséquence, ils lancèrent immédiatement leur esquif et remontèrent tous à bord.

A cette vue le capitaine fut terriblement surpris et même stupéfié : il pensait qu'ils allaient rejoindre le navire et mettre à la voile, regardant leurs compagnons comme perdus, et qu'ainsi il lui fallait décidément perdre son navire, qu'il avait eu l'espérance de recouvrer. Mais il eut bientôt une tout autre raison de se déconcerter.

A peine s'étaient-ils éloignés que nous les vîmes revenir au rivage, mais avec de nouvelles mesures de conduite, sur lesquelles sans doute ils avaient délibéré, c'est-à-dire qu'ils laissèrent trois hommes dans l'embarcation, et que les autres descendirent à terre et s'enfoncèrent dans le pays pour chercher leurs compagnons.

Ce fut un grand désappointement pour nous, et nous en étions à ne savoir que faire : car nous saisir des sept hommes qui se trouvaient à terre ne serait d'aucun avantage si nous laissions échapper le bateau, parce qu'il regagnerait le navire, et qu'alors à coup sûr le reste de l'équipage lèverait l'ancre et mettrait à la voile, de sorte que nous perdrions le bâtiment sans retour.

Cependant il n'y avait d'autre remède que d'attendre et de voir ce qu'offrirait l'issue des choses. Après que les sept hommes furent descendus à terre, les trois hommes restés dans l'esquif remontèrent à une bonne distance du rivage, et mirent à l'ancre pour les attendre. Ainsi il nous était impossible de parvenir jusqu'à eux.

Ceux qui avaient mis pied à terre se tenaient serrés tous ensemble et marchaient vers le sommet de la petite éminence au-dessous de laquelle était située mon habitation, et nous les pouvions voir parfaitement sans en être aperçus. Nous aurions été enchantés qu'ils vinssent plus près de nous, afin

de faire feu dessus, ou bien qu'ils s'éloignassent davantage pour que nous pussions nous-mêmes nous débusquer.

Quand ils furent parvenus sur le versant de la colline d'où ils pouvaient planer au loin sur les vallées et les bois qui s'étendaient au nord-ouest, dans la partie la plus basse de l'île, ils se mirent à appeler et à crier jusqu'à n'en pouvoir plus. Là, n'osant pas sans doute s'aventurer loin du rivage, ni s'éloigner l'un de l'autre, ils s'assirent tous ensemble sous un arbre pour délibérer. S'ils avaient trouvé bon d'aller là pour s'y endormir, comme avait fait la première bande, c'eût été notre affaire; mais ils étaient trop remplis de l'appréhension du danger pour s'abandonner au sommeil, bien qu'assurément ils ne pussent se rendre compte de l'espèce de péril qu'ils avaient à craindre.

Le capitaine fit une ouverture fort sage au sujet de leur délibération. « Ils vont peut-être, disait-il, faire une nouvelle salve générale pour tâcher de se faire entendre de leurs compagnons; fondons tous sur eux juste au moment où leurs mousquets seront déchargés : à coup sûr ils demanderont quartier, et nous nous en rendrons maîtres sans effusion de sang. » J'approuvai cette proposition, pourvu qu'elle fût exécutée lorsque nous serions assez près d'eux pour les assaillir avant qu'ils eussent pu recharger leurs armes.

Mais le cas prévu n'advint pas, et nous demeurâmes encore longtemps fort irrésolus sur le parti à prendre. Enfin je dis à mon monde que mon opinion était qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit; qu'alors, s'ils n'étaient pas retournés à leur embarcation, nous pourrions peut-être trouver moyen de nous jeter entre eux et le rivage, et quelque stratagème pour attirer à terre ceux restés dans l'esquif.

Nous avions attendu fort longtemps, quoique très-impatients de les voir s'éloigner et fort mal à notre aise, quand, après d'interminables consultations, nous les vîmes tous se lever et descendre vers la mer. Il paraît que de si terribles appréhensions du danger de cette place pesaient sur eux qu'ils avaient résolu de regagner le navire, pour annoncer à bord la perte de leurs compagnons, et poursuivre leur voyage projeté.

Sitôt que je les aperçus se diriger vers le rivage, j'imaginai, et cela était réellement, qu'ils renonçaient à leurs recherches et se décidaient à s'en retourner. A cette seule appréhension, le capitaine, à qui j'avais communiqué cette pensée, fut près de tomber en défaillance; mais, sur-le-champ, pour les faire revenir sur leurs pas, je m'avisai d'un stratagème qui répondit complétement à mon but.

J'ordonnai à Vendredi et au second du capitaine d'aller de l'autre côté de la crique à l'ouest, vers l'endroit où étaient parvenus les sauvages lorsque

je sauvai Vendredi; sitôt qu'ils seraient arrivés à une petite butte distante d'un demi-mille environ, je leur recommandai de crier aussi fort qu'ils pourraient, et d'attendre jusqu'à ce que les matelots les eussent entendus; puis, dès que les matelots leur auraient répondu, de rebrousser chemin, et alors, se tenant hors de vue, répondant toujours quand les autres appelleraient, de prendre un détour pour les attirer au milieu des bois, aussi avant dans l'île que possible; puis enfin de revenir vers moi par certaines routes que je leur indiquai.

Ils étaient justement sur le point d'entrer dans la chaloupe, quand Vendredi et le second se mirent à crier. Ils les entendirent aussitôt, et leur répondirent tout en courant le long du rivage à l'ouest, du côté de la voix qu'ils avaient entendue; mais tout à coup ils furent arrêtés par la crique. Les eaux étant hautes, ils ne pouvaient traverser, et firent venir la chaloupe pour les passer sur l'autre bord, comme je l'avais prévu.

Quand ils eurent traversé, je remarquai que, la chaloupe ayant été conduite assez avant dans la crique, et pour ainsi dire dans un port, ils prirent avec eux un des trois hommes qui la montaient, et n'en laissèrent seulement que deux, après l'avoir amarrée au tronc d'un petit arbre sur le rivage.

C'était là ce que je souhaitais. Laissant Vendredi

et le second du capitaine à leur besogne, j'emmenai sur-le-champ les autres avec moi, et, me rendant en tapinois au delà de la crique, nous surprîmes les deux matelots avant qu'ils fussent sur leurs gardes, l'un couché sur le rivage, l'autre dans la chaloupe. Celui qui se trouvait à terre flottait entre le sommeil et le réveil, et, comme il allait se lever, le capitaine, qui était le plus avancé, courut sur lui, l'assomma, et cria à l'autre, qui était dans l'esquif : « Rends-toi, ou tu es mort. »

Il ne fallait pas beaucoup d'arguments pour soumettre un seul homme, qui voyait cinq hommes contre lui et son camarade étendu mort. D'ailleurs, c'était, à ce qu'il paraît, un des trois matelots qui avaient pris moins de part à la mutinerie que le reste de l'équipage. Aussi non-seulement il se décida facilement à se rendre, mais dans la suite il se joignit sincèrement à nous.

Dans ces entrefaites, Vendredi et le second du capitaine gouvernèrent si bien leur affaire avec les autres mutins qu'en criant et répondant ils les entraînèrent d'une colline à une autre, et d'un bois à un autre, jusqu'à ce qu'ils les eussent horriblement fatigués, et ils ne les laissèrent que lorsqu'ils furent certains qu'ils ne pourraient regagner la chaloupe avant la nuit. Ils étaient eux-mêmes harassés quand ils revinrent auprès de nous.

Il ne nous restait alors rien autre à faire qu'à les

épier dans l'obscurité pour fondre sur eux et en avoir bon marché.

Ce ne fut que plusieurs heures après le retour de Vendredi qu'ils arrivèrent à leur chaloupe ; mais longtemps auparavant nous pûmes entendre les plus avancés crier aux traîneurs de se hâter, et ceux-ci répondre et se plaindre qu'ils étaient las et écloppés, et ne pouvaient marcher plus vite, fort heureuse nouvelle pour nous.

Enfin ils atteignirent la chaloupe. Il serait impossible de décrire quelle fut leur stupéfaction quand ils virent qu'elle était ensablée dans la crique, que la marée s'était retirée et que leurs deux compagnons avaient disparu. Nous les entendions s'appeler l'un l'autre de la façon la plus lamentable, et se dire entre eux qu'ils étaient dans une île ensorcelée ; que, si elle était habitée par des hommes, ils seraient tous massacrés ; que, si elle l'était par des démons ou des esprits, ils seraient tous enlevés et dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau, et appelèrent un grand nombre de fois leurs deux camarades par leurs noms ; mais point de réponse. Un moment après nous pouvions les voir, à la faveur du peu de jour qui restait, courir çà et là en se tordant les mains comme des hommes au désespoir. Tantôt ils allaient s'asseoir dans la chaloupe pour se reposer, tantôt ils en sortaient pour rôder de nouveau sur le

rivage, et pendant assez longtemps dura ce manége.

Mes gens auraient bien désiré que je leur permisse de tomber brusquement sur eux dans l'obscurité, mais je ne voulais les assaillir qu'avec avantage, afin de les épargner et d'en tuer le moins que je pourrais; je voulais surtout n'exposer aucun de mes hommes à la mort, car je savais l'ennemi bien armé. Je résolus donc d'attendre pour voir s'ils ne se sépareraient point, et, à dessein de m'assurer d'eux, je fis avancer mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se glisser à quatre pieds, aussi à plat ventre qu'il leur serait possible, pour ne pas être découverts, et de s'approcher d'eux le plus qu'ils pourraient avant de faire feu.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient dans cette posture quand le maître d'équipage, qui avait été le principal meneur de la révolte, et qui se montrait alors le plus lâche et le plus abattu de tous, tourna ses pas de leur côté avec deux autres de la bande. Le capitaine était tellement animé en sentant ce principal vaurien si bien en son pouvoir qu'il avait à peine la patience de le laisser assez approcher pour le frapper à coup sûr, car jusque-là il n'avait qu'entendu sa voix, et, dès qu'ils furent à sa portée, se dressant subitement sur ses pieds, ainsi que Vendredi, ils firent feu dessus.

Le maître d'équipage fut tué sur la place; un autre fut atteint au corps et tomba près de lui, mais il n'expira qu'une ou deux heures après; le troisième prit la fuite.

A cette détonation, je m'approchai immédiatement avec toute mon armée, qui était alors de huit hommes, savoir : moi, généralissime; Vendredi, mon lieutenant général; le capitaine et ses deux compagnons, et les trois prisonniers de guerre auxquels il avait confié des armes.

Nous nous avançâmes sur eux dans l'obscurité, de sorte qu'on ne pouvait juger de notre nombre. J'ordonnai au matelot qu'ils avaient laissé dans la chaloupe, et qui était alors un des nôtres, de les appeler par leurs noms, afin d'essayer si je pourrais les amener à parlementer, et par là peut-être à des termes d'accommodement, ce qui nous réussit à souhait : car il était en effet naturel de croire que, dans l'état où ils étaient alors, ils capituleraient très-volontiers. Ce matelot se mit donc à crier de toute sa force à l'un d'entre eux : « Tom Smith! Tom Smith! » Tom Smith répondit aussitôt : « Est-ce toi, Robinson? (car il paraît qu'il avait reconnu sa voix). — Oui, oui, reprit l'autre. Au nom de Dieu, Tom Smith, mettez bas les armes et rendez-vous, sans quoi vous êtes tous morts à l'instant.

— A qui faut-il nous rendre? répliqua Smith;

où sont-ils ? — Ils sont ici, dit Robinson : c'est notre capitaine avec cinquante hommes qui vous pourchassent depuis deux heures. Le maître d'équipage est tué, Will Frye blessé, et moi je suis prisonnier. Si vous ne vous rendez pas, vous êtes tous perdus.

— Nous donnera-t-on quartier, dit Tom Smith, si nous nous rendons ? — Je vais le demander si vous promettez de vous rendre », répondit Robinson. Il s'adressa donc au capitaine, et le capitaine lui-même se mit alors à crier : « Toi, Smith, tu connais ma voix : si vous déposez immédiatement les armes et vous soumettez, vous aurez tous la vie sauve, hormis Will Atkins. »

Sur ce, Will Atkins s'écria : « Au nom de Dieu, capitaine, donnez-moi quartier ! Qu'ai-je fait ? Ils sont tous aussi coupables que moi. » Ce qui, au fait, n'était pas vrai : car il paraît que ce Will Atkins avait été le premier à se saisir du capitaine au commencement de la révolte, et qu'il l'avait cruellement maltraité en lui liant les mains et en l'accablant d'injures. Quoi qu'il en fût, le capitaine le somma de se rendre à discrétion et de se confier à la miséricorde du gouverneur (c'est moi dont il entendait parler, car ils m'appelaient tous gouverneur).

Bref, ils déposèrent tous les armes et demandèrent la vie, et j'envoyai pour les garrotter l'homme

qui avait parlementé avec deux de ses compagnons. Alors ma grande armée de cinquante hommes, laquelle, y compris les trois en détachement, se composait en tout de huit hommes, s'avança et fit main basse sur eux et leur chaloupe; mais je me tins avec un des miens hors de leur vue, pour des raisons d'État.

Notre premier soin fut de réparer la chaloupe et de songer à recouvrer le vaisseau. Quant au capitaine, il eut alors le loisir de pourparler avec ses prisonniers; il leur reprocha l'infamie de leurs procédés à son égard et l'atrocité de leur projet, qui assurément les aurait conduits enfin à la misère et à l'opprobre, et peut-être à la potence.

Ils parurent tous fort repentants et implorèrent la vie. Il leur répondit là-dessus qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île; qu'ils avaient cru le jeter sur le rivage d'une île stérile et déserte, mais qu'il avait plu à Dieu de les diriger vers une île habitée, dont le gouverneur était Anglais et pouvait les y faire pendre tous, si tel était son plaisir; mais que, comme il leur avait donné quartier, il supposait qu'il les enverrait en Angleterre pour y être traités comme la justice le requérait, hormis Atkins, à qui le gouverneur lui avait enjoint de dire de se préparer à la mort, car il serait pendu le lendemain matin.

Quoique tout ceci ne fût qu'une fiction de sa

part, elle produisit cependant tout l'effet désiré. Atkins se jeta à genoux et supplia le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et tous les autres le conjurèrent au nom de Dieu, afin de n'être point envoyés en Angleterre.

Il me vint alors à l'esprit que le moment de notre délivrance était venu, et que ce serait une chose très-facile que d'amener ces gens à s'employer de tout cœur à recouvrer le vaisseau. Je m'éloignai donc dans l'ombre pour qu'ils ne pussent voir quelle sorte de gouverneur ils avaient, et j'appelai à moi le capitaine. Quand j'appelai, comme si j'étais à une bonne distance, un de mes hommes reçut l'ordre de parler à son tour, et il dit au capitaine : « Capitaine, le commandant vous appelle. » Le capitaine répondit aussitôt : « Dites à Son Excellence que je viens à l'instant. » Ceci les trompa encore parfaitement, et ils crurent tous que le gouverneur était près de là avec ses cinquante hommes.

Quand le capitaine vint à moi, je lui communiquai mon projet pour la prise du vaisseau. Il le trouva parfait, et résolut de le mettre à exécution le lendemain.

Mais, pour l'exécuter avec plus d'artifice et en assurer le succès, je lui dis qu'il fallait que nous séparassions les prisonniers, et qu'il prît Atkins et deux autres d'entre les plus mauvais pour les envoyer, bras liés, à la caverne où étaient déjà les

autres. Ce soin fut remis à Vendredi et aux deux hommes qui avaient été débarqués avec le capitaine.

Ils les emmenèrent à la caverne comme à une prison, et c'était au fait un horrible lieu, surtout pour des hommes dans leur position.

Je fis conduire les autres à ma tonnelle, comme je l'appelais, et dont j'ai donné une description complète. Comme elle était enclose et qu'ils avaient les bras liés, la place était assez sûre, attendu que de leur conduite dépendait leur sort.

A ceux-ci, dans la matinée, j'envoyai le capitaine pour entrer en pourparler avec eux ; en un mot, les éprouver et me dire s'il pensait qu'on pût ou non se fier à eux pour aller à bord et surprendre le navire. Il leur parla de l'outrage qu'ils lui avaient fait, de la condition dans laquelle ils étaient tombés, et leur dit que, bien que le gouverneur leur eût donné quartier actuellement, ils seraient à coup sûr mis au gibet si on les envoyait en Angleterre ; mais que, s'ils voulaient s'associer à une entreprise aussi loyale que celle de recouvrer le vaisseau, il aurait du gouverneur la promesse de leur grâce.

On devine avec quelle hâte une semblable proposition fut acceptée par des hommes dans leur situation. Ils tombèrent aux genoux du capitaine, et promirent avec les plus énergiques imprécations qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la dernière goutte

de leur sang; que, lui devant la vie, ils le suivraient en tous lieux, et qu'ils le regarderaient comme leur père tant qu'ils vivraient.

« Bien, reprit le capitaine; je m'en vais reporter au gouverneur ce que vous m'avez dit, et voir ce que je puis faire pour l'amener à donner son consentement. » Il vint donc me rendre compte de l'état d'esprit dans lequel il les avait trouvés, et m'affirma qu'il croyait vraiment qu'ils seraient fidèles.

Néanmoins, pour plus de sûreté, je le priai de retourner vers eux, d'en choisir cinq, et de leur dire, pour leur donner à penser qu'on n'avait pas besoin d'hommes, qu'il n'en prenait que cinq pour l'aider, et que les deux autres et les trois qui avaient été envoyés prisonniers au château, ma caverne, le gouverneur voulait les garder comme otages, pour répondre de la fidélité de ces cinq; et que, s'ils se montraient perfides dans l'exécution, les cinq otages seraient tout vifs accrochés à un gibet sur le rivage.

Ceci parut sévère, et les convainquit que c'était chose sérieuse que le gouverneur. Toutefois ils ne pouvaient qu'accepter, et ce fut alors autant l'affaire des prisonniers que celle du capitaine d'engager les cinq autres à faire leur devoir.

Voici quel était l'état de nos forces pour l'expédition : 1° le capitaine, son second et le passa-

ger; 2° les deux prisonniers de la première escouade, auxquels, sur les renseignements du capitaine, j'avais donné la liberté et confié des armes; 3° les deux autres, que j'avais tenus jusqu'alors garrottés dans ma tonnelle, et que je venais de relâcher, à la sollicitation du capitaine; 4° les cinq élargis en dernier. Ils étaient donc douze en tout, outre les cinq que nous tenions prisonniers dans la caverne comme otages.

Je demandai au capitaine s'il voulait avec ce monde risquer l'abordage du navire. Quant à moi et mon serviteur Vendredi, je ne pensai pas qu'il fût convenable que nous nous éloignassions, ayant derrière nous sept hommes captifs. C'était bien assez de besogne pour nous que de les garder à l'écart, et de les fournir de vivres.

Quant aux cinq de la caverne, je résolus de les tenir séquestrés; mais Vendredi allait deux fois par jour pour leur donner le nécessaire. J'employai les deux autres à porter les provisions à une certaine distance, où Vendredi devait les prendre.

Lorsque je me montrai aux deux premiers otages, ce fut avec le capitaine, qui leur dit que j'étais la personne que le gouverneur avait désignée pour veiller sur eux; que le bon plaisir du gouverneur était qu'ils n'allassent nulle part sans mon autorisation ; et que, s'ils le faisaient, ils seraient transférés au château et mis aux fers. Ne leur ayant ja-

mais permis de me voir comme gouverneur, je jouais donc pour lors un autre personnage, et leur parlais du gouverneur, de la garnison, du château et autres choses semblables, en toute occasion.

Le capitaine n'avait plus d'autre difficulté devant lui que de gréer les deux chaloupes, de reboucher celle défoncée, et de les équiper. Il fit son passager capitaine de l'une avec quatre hommes, et lui-même, son second et cinq matelots montèrent dans l'autre. Ils concertèrent très-bien leurs plans, car ils arrivèrent au navire vers le milieu de la nuit. Aussitôt qu'ils en furent à portée de la voix, le capitaine ordonna à Robinson de héler et de leur dire qu'ils ramenaient les hommes et la chaloupe, mais qu'ils avaient été bien longtemps avant de les trouver, et autres choses semblables. Il jasa avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent accosté le vaisseau. Alors le capitaine et son second, avec leurs armes, se jetant les premiers à bord, assommèrent sur-le-champ à coups de crosse de mousquet le bosseman et le charpentier; et, fidèlement secondés par leur monde, ils s'assuraient de tous ceux qui étaient sur le pont et le gaillard d'arrière, et commençaient à fermer les écoutilles pour empêcher de monter ceux qui étaient en bas, quand les gens de l'autre embarcation, abordant par les porte-haubans de misaine, s'emparèrent du gaillard d'avant et de l'écoutillon

qui descendait à la cuisine, où trois hommes qui s'y trouvaient furent faits prisonniers.

Ceci fait, tout étant en sûreté sur le pont, le capitaine ordonna à son second de forcer avec trois hommes la chambre du Conseil, où était posté le nouveau capitaine rebelle, qui, ayant eu quelque alerte, était monté et avait pris les armes avec deux matelots et un mousse. Quand le second eut effondré la porte avec une pince, le nouveau capitaine et ses hommes firent hardiment feu sur eux. Une balle de mousquet atteignit le second et lui cassa le bras, deux autres matelots furent aussi blessés, mais personne ne fut tué.

Le second, appelant à son aide, se précipita cependant, tout blessé qu'il était, dans la chambre du conseil, et déchargea son pistolet à travers la tête du nouveau capitaine. Les balles entrèrent par la bouche, ressortirent derrière l'oreille et le firent taire à jamais. Là-dessus le reste se rendit, et le navire fut réellement repris sans qu'aucun autre perdît la vie.

Aussitôt que le bâtiment fut ainsi recouvré, le capitaine ordonna de tirer sept coups de canon, signal dont il était convenu avec moi pour me donner avis de son succès. Je vous laisse à penser si je fus aise de les entendre, ayant veillé tout exprès sur le rivage jusqu'à près de deux heures du matin.

Après avoir parfaitement entendu le signal, je me couchai; et, comme cette journée avait été pour moi très-fatigante, je dormis profondément jusqu'à ce que je fus réveillé en sursaut par un coup de canon. Je me levai sur-le-champ, et j'entendis quelqu'un m'appeler : « Gouverneur, gouverneur! » Je reconnus de suite la voix du capitaine, et je grimpai sur le haut du rocher où il était monté. Il me reçut dans ses bras, et, me montrant du doigt le bâtiment : « Mon cher ami et libérateur, me dit-il, voilà votre navire, car il est tout à vous, ainsi que nous et tout ce qui lui appartient. » Je jetai les yeux sur le vaisseau. Il était mouillé à un peu plus d'un demi-mille du rivage : car ils avaient appareillé dès qu'ils en avaient été maîtres; et, comme il faisait beau, ils étaient venus jeter l'ancre à l'embouchure de la petite crique; puis, à la faveur de la marée haute, le capitaine amenant la pinace près de l'endroit où j'avais autrefois abordé avec mes radeaux, il avait débarqué juste à ma porte.

Je fus d'abord sur le point de m'évanouir de surprise : car je voyais positivement ma délivrance dans mes mains, toutes choses faciles, et un grand bâtiment prêt à me transporter s'il me plaisait de partir. Pendant quelque temps je fus incapable de répondre un seul mot; mais, comme le capitaine m'avait pris dans ses bras, je m'appuyai

fortement sur lui, sans quoi je serais tombé par terre.

Il s'aperçut de ma défaillance, et, tirant vite une bouteille de sa poche, me fit boire un trait d'une liqueur cordiale qu'il avait apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je m'assis à terre; et, quoique cela m'eût rappelé à moi-même, je fus encore longtemps sans pouvoir lui dire un mot.

Cependant le pauvre homme était dans un aussi grand ravissement que moi; seulement il n'était pas comme moi sous le coup de la surprise. Il me disait mille bonnes et tendres choses pour me calmer et rappeler mes sens; mais il y avait un tel gonflement de joie dans ma poitrine que mes esprits étaient plongés dans la confusion; enfin il débonda par des larmes, et peu après je recouvrai la parole.

Alors je l'étreignis à mon tour, je l'embrassai comme mon libérateur, et nous nous abandonnâmes à la joie. Je lui dis que je le regardais comme un homme envoyé par le Ciel pour me délivrer; que toute cette affaire me semblait un enchaînement de prodiges; que de telles choses étaient pour nous un témoignage que la main cachée d'une Providence gouverne l'univers, et une preuve évidente que l'œil d'une puissance infinie sait pénétrer dans les coins les plus reculés du monde et

envoyer aide aux malheureux toutes fois et quantes qu'il lui plaît.

Je n'oubliai pas d'élever au Ciel mon cœur reconnaissant. Et quel cœur aurait pu se défendre de le bénir, celui qui non-seulement avait d'une façon miraculeuse pourvu aux besoins d'un homme dans un semblable désert et dans un pareil abandon, mais de qui, il faut incessamment le reconnaître, toute délivrance procède?

Quand nous eûmes jasé quelque temps, le capitaine me dit qu'il m'avait apporté tels petits rafraîchissements que pouvait fournir le bâtiment et que les misérables qui en avaient été si longtemps maîtres n'avaient pas gaspillés. Sur ce, il appela les gens de la pinace et leur ordonna d'apporter à terre les choses destinées au gouverneur. C'était réellement un présent comme pour quelqu'un qui n'eût pas dû s'en aller avec eux, comme si j'eusse dû toujours demeurer dans l'île, et comme s'ils eussent dû partir sans moi.

Premièrement il m'avait apporté un coffret à flacons pleins d'excellentes eaux cordiales, six grandes bouteilles de vin de Madère, de la contenance de deux quartes, deux livres de très-bon tabac, douze grosses pièces de bœuf salé et six pièces de porc, avec un sac de pois et environ cent livres de biscuit.

Il m'apporta aussi une caisse de sucre, une

caisse de fleur de farine, un sac plein de citrons, deux bouteilles de jus de limon et une foule d'autres choses. Outre cela, et ce qui m'était mille fois plus utile, il ajouta six chemises toutes neuves, six cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, un chapeau, une paire de bas, et un très-bon habillement complet qu'il n'avait que très-peu porté. En un mot, il m'équipa des pieds à la tête.

Comme on l'imagine, c'était un bien doux et bien agréable présent pour quelqu'un dans ma situation. Mais jamais costume au monde ne fut aussi déplaisant, aussi étrange, aussi incommode que le furent pour moi ces habits les premières fois que je m'en affublai.

Après ces cérémonies, et quand toutes ces bonnes choses furent transportées dans mon petit logement, nous commençâmes à nous consulter sur ce que nous avions à faire de nos prisonniers : car il était important de considérer si nous pouvions ou non risquer de les prendre avec nous, surtout les deux d'entre eux que nous savions être incorrigibles et intraitables au dernier degré. Le capitaine me dit qu'il les connaissait pour des vauriens tels qu'il n'y avait pas à les dompter, et que, s'il les emmenait, ce ne pourrait être que dans les fers, comme des malfaiteurs, afin de les livrer aux mains de la justice à la première colonie anglaise

qu'il atteindrait. Je m'aperçus que le capitaine lui-même en était fort chagrin.

Aussi lui dis-je que, s'il le souhaitait, j'entreprendrais d'amener les deux hommes en question à demander eux-mêmes d'être laissés dans l'île. « J'en serais aise, répondit-il, de tout mon cœur. — Bien, je vais les envoyer chercher, et leur parler de votre part. » Je commandai donc à Vendredi et aux deux otages, qui pour lors étaient libérés, leurs camarades ayant accompli leur promesse, je leur ordonnai donc, dis-je, d'aller à la caverne, d'emmener les cinq prisonniers, garrottés comme ils étaient, à ma tonnelle, et de les y garder jusqu'à ce que je vinsse.

Quelque temps après je m'y rendis vêtu de mon nouveau costume, et je fus alors derechef appelé gouverneur. Tous étant réunis, et le capitaine m'accompagnant, je fis amener les prisonniers devant moi, et je leur dis que j'étais parfaitement instruit de leur infâme conduite envers le capitaine, et de leur projet de faire la course avec le navire et d'exercer le brigandage; mais que la Providence les avait enlacés dans leurs propres piéges, et qu'ils étaient tombés dans la fosse qu'ils avaient creusée pour d'autres.

Je leur annonçai que, par mes instructions, le navire avait été recouvré, qu'il était pour lors dans la rade, et que tout à l'heure ils verraient que

leur nouveau capitaine avait reçu le prix de sa trahison, car ils le verraient pendu au bout d'une vergue.

Je les priai de me dire, quant à eux, ce qu'ils avaient à alléguer pour que je ne les fisse pas exécuter comme des pirates pris sur le fait, ainsi qu'ils ne pouvaient douter que ma commission m'y autorisât.

Un d'eux me répondit au nom de tous qu'ils n'avaient rien à dire, sinon que lorsqu'ils s'étaient rendus, le capitaine leur avait promis la vie, et qu'ils imploraient humblement ma miséricorde. « Je ne sais quelle grâce vous faire, leur repartis-je : moi, j'ai résolu de quitter l'île avec mes hommes, je m'embarque avec le capitaine pour retourner en Angleterre; et lui, le capitaine, ne peut vous emmener que prisonniers, dans les fers, pour être jugés comme révoltés et comme forbans, ce qui, vous ne l'ignorez pas, vous conduirait droit à la potence. Je n'entrevois rien de meilleur pour vous, à moins que vous n'ayez envie d'achever votre destin en ce lieu. Si cela vous convient, comme il m'est loisible de le quitter, je ne m'y oppose pas; je me sens même quelque penchant à vous accorder la vie si vous pensez pouvoir vous accommoder de cette île. » Ils parurent très-reconnaissants, et me déclarèrent qu'ils préféreraient se risquer à demeurer en ce séjour plutôt que d'être transférés

en Angleterre pour être pendus : je tins cela pour dit.

Néanmoins le capitaine parut faire quelques difficultés, comme s'il redoutait de les laisser. Alors je fis semblant de me fâcher contre lui, et je lui dis qu'ils étaient mes prisonniers et non les siens; que, puisque je leur avais offert une si grande faveur, je voulais être aussi bon que ma parole; que s'il ne jugeait point à propos d'y consentir je les remettrais en liberté, comme je les avais trouvés; permis à lui de les reprendre, s'il pouvait les attraper.

Là-dessus ils me témoignèrent beaucoup de gratitude, et moi, conséquemment, je les fis mettre en liberté; puis je leur dis de se retirer dans les bois, au lieu même d'où ils venaient, et que je leur laisserais des armes à feu, des munitions, et quelques instructions nécessaires pour qu'ils vécussent très-bien si bon leur semblait.

Alors je me disposai à me rendre au navire. Je dis néanmoins au capitaine que je resterais encore cette nuit pour faire mes préparatifs, et que je désirais qu'il retournât cependant à son bord pour y maintenir le bon ordre, et qu'il m'envoyât la chaloupe à terre le lendemain. Je lui recommandai en même temps de faire pendre au taquet d'une vergue le nouveau capitaine, qui avait été tué, afin que nos bannis pussent le voir.

Quand le capitaine fut parti, je fis venir ces hommes à mon logement, et j'entamai avec eux un grave entretien sur leur position. Je leur dis que, selon moi, ils avaient fait un bon choix; que, si le capitaine les emmenait, ils seraient assurément pendus. Je leur montrai leur capitaine à eux flottant au bout d'une vergue, et je leur déclarai qu'ils n'auraient rien moins que cela à attendre.

Quand ils eurent tous manifesté leur bonne disposition à rester, je leur dis que je voulais les initier à l'histoire de mon existence en cette île, et les mettre à même de rendre la leur agréable. Conséquemment je leur fis tout l'historique du lieu et de ma venue en ce lieu. Je leur montrai mes fortifications; je leur indiquai la manière dont je faisais mon pain, plantais mon blé et préparais mes raisins: en un mot je leur enseignai tout ce qui était nécessaire pour leur bien-être. Je leur contai l'histoire des seize Espagnols qu'ils avaient à attendre, pour lesquels je laissais une lettre, et je leur fis promettre de fraterniser avec eux [1].

Je leur laissai mes armes à feu, nommément cinq mousquets et trois fusils de chasse, de plus trois

1. Ici, dans certaine édition, est intercalé, à propos d'encre, un petit paragraphe fort niais et fort malencontreux, qui ne se trouve point dans l'édition originale de Stockdale.

épées, et environ un baril de poudre que j'avais de reste : car après la première et la deuxième année j'en usais peu et n'en gaspillais point.

Je leur donnai une description de ma manière de gouverner mes chèvres, et des instructions pour les traire et les engraisser, et pour faire du beurre et du fromage.

En un mot, je leur mis à jour chaque partie de ma propre histoire, et leur donnai l'assurance que j'obtiendrais du capitaine qu'il leur laissât deux barils de poudre à canon en plus, et quelques semences de légumes, que moi-même, leur dis-je, je me serais estimé fort heureux d'avoir. Je leur abandonnai aussi le sac de pois que le capitaine m'avait apporté pour ma consommation, et je leur recommandai de les semer, qu'immanquablement ils multiplieraient.

Ceci fait, je pris congé d'eux le jour suivant, et m'en allai à bord du navire. Nous nous disposâmes immédiatement à mettre à la voile, mais nous n'appareillâmes que de nuit. Le lendemain matin, de très-bonne heure, deux des cinq exilés rejoignirent le bâtiment à la nage, et, se plaignant très-lamentablement des trois autres bannis, demandèrent au nom de Dieu à être pris à bord, car ils seraient assassinés. Ils supplièrent le capitaine de les accueillir, dussent-ils être pendus sur-le-champ.

A cela le capitaine prétendit ne pouvoir rien

sans moi ; mais après quelques difficultés, mais après de leur part une solennelle promesse d'amendement, nous les reçûmes à bord. Quelque temps après ils furent fouettés et châtiés d'importance : dès lors ils se montrèrent de fort tranquilles et de fort honnêtes compagnons.

Ensuite, à marée haute, j'allai au rivage avec la chaloupe chargée des choses promises aux exilés, et auxquelles, à mon intercession, le capitaine avait donné l'ordre qu'on ajoutât leurs coffres et leurs vêtements, qu'ils reçurent avec beaucoup de reconnaissance. Pour les encourager, je leur dis que, s'il ne m'était point impossible de leur envoyer un vaisseau pour les prendre, je ne les oublierais pas.

Quand je pris congé de l'île j'emportai à bord, comme reliques, le grand bonnet de peau de chèvre que je m'étais fabriqué, mon parasol et un de mes perroquets. Je n'oubliai pas de prendre l'argent dont autrefois je fis mention, lequel était resté si longtemps inutile qu'il s'était terni et noirci ; à peine aurait-il pu passer pour de l'argent avant d'avoir été quelque peu frotté et manié. Je n'oubliai pas non plus celui que j'avais trouvé dans les débris du vaisseau espagnol.

C'est ainsi que j'abandonnai mon île le *dix-neuf décembre mil six cent quatre-vingt-six,* selon le calcul du navire, après y être demeuré vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours. De cette seconde

captivité je fus délivré le même jour du mois que je m'étais enfui jadis, dans le *Barco-Longo*, de chez les Maures de Salé.

Sur ce navire, au bout d'un long voyage, j'arrivai en Angleterre le 11 juin de l'an 1687, après une absence de trente-cinq années.

Quand j'arrivai en Angleterre, j'étais parfaitement étranger à tout le monde, comme si je n'y eusse jamais été connu. Ma bienfaitrice, ma fidèle intendante à qui j'avais laissé en dépôt mon argent, vivait encore, mais elle avait essuyé de grandes infortunes dans le monde ; et, devenue veuve pour la seconde fois, elle vivait chétivement. Je la mis à l'aise quant à ce qu'elle me devait, en lui donnant l'assurance que je ne la chagrinerais point. Bien au contraire, en reconnaissance de ses premiers soins et de sa fidélité envers moi, je l'assistai autant que le comportait mon petit avoir, qui pour lors, il est vrai, ne me permit pas de faire beaucoup pour elle. Mais je lui jurai que je garderais toujours souvenance de son ancienne amitié pour moi. Et vraiment je ne l'oubliai pas lorsque je fus en position de la secourir, comme on pourra le voir en son lieu.

Je m'en allai ensuite dans le Yorkshire. Mon père et ma mère étaient morts et toute ma famille éteinte, hormis deux sœurs et deux enfants de l'un de mes frères. Comme depuis longtemps je passais

pour mort, on ne m'avait rien réservé dans le partage. Bref, je ne trouvai ni appui ni secours, et le petit capital que j'avais n'était pas suffisant pour fonder mon établissement dans le monde.

A la vérité, je reçus une marque de gratitude à laquelle je ne m'attendais pas : le capitaine que j'avais si heureusement délivré avec son navire et sa cargaison, ayant fait à ses armateurs un beau récit de la manière dont j'avais sauvé le bâtiment et l'équipage, ils m'invitèrent, avec quelques autres marchands intéressés, à les venir voir, et tous ensemble ils m'honorèrent d'un fort gracieux compliment à ce sujet et d'un présent d'environ deux cents livres sterling.

Après beaucoup de réflexions sur ma position, et sur le peu de moyens que j'avais de m'établir dans le monde, je résolus de m'en aller à Lisbonne, pour voir si je ne pourrais pas obtenir quelques informations sur l'état de ma plantation au Brésil, et sur ce qu'était devenu mon partner, qui, j'avais tout lieu de le supposer, avait dû depuis bien des années me mettre au rang des morts.

Dans cette vue, je m'embarquai pour Lisbonne, où j'arrivai au mois d'avril suivant. Mon serviteur Vendredi m'accompagna avec beaucoup de dévouement dans toutes ces courses, et se montra le garçon le plus fidèle en toute occasion.

Quand j'eus mis pied à terre à Lisbonne, je trou-

vai, après quelques recherches, et à ma toute particulière satisfaction, mon ancien ami le capitaine qui jadis m'avait accueilli en mer à la côte d'Afrique. Vieux alors; il avait abandonné la mer, après avoir laissé son navire à son fils, qui n'était plus un jeune homme, et qui continuait de commercer avec le Brésil. Le vieillard ne me reconnut pas, et au fait je le reconnaissais à peine ; mais je me rétablis dans son souvenir aussitôt que je lui eus dit qui j'étais.

Après avoir échangé quelques expressions affectueuses de notre ancienne connaissance, je m'informai, comme on peut le croire, de ma plantation et de mon partner. Le vieillard me dit : « Je ne suis pas allé au Brésil depuis environ neuf ans ; je puis néanmoins vous assurer que lors de mon dernier voyage votre partner vivait encore ; mais les curateurs que vous lui aviez adjoints pour avoir l'œil sur votre portion étaient morts tous les deux. Je crois cependant que vous pourriez avoir un compte très-exact du rapport de votre plantation, parce que, sur la croyance générale qu'ayant fait naufrage vous aviez été noyé, vos curateurs ont versé le produit de votre part de la plantation dans les mains du procureur fiscal, qui en a assigné, en cas que vous ne revinssiez jamais le réclamer, un tiers au roi et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, pour être employés au soulagement des pau-

vres, et à la conversion des Indiens à la foi catholique. Nonobstant, si vous vous présentiez, ou quelqu'un fondé de pouvoir, pour réclamer cet héritage, il serait restitué, excepté le revenu ou produit annuel, qui, ayant été affecté à des œuvres charitables, ne peut être réversible. Je vous assure que l'intendant du roi et le proveedor, ou majordome du monastère, ont toujours eu grand soin que le bénéficier, c'est-à-dire votre partner, leur rendît chaque année un compte fidèle du revenu total, dont ils ont dûment perçu votre moitié. »

Je lui demandai s'il savait quel accroissement avait pris ma plantation; s'il pensait qu'elle valût la peine de s'en occuper, ou si, allant sur les lieux, je ne rencontrerais pas d'obstacle pour rentrer dans mes droits à la moitié.

Il me répondit : « Je ne puis vous dire exactement à quel point votre plantation s'est améliorée, mais je sais que votre partner est devenu excessivement riche par la seule jouissance de sa portion. Ce dont j'ai meilleure souvenance, c'est d'avoir ouï dire que le tiers de votre portion, dévolu au roi, et qui, ce me semble, a été octroyé à quelque monastère ou maison religieuse, montait à plus de 200 moidores par an. Quant à être rétabli en paisible possession de votre bien, cela ne fait pas de doute, votre partner vivant encore pour témoigner de vos droits, et votre nom étant enregistré sur le

cadastre du pays. » Il me dit aussi : « Les survivants de vos deux curateurs sont de très-probes et de très-honnêtes gens, fort riches, et je pense que non-seulement vous aurez leur assistance pour rentrer en possession, mais que vous trouverez entre leurs mains, pour votre compte, une somme très-considérable. C'est le produit de la plantation pendant que leurs pères en avaient la curatelle, et avant qu'ils s'en fussent dessaisis, comme je vous le disais tout à l'heure, ce qui eut lieu, autant que je me le rappelle, il y a environ douze ans. »

A ce récit, je montrai un peu de tristesse et d'inquiétude, et je demandai au vieux capitaine comment il était advenu que mes curateurs eussent ainsi disposé de mes biens, quand il n'ignorait pas que j'avais fait mon testament, et que je l'avais institué, lui, le capitaine portugais, mon légataire universel.

« Cela est vrai, me répondit-il ; mais, comme il n'y avait point de preuves de votre mort, je ne pouvais agir comme exécuteur testamentaire jusqu'à ce que j'en eusse acquis quelque certitude. En outre, je ne me sentais pas porté à m'entremettre dans une affaire si lointaine. Toutefois j'ai fait enregistrer votre testament, et je l'ai revendiqué ; et, si j'eusse pu constater que vous étiez mort ou vivant, j'aurais agi par procuration, et pris possession de l'*engenho* (c'est ainsi que les Portugais

nomment une sucrerie), et j'aurais donné ordre de le faire à mon fils, qui était alors au Brésil.

Mais, poursuivit le vieillard, j'ai une autre nouvelle à vous donner, qui peut-être ne vous sera pas si agréable que les autres : c'est que, vous croyant perdu, et tout le monde le croyant aussi, votre partner et vos curateurs m'ont offert de s'accommoder avec moi, en votre nom, pour le revenu des six ou huit premières années, lequel j'ai reçu. Cependant de grandes dépenses ayant été faites alors pour augmenter la plantation, pour bâtir un *engenho* et acheter des esclaves, ce produit ne s'est pas élevé, à beaucoup près, aussi haut que par la suite. Néanmoins je vous rendrai un compte exact de tout ce que j'ai reçu et de la manière dont j'en ai disposé. »

Après quelques jours de nouvelles conférences avec ce vieil ami, il me remit un compte du revenu des six premières années de ma plantation, signé par mon partner et mes deux curateurs, et qui lui avait toujours été livré en marchandises, telles que du tabac en rouleau et du sucre en caisse, sans parler du *rum*, de la mélasphærule, produit obligé d'une sucrerie. Je reconnus par ce compte que le revenu s'accroissait considérablement chaque année ; mais, comme il a été dit précédemment, les dépenses ayant été grandes, le boni fut petit d'abord. Cependant le vieillard me fit voir qu'il était

mon débiteur pour 470 moidores, outre 60 caisses de sucre et 15 doubles rouleaux de tabac, qui s'étaient perdus dans son navire, ayant fait naufrage en revenant à Lisbonne, environ onze ans après mon départ du Brésil.

Cet homme de bien se prit alors à se plaindre de ses malheurs, qui l'avaient contraint à faire usage de mon argent pour recouvrer ses pertes et acheter une part dans un autre navire. « Quoi qu'il en soit, mon vieil ami, ajouta-t-il, vous ne manquerez pas de secours dans votre nécessité, et, aussitôt que mon fils sera de retour, vous serez pleinement satisfait. »

Là-dessus, il tira une vieille escarcelle et me donna 160 moidores portugais en or. Ensuite, me présentant les titres de ses droits sur le bâtiment avec lequel son fils était allé au Brésil, et dans lequel il était intéressé pour un quart et son fils pour un autre, il me les remit tous entre les mains en nantissement du reste.

J'étais beaucoup trop touché de la probité et de la candeur de ce pauvre homme pour accepter cela; et, me remémorant tout ce qu'il avait fait pour moi, comment il m'avait accueilli en mer, combien il en avait usé généreusement à mon égard en toute occasion, et combien surtout il se montrait en ce moment ami sincère, je fus sur le point de pleurer quand il m'adressait ces paroles. Aussi lui deman-

dai-je d'abord si sa situation lui permettait de se dépouiller de tant d'argent à la fois, et si cela ne le gênerait point. Il me répondit qu'à la vérité cela pourrait le gêner un peu, mais que ce n'en était pas moins mon argent, et que j'en avais peut-être plus besoin que lui.

Tout ce que me disait ce galant homme était si affectueux que je pouvais à peine retenir mes larmes. Bref, je pris une centaine de moidores, et lui demandai une plume et de l'encre pour lui en faire un reçu ; puis je lui rendis le reste, et lui dis : « Si jamais je rentre en possession de ma plantation, je vous remettrai toute la somme (comme effectivement je fis plus tard), et, quant au titre de propriété de votre part sur le navire de votre fils, je ne veux en aucune façon l'accepter. Si je venais à avoir besoin d'argent, je vous tiens assez honnête pour me payer ; si, au contraire, je viens à palper celui que vous me faites espérer, je ne recevrai plus jamais un penny de vous. »

Quand ceci fut entendu, le vieillard me demanda s'il ne pourrait pas me servir en quelque chose dans la réclamation de ma plantation. Je lui dis que je pensais aller moi-même sur les lieux. « Vous pouvez faire ainsi, reprit-il, si cela vous plaît ; mais, dans le cas contraire, il y a bien des moyens d'assurer vos droits et de recouvrer immédiatement la jouissance de vos revenus. » Et, comme il se trouvait

dans la rivière de Lisbonne des vaisseaux prêts à partir pour le Brésil, il me fit inscrire mon nom dans un registre public, avec une attestation de sa part affirmant, sous serment, que j'étais en vie, et que j'étais bien la même personne qui avait entrepris autrefois le défrichement et la culture de ladite plantation.

A cette déposition, régulièrement légalisée par un notaire, il me conseilla d'annexer une procuration, et de l'envoyer avec une lettre de sa main à un marchand de sa connaissance qui était sur les lieux. Puis il me proposa de demeurer avec lui jusqu'à ce que j'eusse reçu réponse.

Il ne fut jamais rien de plus honorable que les procédés dont ma procuration fut suivie : car, en moins de sept mois, il m'arriva, de la part des survivants de mes curateurs, les marchands pour le compte desquels je m'étais embarqué, un gros paquet contenant les lettres et papiers suivants :

1° Il y avait un compte courant du produit de ma ferme ou plantation durant dix années, depuis que leurs pères avaient réglé avec mon vieux capitaine de Portugal; la balance semblait être en ma faveur de 1,174 moidores.

2° Il y avait un compte de quatre années en sus, où les immeubles étaient restés entre leurs mains avant que le gouvernement en eût réclamé l'administration comme étant les biens d'une per-

sonne ne se retrouvant point, ce qui constitue mort civile. La balance de celui-ci, vu l'accroissement de la plantation, montait en cruzades à la valeur de 3,241 moidores.

3° Il y avait le compte du prieur des Augustins, qui, ayant perçu mes revenus pendant plus de quatorze ans, et ne devant pas me rembourser ce dont il avait disposé en faveur de l'hôpital, déclarait très-honnêtement qu'il avait encore entre les mains 872 moidores et reconnaissait me les devoir. Quant à la part du roi, je n'en tirai rien.

Il y avait aussi une lettre de mon partner me félicitant très-affectueusement de ce que j'étais encore de ce monde, et me donnant des détails sur l'amélioration de ma plantation, sur ce qu'elle produisait par an, sur la quantité d'acres qu'elle contenait, sur sa culture et sur le nombre d'esclaves qui l'exploitaient. Puis, faisant vingt-deux croix en signe de bénédiction, il m'assurait qu'il avait dit autant d'*Ave Maria* pour remercier la Très-Sainte Vierge de ce que je jouissais encore de la vie, et m'engageait fortement à venir moi-même prendre possession de ma propriété, ou à lui faire savoir en quelles mains il devait remettre mes biens, si je ne venais pas moi-même. Il finissait par de tendres et cordiales protestations de son amitié et de celle de sa famille, et m'adressait en présent sept belles peaux de léopard, qu'il avait

sans doute reçues d'Afrique par quelque autre navire qu'il y avait envoyé, et qui apparemment avait fait un plus heureux voyage que moi. Il m'adressait aussi cinq caisses d'excellentes confitures, et une centaine de pièces d'or non monnayées, pas tout à fait si grandes que des moidores.

Par la même flotte mes curateurs m'expédièrent 1,200 caisses de sucre, 800 rouleaux de tabac, et le solde de leur compte en or.

Je pouvais bien dire alors avec vérité que la fin de Job était meilleure que le commencement. Il serait impossible d'exprimer les agitations de mon cœur à la lecture de ces lettres, et surtout quand je me vis entouré de tous mes biens : car, les navires du Brésil venant toujours en flotte, les mêmes vaisseaux qui avaient apporté mes lettres avaient aussi apporté mes richesses, et mes marchandises étaient en sûreté dans le Tage avant que j'eusse la missive entre les mains. Bref, je devins pâle, le cœur me tourna, et, si le bon vieillard n'était accouru et ne m'avait apporté un cordial, je crois que ma joie soudaine aurait excédé ma nature et que je serais mort sur la place.

Malgré cela, je continuai à aller fort mal pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'on eût appelé un médecin, qui, apprenant la cause réelle de mon indisposition, ordonna de me faire saigner, après quoi je me sentis mieux et je me remis. Mais je

crois véritablement que, si je n'avais été soulagé par l'air que de cette manière on donna pour ainsi dire à mes esprits, j'aurais succombé.

J'étais alors tout d'un coup maître de plus de 50,000 livres sterling en espèces, et au Brésil d'un domaine, je peux bien l'appeler ainsi, d'environ mille livres sterling de revenu annuel, et aussi sûr que peut l'être une propriété en Angleterre. En un mot, j'étais dans une situation que je pouvais à peine concevoir, et je ne savais quelles dispositions prendre pour en jouir.

Avant toutes choses, ce que je fis, ce fut de récompenser mon premier bienfaiteur, mon bon vieux capitaine, qui tout d'abord avait eu pour moi de la charité dans ma détresse, de la bonté au commencement de notre liaison et de la probité sur la fin. Je lui montrai ce qu'on m'envoyait, et lui dis qu'après la Providence céleste, qui dispose de toutes choses, c'était à lui que j'en étais redevable, et qu'il me restait à le récompenser, ce que je ferais au centuple. Je lui rendis donc premièrement les 100 moidores que j'avais reçus de lui; puis j'envoyai chercher un tabellion et je le priai de dresser en bonne et due forme une quittance générale ou décharge des 470 moidores qu'il avait reconnu me devoir. Ensuite je lui demandai de me rédiger une procuration l'investissant receveur des revenus annuels de ma plantation, et prescrivant

à mon partner de compter avec lui, et de lui faire en mon nom ses remises par les flottes ordinaires. Une clause finale lui assurait un don annuel de 100 moidores sa vie durant, et à son fils, après sa mort, une rente viagère de 50 moidores. C'est ainsi que je m'acquittai envers mon bon vieillard.

Je me pris alors à considérer de quel côté je gouvernerais ma course, et ce que je ferais du domaine que la Providence avait ainsi replacé entre mes mains. En vérité, j'avais plus de soucis en tête que je n'en avais eu pendant ma vie silencieuse dans l'île, où je n'avais besoin que de ce que j'avais, où je n'avais que ce dont j'avais besoin ; tandis qu'à cette heure j'étais sous le poids d'un grand fardeau que je ne savais comment mettre à couvert. Je n'avais plus de caverne pour y cacher mon trésor, ni de lieu où il pût loger sans serrure et sans clef, et se ternir et se moisir avant que personne mît la main dessus. Bien au contraire, je ne savais où l'héberger, ni à qui le confier. Mon vieux patron le capitaine était, il est vrai, un homme intègre : ce fut lui mon seul refuge.

Secondement, mon intérêt semblait m'appeler au Brésil; mais je ne pouvais songer à y aller avant d'avoir arrangé mes affaires et laissé derrière moi ma fortune en mains sûres. Je pensai d'abord à ma vieille amie la veuve, que je savais honnête et ne pouvoir qu'être loyale envers moi ; mais alors elle

était âgée, pauvre, et, selon toute apparence, peut-être endettée. Bref, je n'avais ainsi d'autre parti à prendre que de m'en retourner en Angleterre et d'emporter mes richesses avec moi.

Quelques mois pourtant s'écoulèrent avant que je me déterminasse à cela ; et c'est pourquoi, lorsque je me fus parfaitement acquitté envers mon vieux capitaine, mon premier bienfaiteur, je pensai aussi à ma pauvre veuve, dont le mari avait été mon plus ancien patron, et elle-même, tant qu'elle l'avait pu, ma fidèle intendante et ma directrice. Mon premier soin fut de charger un marchand de Lisbonne d'écrire à son correspondant à Londres non pas seulement de lui payer un billet, mais d'aller la trouver et de lui remettre de ma part 100 livres sterling en espèces, de jaser avec elle, de la consoler dans sa pauvreté, en lui donnant l'assurance que, si Dieu me prêtait vie, elle aurait de nouveaux secours. En même temps j'envoyai dans leur province 100 livres sterling à chacune de mes sœurs, qui, bien qu'elles ne fussent pas dans le besoin, ne se trouvaient pas dans de très-heureuses circonstances, l'une étant veuve et l'autre ayant un mari qui n'était pas aussi bon pour elle qu'il l'aurait dû.

Mais, parmi tous mes parents ou connaissances, je ne pouvais faire choix de personne à qui j'osasse confier le gros de mon capital, afin que je pusse

aller au Brésil et le laisser en sûreté derrière moi. Cela me jeta dans une grande perplexité.

J'eus une fois l'envie d'aller au Brésil et de m'y établir, car j'étais pour ainsi dire naturalisé dans cette contrée; mais il s'éveilla en mon esprit quelques petits scrupules religieux qui insensiblement me détachèrent de ce dessein, dont il sera reparlé tout à l'heure. Toutefois ce n'était pas la dévotion qui pour lors me retenait : comme je ne m'étais fait aucun scrupule de professer publiquement la religion du pays tout le temps que j'y avais séjourné, pourquoi ne l'eussé-je pas fait encore ?

Non, comme je l'ai dit, ce n'était point là la principale cause qui s'opposât à mon départ pour le Brésil; c'était réellement parce que je ne savais à qui laisser mon avoir. Je me déterminai donc enfin à me rendre avec ma fortune en Angleterre, où, si j'y parvenais, je me promettais de faire quelque connaissance ou de trouver quelque parent qui ne serait point infidèle envers moi. En conséquence, je me préparai à partir pour l'Angleterre avec toutes mes richesses.

A dessein de tout disposer pour mon retour dans ma patrie, la flotte du Brésil étant sur le point de faire voile, je résolus d'abord de répondre convenablement aux comptes justes et fidèles que j'avais reçus. J'écrivis premièrement au prieur

de Saint-Augustin une lettre de remercîment pour ses procédés sincères, et je le priai de vouloir bien accepter les 872 moidores dont il n'avait point disposé; d'en affecter 500 au monastère et 372 aux pauvres, comme bon lui semblerait. Enfin je me recommandai aux prières du révérend père, et autres choses semblables.

J'écrivis ensuite une lettre d'action de grâces à mes deux curateurs, avec toute la reconnaissance que tant de droiture et de probité requérait. Quant à leur adresser un présent, ils étaient pour cela trop au-dessus de toutes nécessités.

Finalement, j'écrivis à mon partner pour le féliciter de son industrie dans l'amélioration de la plantation et de son intégrité dans l'accroissement de la somme des productions. Je lui donnai mes instructions sur le gouvernement futur de ma part, conformément aux pouvoirs que j'avais laissés à mon vieux patron, à qui je le priai d'envoyer ce qui me reviendrait, jusqu'à ce qu'il eût plus particulièrement de mes nouvelles, l'assurant que mon intention était non-seulement d'aller le visiter, mais encore de m'établir au Brésil pour le reste de ma vie. A cela j'ajoutai pour sa femme et ses filles (le fils du capitaine m'en avait parlé), le fort galant cadeau de quelques soieries d'Italie, de deux pièces de drap fin anglais, le meilleur que je pus trouver dans Lisbonne, de cinq pièces

de frise noire et de quelques dentelles de Flandre de grand prix.

Ayant ainsi mis ordre à mes affaires, vendu ma cargaison et converti tout mon avoir en bonnes lettres de change, mon nouvel embarras fut le choix de la route à prendre pour passer en Angleterre. J'étais assez accoutumé à la mer, et pourtant je me sentais alors une étrange aversion pour ce trajet; et, quoique je n'en eusse pu donner la raison, cette répugnance s'accrut tellement que je changeai d'avis, et fis rapporter mon bagage, embarqué pour le départ non-seulement une fois, mais deux ou trois fois.

Il est vrai que mes malheurs sur mer pouvaient bien être une des raisons de ces appréhensions; mais qu'en pareille circonstance nul homme ne méprise les fortes impulsions de ses pensées intimes : deux des vaisseaux que j'avais choisis pour mon embarquement, j'entends plus particulièrement choisis qu'aucun autre, car dans l'un j'avais fait porter toutes mes valises, et quant à l'autre, j'avais fait marché avec le capitaine; deux de ces vaisseaux, dis-je, furent perdus : le premier fut pris par les Algériens, le second fit naufrage vers le Start, près de Torbay, et, trois hommes exceptés, tout l'équipage se noya. Ainsi dans l'un ou l'autre de ces vaisseaux j'eusse trouvé le malheur, et dans lequel le plus grand, il est difficile de le dire.

Mon esprit étant ainsi harassé par ces perplexités, mon vieux pilote, à qui je ne celais rien, me pria instamment de ne point aller sur mer, mais de me rendre par terre jusqu'à la Corogne, de traverser le golfe de Biscaye pour atteindre La Rochelle, d'où il était aisé de voyager sûrement par terre jusqu'à Paris, et de là de gagner Calais et Douvres, ou bien d'aller à Madrid et de traverser toute la France.

Bref, j'avais une telle appréhension de la mer que, sauf de Calais à Douvres, je résolus de faire toute la route par terre. Comme je n'étais point pressé et que peu m'importait la dépense, c'était bien le plus agréable chemin. Pour qu'il le fût plus encore, mon vieux capitaine m'amena un Anglais, un gentleman, fils d'un négociant de Lisbonne, qui était désireux d'entreprendre ce voyage avec moi. Nous recueillîmes en outre deux marchands anglais et deux jeunes gentilshommes portugais : ces derniers n'allaient que jusqu'à Paris seulement. Nous étions en tout six maîtres et cinq serviteurs, les deux marchands et les deux Portugais se contentant d'un valet pour deux afin de sauver la dépense. Quant à moi, pour le voyage je m'étais attaché un matelot anglais comme domestique, outre Vendredi, qui était trop étranger pour m'en tenir lieu durant la route.



Nous partîmes ainsi de Lisbonne. Notre compagnie étant toute bien montée et bien armée, nous formions une petite troupe dont on me fit l'honneur de me nommer capitaine, parce que j'étais le plus âgé, que j'avais deux serviteurs, et qu'au fait j'étais la cause première du voyage.

Comme je ne vous ai point ennuyé de mes journaux de mer, je ne vous fatiguerai point de mes journaux de terre ; toutefois, durant ce long et difficile voyage, quelques aventures nous advinrent que je ne puis omettre.

Quand nous arrivâmes à Madrid, étant tous étrangers à l'Espagne, la fantaisie nous vint de nous y arrêter quelque temps pour voir la cour et tout ce qui était digne d'observation ; mais, comme nous étions sur la fin de l'été, nous nous hâtâmes, et quittâmes Madrid environ au milieu d'octobre. En atteignant les frontières de la Navarre, nous fûmes alarmés en apprenant, dans quelques villes le long du chemin, que tant de neige était tombée sur le côté français des montagnes que plusieurs voya-

geurs avaient été obligés de retourner à Pampelune, après avoir à grands risques tenté passage.

Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes qu'on avait dit vrai ; et pour moi, qui avais toujours vécu sous un climat chaud, dans des contrées où je pouvais à peine endurer des vêtements, le froid fut insupportable. Au fait, il n'était pas moins surprenant que pénible d'avoir quitté dix jours auparavant la Vieille-Castille, où le temps était non-seulement chaud, mais brûlant, et de sentir immédiatement le vent des Pyrénées si vif et si rude qu'il était insoutenable et mettait nos doigts et nos orteils en danger d'être engourdis et gelés. C'était vraiment étrange.

Le pauvre Vendredi fut réellement effrayé quand il vit ces montagnes toutes couvertes de neige et qu'il sentit le froid de l'air, choses qu'il n'avait jamais ni vues ni ressenties de sa vie.

Pour couper court, après que nous eûmes atteint Pampelune, il continua à neiger avec tant de violence et si longtemps qu'on disait que l'hiver était venu avant son temps. Les routes, qui étaient déjà difficiles, furent alors tout à fait impraticables. En un mot, la neige se trouvait en quelques endroits trop épaisse pour qu'on pût voyager, et, n'étant point durcie par la gelée, comme dans les pays septentrionaux, on courait risque d'être enseveli vivant à chaque pas. Nous ne nous arrêtâmes pas

moins de vingt jours à Pampelune; mais, voyant que l'hiver s'approchait sans apparence d'adoucissement (ce fut par toute l'Europe l'hiver le plus rigoureux qu'il y eût eu depuis nombre d'années), je proposai d'aller à Fontarabie, et là de nous embarquer pour Bordeaux, ce qui n'était qu'un très-petit voyage.

Tandis que nous étions à délibérer là-dessus, il arriva quatre gentilshommes français qui, ayant été arrêtés sur le côté français des passages comme nous sur le côté espagnol, avaient trouvé un guide qui, traversant le pays près la pointe du Languedoc, leur avait fait passer les montagnes par de tels chemins que la neige les avait peu incommodés, et où, quand il y en avait en quantité, nous dirent-ils, elle était assez durcie par la gelée pour les porter eux et leurs chevaux.

Nous envoyâmes quérir ce guide. « J'entreprendrai de vous mener par le même chemin, sans danger quant à la neige, nous dit-il, pourvu que vous soyez assez bien armés pour vous défendre des bêtes sauvages : car durant ces grandes neiges il n'est pas rare que des loups, devenus enragés par le manque de nourriture, se fassent voir au pied des montagnes. » Nous lui dîmes que nous étions suffisamment prémunis contre de pareilles créatures, s'il nous préservait d'une espèce de loups à deux jambes que nous avions beaucoup à redouter, nous

disait-on, particulièrement sur le côté français des montagnes.

Il nous affirma qu'il n'y avait point de danger de cette sorte par la route que nous devions prendre. Nous consentîmes donc sur-le-champ à le suivre. Le même parti fut pris par douze autres gentilshommes avec leurs domestiques, quelques-uns français, quelques-uns espagnols, qui, comme je l'ai dit, avaient tenté le voyage et s'étaient vus forcés de revenir sur leurs pas.

Conséquemment, nous partîmes de Pampelune avec notre guide vers le 15 novembre, et je fus vraiment surpris quand, au lieu de nous mener en avant, je le vis nous faire rebrousser de plus de vingt milles, par la même route que nous avions suivie en venant de Madrid. Ayant passé deux rivières et gagné le pays plat, nous nous retrouvâmes dans un climat chaud, où le pays était agréable et où l'on ne voyait aucune trace de neige; mais tout à coup, tournant à gauche, il nous ramena vers les montagnes par un autre chemin. Les rochers et les précipices étaient vraiment effrayants à voir; cependant il fit tant de tours et de détours, et nous conduisit par des chemins si tortueux, qu'insensiblement nous passâmes le sommet des montagnes sans être trop incommodés par la neige, et soudain il nous montra les agréables et fertiles provinces de Languedoc et de Gascogne, toutes vertes

et fleurissantes, quoique, au fait, elles fussent à une grande distance et que nous eussions encore bien du mauvais chemin.

Nous eûmes pourtant un peu à décompter quand, tout un jour et une nuit, nous vîmes neiger si fort que nous ne pouvions avancer. Mais notre guide nous dit de nous tranquilliser, que bientôt tout serait franchi. Nous nous aperçûmes en effet que nous descendions chaque jour, et que nous nous avancions plus au nord qu'auparavant; nous reposant donc sur notre guide, nous poursuivîmes.

Deux heures environ avant la nuit, notre guide était devant nous à quelque distance et hors de notre vue, quand soudain trois loups monstrueux, suivis d'un ours, s'élancèrent d'un chemin creux joignant un bois épais. Deux des loups se jetèrent sur le guide ; et, s'il s'était trouvé seulement éloigné d'un demi-mille, il aurait été à coup sûr dévoré avant que nous eussions pu le secourir. L'un de ces animaux s'agrippa au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de violence, qu'il n'eut pas le temps ou la présence d'esprit de s'armer de son pistolet, mais il se prit à crier et à nous appeler de toute sa force. J'ordonnai à mon serviteur Vendredi, qui était près de moi, d'aller à toute bride voir ce qui se passait. Dès qu'il fut à portée de vue du guide il se mit à crier aussi fort que lui : « O maître ! ô maître ! » Mais, comme un hardi

compagnon, il galopa droit au pauvre homme, et déchargea son pistolet dans la tête du loup qui l'attaquait.

Par bonheur pour le pauvre guide, ce fut mon serviteur Vendredi qui vint à son aide : car celui-ci, dans son pays, ayant été familiarisé avec cette espèce d'animal, fondit sur lui sans peur et tira son coup à bout portant ; au lieu que tout autre de nous aurait tiré de plus loin, et peut-être manqué le loup, ou couru le danger de frapper l'homme.

Il y avait là de quoi épouvanter un plus vaillant que moi ; et, de fait, toute la compagnie s'alarma quand avec la détonation du pistolet de Vendredi nous entendîmes des deux côtés les affreux hurlements des loups, et ces cris tellement redoublés par l'écho des montagnes qu'on eût dit qu'il y en avait une multitude prodigieuse ; et peut-être en effet leur nombre légitimait-il nos appréhensions.

Quoi qu'il en fût, lorsque Vendredi eut tué ce loup, l'autre, qui s'était cramponné au cheval, l'abandonna sur-le-champ et s'enfuit. Fort heureusement, comme il l'avait attaqué à la tête, ses dents s'étaient fichées dans les bossettes de la bride, de sorte qu'il lui avait fait peu de mal. Mais l'homme était grièvement blessé : l'animal furieux lui avait fait deux morsures, l'une au bras et l'autre un peu au-dessus du genou, et il était juste sur le point

d'être renversé par son cheval effrayé quand Vendredi accourut et tua le loup.

On imaginera facilement qu'au bruit du pistolet de Vendredi, nous forçâmes tous notre pas et galopâmes aussi vite que nous le permettait un chemin ardu, pour voir ce que cela voulait dire. Sitôt que nous eûmes passé les arbres qui nous offusquaient, nous vîmes clairement de quoi il s'agissait, et de quel mauvais pas Vendredi avait tiré le pauvre guide, quoique nous ne pussions distinguer d'abord l'espèce d'animal qu'il avait tué.

Mais jamais combat ne fut présenté plus hardiment et plus étrangement que celui qui suivit entre Vendredi et l'ours, et qui, bien que nous eussions été premièrement surpris et effrayés, nous donna à tous le plus grand divertissement imaginable. L'ours est un gros et pesant animal; il ne galope point comme le loup, alerte et léger, mais il possède deux qualités particulières, sur lesquelles généralement il base ses actions. Premièrement, il ne fait point sa proie de l'homme, non pas que je veuille dire que la faim extrême ne l'y puisse forcer, — comme dans le cas présent, la terre étant couverte de neige, — et d'ordinaire il ne l'attaque que lorsqu'il en est attaqué. Si vous le rencontrez dans les bois, et que vous ne vous mêliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres. Mais ayez soin d'être très-galant avec lui et de lui céder

la route : car c'est un *gentleman* fort chatouilleux, qui ne voudrait point faire un pas hors de son chemin, fût-ce pour un roi. Si réellement vous en êtes effrayé, votre meilleur parti est de détourner les yeux et de poursuivre : car, par hasard, si vous vous arrêtez, si vous demeurez coi et le regardez fixement, il prendra cela pour un affront, et si vous lui jetiez ou lui lanciez quelque chose qui l'atteignît, ne serait-ce qu'un bout de bâton gros comme votre doigt, il le considérerait comme un outrage et mettrait de côté toute autre affaire pour en tirer vengeance : car il veut avoir satisfaction sur le point d'honneur. C'est là sa première qualité ; la seconde, c'est qu'une fois offensé, il ne vous laissera ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il ait sa revanche, et vous suivra, avec sa bonne grosse dégaine, jusqu'à ce qu'il vous ait atteint.

Mon serviteur Vendredi, lorsque nous le joignîmes, avait délivré notre guide et l'aidait à descendre de son cheval, car le pauvre homme était blessé et effrayé plus encore, quand soudain nous aperçûmes l'ours sortir du bois : il était monstrueux, et de beaucoup le plus gros que j'eusse jamais vu. A son aspect nous fûmes tous un peu surpris ; mais nous démêlâmes aisément du courage et de la joie dans la contenance de Vendredi. — « O ! ô ! ô ! s'écria-t-il trois fois en le montrant du doigt, ô maître ! vous me donner congé, moi donner une

poignée de main à lui, moi vous faire vous bon rire. »

Je fus étonné de voir ce garçon si transporté. « Tu es fou, lui dis-je, il te dévorera! — Dévorer moi! Dévorer moi? répéta Vendredi. Moi dévorer lui, moi faire vous bon rire; vous tous rester là, moi montrer vous bon rire. » Aussitôt il s'assied à terre, en un tour de main ôte ses bottes, chausse une paire d'escarpins qu'il avait dans sa poche, donne son cheval à mon autre serviteur, et, armé de son fusil, se met à courir comme le vent.

L'ours se promenait tout doucement, sans songer à troubler personne, jusqu'à ce que Vendredi, arrivé assez près, se mît à l'appeler comme s'il pouvait le comprendre : « Écoute! écoute! moi parler avec toi. » Nous suivions à distance : car, ayant alors descendu le côté des montagnes qui regarde la Gascogne, nous étions entrés dans une immense forêt dont le sol plat était rempli de clairières parsemées d'arbres çà et là.

Vendredi, qui était, comme nous l'avons dit, sur les talons de l'ours, le joignit promptement, ramassa une grosse pierre, la lui jeta et l'atteignit à la tête; mais il ne lui fit pas plus de mal que s'il l'avait lancée contre un mur : elle répondait cependant à ses fins, car le drôle était si exempt de peur qu'il ne faisait cela que pour obliger l'ours à le poursuivre, et nous *montrer bon rire*, comme il disait.

Sitôt que l'ours sentit la pierre et aperçut Vendredi, il se retourna, et s'avança vers lui en faisant de longues et diaboliques enjambées, marchant tout de guingois et d'une si étrange allure qu'il aurait fait prendre à un cheval le petit galop. Vendredi s'enfuit et porta sa course de notre côté, comme pour demander du secours. Nous résolûmes donc aussi de faire feu tous ensemble sur l'ours afin de délivrer mon serviteur. J'étais cependant fâché de tout cœur contre lui, pour avoir ainsi attiré la bête sur nous lorsqu'elle allait à ses affaires par un autre chemin. J'étais surtout en colère de ce qu'il l'avait détournée et puis avait pris la fuite. Je l'appelai. « Chien, lui dis-je, est-ce là nous faire rire? Arrive ici et reprends ton bidet, afin que nous puissions faire feu sur l'animal. » Il m'entendit et cria : « Pas tirer! pas tirer! rester tranquille; vous avoir beaucoup rire. » Comme l'agile garçon faisait deux enjambées contre l'autre une, il tourna tout à coup de côté, et, apercevant un grand chêne propre pour son dessein, il nous fit signe de le suivre; puis, redoublant de prestesse, il monta lestement sur l'arbre, ayant laissé son fusil sur la terre à environ cinq ou six verges plus loin.

L'ours arriva bientôt vers l'arbre. Nous le suivions à distance. Son premier soin fut de s'arrêter au fusil et de le flairer; puis, le laissant là, il s'a-

grippa à l'arbre et grimpa comme un chat, malgré sa monstrueuse pesanteur. J'étais étonné de la folie de mon serviteur, car j'envisageais cela comme tel, et, sur ma vie, je ne trouvais là dedans rien encore de risible, jusqu'à ce que, voyant l'ours monter à l'arbre, nous nous rapprochâmes de lui.

Quand nous arrivâmes, Vendredi avait déjà gagné l'extrémité d'une grosse branche, et l'ours avait fait la moitié du chemin pour l'atteindre. Aussitôt que l'animal parvint à l'endroit où la branche était plus faible : « Ah ! nous cria Vendredi, maintenant vous voir moi apprendre l'ours à danser. » Et il se mit à sauter et à secouer la branche. L'ours, commençant alors à chanceler, s'arrêta court et se prit à regarder derrière lui pour voir comment il s'en retournerait, ce qui effectivement nous fit rire de tout cœur. Mais il s'en fallait de beaucoup que Vendredi eût fini avec lui. Quand il le vit se tenir coi, il l'appela de nouveau, comme s'il eût supposé que l'ours parlait anglais : « Comment ! toi pas venir plus loin? Moi prie toi venir plus loin. » Il cessa donc de sauter et de remuer la branche ; et l'ours, juste comme s'il comprenait ce qu'il disait, s'avança un peu. Alors Vendredi se reprit à sauter, et l'ours s'arrêta encore.

Nous pensâmes alors que c'était un bon moment pour le frapper à la tête, et je criai à Vendredi de rester tranquille, que nous voulions tirer sur l'ours ;

mais il répliqua vivement : « O prie ! ô prie ! pas tirer; moi tirer près et alors. » Il voulait dire tout à l'heure. Cependant, pour abréger l'histoire, Vendredi dansait tellement et l'ours se posait d'une façon si grotesque, que vraiment nous pâmions de rire. Mais nous ne pouvions encore concevoir ce que le camarade voulait faire. D'abord nous avions pensé qu'il comptait renverser l'ours; mais nous vîmes que la bête était trop rusée pour cela : elle ne voulait pas avancer, de peur d'être jetée à bas, et s'accrochait si bien avec ses grandes griffes et ses grosses pattes que nous ne pouvions imaginer quelle serait l'issue de ceci et où s'arrêterait la bouffonnerie.

Mais Vendredi nous tira bientôt d'incertitude. Voyant que l'ours se cramponnait à la branche et ne voulait point se laisser persuader d'approcher davantage : « Bien, bien ! dit-il, toi pas venir plus loin, moi aller, moi aller; toi pas venir à moi, moi aller à toi. » Sur ce, il se retire jusqu'au bout de la branche, et, la faisant fléchir sous son poids, il s'y suspend et la courbe doucement jusqu'à ce qu'il soit assez près de terre pour tomber sur ses pieds; puis il court à son fusil, le ramasse et se plante là.

« Eh bien, lui dis-je, Vendredi, que voulez-vous faire maintenant ? Pourquoi ne tirez-vous pas ? — Pas tirer, répliqua-t-il, pas encore, moi tirer mainte-

nant, moi non tuer; moi rester, moi donner vous encore un rire. » Ce qu'il fit en effet, comme on le verra tout à l'heure. Quand l'ours vit son ennemi délogé, il déserta de la branche où il se tenait, mais excessivement lentement, regardant derrière lui à chaque pas et marchant à reculons, jusqu'à ce qu'il eût gagné le corps de l'arbre. Alors, toujours l'arrière-train en avant, il descendit, s'agrippant au tronc avec ses griffes et ne remuant qu'une patte à la fois, très-posément. Juste à l'instant où il allait appuyer sa patte de derrière sur le sol, Vendredi s'avança sur lui, et, lui appliquant le canon de son fusil dans l'oreille, il le fit tomber roide mort comme une pierre.

Alors le maraud se retourna pour voir si nous n'étions pas à rire; et, quand il lut sur nos visages que nous étions fort satisfaits, il poussa lui-même un grand ricanement, et nous dit : « Ainsi nous tue ours dans ma contrée. — Vous les tuez ainsi? repris-je; comment! vous n'avez pas de fusils. — Non, dit-il, pas fusils, mais tirer grand beaucoup longues flèches. »

Ceci fut vraiment un bon divertissement pour nous; mais nous nous trouvions encore dans un lieu sauvage, notre guide était grièvement blessé, et nous savions à peine que faire. Les hurlements des loups retentissaient toujours dans ma tête; et, dans le fait, excepté le bruit que j'avais jadis en-

tendu sur le rivage d'Afrique, et dont j'ai dit quelque chose déjà, je n'ai jamais rien ouï qui m'ait rempli d'une si grande horreur.

Ces raisons et l'approche de la nuit nous faisaient une loi de partir; autrement, comme l'eût souhaité Vendredi, nous aurions certainement dépouillé cette bête monstrueuse de sa robe, qui valait bien la peine d'être conservée; mais nous avions trois lieues à faire, et notre guide nous pressait. Nous abandonnâmes donc ce butin et poursuivîmes notre voyage.

La terre était toujours couverte de neige, bien que moins épaisse et moins dangereuse que sur les montagnes. Des bêtes dévorantes, comme nous l'apprîmes plus tard, étaient descendues dans la forêt et dans le pays plat, pressées par la faim, pour chercher leur pâture, et avaient fait de grands ravages dans les hameaux, où elles avaient surpris les habitants, tué un grand nombre de leurs moutons et de leurs chevaux, et même quelques personnes.

Nous avions à passer un lieu dangereux dont nous parlait notre guide; s'il y avait encore des loups dans le pays, nous devions à coup sûr les rencontrer là. C'était une petite plaine, environnée de bois de tous les côtés, et un long et étroit défilé où il fallait nous engager pour traverser le bois et gagner le village, notre gîte.

Une demi-heure avant le coucher du soleil nous entrâmes dans le premier bois, et à soleil couché nous arrivâmes dans la plaine. Nous ne rencontrâmes rien dans ce premier bois, si ce n'est que dans une petite clairière, qui n'avait pas plus d'un quart de mille, nous vîmes cinq grands loups traverser la route en toute hâte, l'un après l'autre, comme s'ils étaient en chasse de quelque proie qu'ils avaient en vue. Ils ne firent pas attention à nous et disparurent en peu d'instants.

Là-dessus, notre guide, qui, soit dit en passant, était un misérable poltron, nous recommanda de nous mettre en défense : il croyait que beaucoup d'autres allaient venir.

Nous tînmes nos armes prêtes et l'œil au guet; mais nous ne vîmes plus de loups jusqu'à ce que nous eûmes pénétré dans la plaine après avoir traversé ce bois, qui avait près d'une demi-lieue. Aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous ne chômâmes pas d'occasion de regarder autour de nous. Le premier objet qui nous frappa, ce fut un cheval mort, c'est-à-dire un pauvre cheval que les loups avaient tué. Au moins une douzaine d'entre eux étaient à la besogne, on ne peut pas dire en train de le manger, mais plutôt de ronger les os, car ils avaient dévoré toute la chair auparavant.

Nous ne jugeâmes point à propos de troubler leur festin, et ils ne prirent pas garde à nous.

Vendredi aurait bien voulu tirer sur eux, mais je m'y opposai formellement, prévoyant que nous aurions sur les bras plus d'affaires semblables que nous ne nous y attendions. Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine, quand, dans les bois, à notre gauche, nous commençâmes à entendre les loups hurler d'une manière effroyable, et aussitôt après nous en vîmes environ une centaine venir droit à nous, tous en corps, et la plupart d'entre eux en ligne, aussi régulièrement qu'une armée rangée par des officiers expérimentés. Je savais à peine que faire pour les recevoir. Il me sembla toutefois que le seul moyen était de nous serrer tous de front, ce que nous exécutâmes sur-le-champ. Mais, pour qu'entre les décharges nous n'eussions point trop d'intervalle, je résolus que seulement de deux hommes l'un ferait feu, et que les autres qui n'auraient pas tiré se tiendraient prêts à leur faire essuyer immédiatement une seconde fusillade s'ils continuaient d'avancer sur nous; puis, que ceux qui auraient lâché leur coup d'abord ne s'amuseraient pas à recharger leur fusil, mais s'armeraient chacun d'un pistolet, car nous étions tous munis d'un fusil et d'une paire de pistolets. Ainsi nous pouvions par cette tactique faire six salves, la moitié de nous tirant à la fois. Néanmoins, pour le moment, il n'y eut pas nécessité : à la première décharge, les ennemis firent halte,

épouvantés, stupéfiés du bruit autant que du feu. Quatre d'entre eux, frappés à la tête, tombèrent morts; plusieurs autres furent blessés et se retirèrent tout sanglants, comme nous pûmes le voir par la neige. Ils s'étaient arrêtés, mais ils ne battaient point en retraite. Me ressouvenant alors d'avoir entendu dire que les plus farouches animaux étaient jetés dans l'épouvante à la voix de l'homme, j'enjoignis à tous nos compagnons de crier aussi haut qu'ils le pourraient, et je vis que le dicton n'était pas absolument faux, car, à ce cri, les loups commencèrent à reculer et à faire volte-face. Sur le coup j'ordonnai de saluer leur arrière-garde d'une seconde décharge, qui leur fit prendre le galop, et ils s'enfuirent dans les bois.

Ceci nous donna le loisir de recharger nos armes, et, pour ne pas perdre de temps, nous le fîmes en marchant. Mais à peine eûmes-nous bourré nos fusils et repris la défensive que nous entendîmes un bruit terrible dans le même bois, à notre gauche; seulement c'était plus loin, en avant, sur la route que nous devions suivre.

La nuit approchait et commençait à se faire noire, ce qui empirait notre situation; et, comme le bruit croissait, nous pouvions aisément reconnaître les cris et les hurlements de ces bêtes infernales. Soudain nous aperçûmes deux ou trois troupes de loups sur notre gauche, une derrière nous

et une à notre front, de sorte que nous en semblions environnés. Néanmoins, comme elles ne nous assaillaient point, nous poussâmes en avant aussi vite que pouvaient aller nos chevaux, ce qui, à cause de l'âpreté du chemin, n'était tout bonnement qu'un grand trot. De cette manière nous vînmes au delà de la plaine, en vue de l'entrée du bois à travers lequel nous devions passer; mais notre surprise fut grande quand, arrivés au défilé, nous aperçûmes, juste à l'entrée, un nombre énorme de loups à l'affût.

Tout à coup, vers une autre percée du bois, nous entendîmes la détonation d'un fusil; et comme nous regardions de ce côté sortit un cheval, sellé et bridé, fuyant comme le vent, et ayant à ses trousses seize ou dix-sept loups haletants : en vérité, il les avait sur ses talons. Comme nous ne pouvions supposer qu'il tiendrait à cette vitesse, nous ne mîmes pas en doute qu'ils finiraient par le joindre. Infailliblement il en a dû être ainsi.

Un spectacle plus horrible vint alors frapper nos regards : ayant gagné la percée d'où le cheval était sorti, nous trouvâmes les cadavres d'un autre cheval et de deux hommes dévorés par ces bêtes cruelles. L'un de ces hommes était sans doute le même que nous avions entendu tirer une arme à feu, car il avait près de lui un fusil déchargé. Sa tête et la partie supérieure de son corps étaient rongées.

Cette vue nous remplit d'horreur, et nous ne savions où porter nos pas; mais ces animaux, alléchés par la proie, tranchèrent bientôt la question en se rassemblant autour de nous. Sur l'honneur, il y en avait bien trois cents! Il se trouvait, fort heureusement pour nous, à l'entrée du bois, mais à une demi-distance, quelques gros arbres propres à la charpente, abattus l'été d'auparavant, et qui, je le suppose, gisaient là en attendant qu'on les charriât. Je menai ma petite troupe au milieu de ces arbres; nous nous rangeâmes en ligne derrière le plus long; j'engageai tout le monde à mettre pied à terre, et, gardant ce tronc devant nous comme un parapet, à former un triangle de trois fronts, renfermant nos chevaux dans le centre.

Nous fîmes ainsi, et nous fîmes bien, car jamais il ne fut plus furieuse charge que celle qu'exécutèrent sur nous ces animaux quand nous fûmes en ce lieu. Ils se précipitèrent en grondant, montèrent sur la pièce de charpente qui nous servait de parapet, comme s'ils se jetaient sur leur proie. Cette fureur, à ce qu'il paraît, était surtout excitée par la vue des chevaux placés derrière nous : c'était là la curée qu'ils convoitaient. J'ordonnai à nos hommes de faire feu, comme auparavant, de deux hommes l'un, et ils ajustèrent si bien qu'ils tuèrent plusieurs loups à la première décharge; mais il fut nécessaire de faire un feu roulant, car

ils avançaient sur nous comme des diables, ceux de derrière poussant ceux de devant.

Après notre seconde fusillade, nous pensâmes qu'ils s'arrêteraient un peu, et j'espérais qu'ils allaient battre en retraite; mais ce ne fut qu'une lueur, car d'autres s'élancèrent de nouveau. Nous fîmes donc nos salves de pistolets. Je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-sept ou dix-huit et que nous en estropiâmes le double. Néanmoins ils ne désemparaient pas.

Je ne me souciais pas de tirer notre dernier coup trop à la hâte. J'appelai donc mon domestique, non pas mon serviteur Vendredi (il était mieux employé : durant l'engagement, il avait, avec la plus grande dextérité imaginable, chargé mon fusil et le sien); mais, comme je disais, j'appelai mon autre homme, et, lui donnant une corne à poudre, je lui ordonnai de faire une grande traînée le long de la pièce de charpente. Il obéit et n'avait eu que le temps de s'en aller quand les loups y revinrent, et quelques-uns étaient montés dessus, lorsque moi, lâchant près de la poudre le chien d'un pistolet déchargé, j'y mis le feu. Ceux qui se trouvaient sur la charpente furent grillés, et six ou sept d'entre eux tombèrent ou plutôt sautèrent parmi nous, soit par la force ou par la peur du feu. Nous les dépêchâmes en un clin d'œil, et les autres furent si effrayés de cette explosion, que la

nuit, fort près alors d'être close, rendit encore plus terrible, qu'ils se reculèrent un peu.

Là-dessus je commandai de faire une décharge générale de nos derniers pistolets, après quoi nous jetâmes un cri. Les loups alors nous montrèrent les talons, et aussitôt nous fîmes une sortie sur une vingtaine d'estropiés que nous trouvâmes se débattant par terre, et que nous taillâmes à coups de sabre, ce qui répondit à notre attente : car les cris et les hurlements qu'ils poussèrent furent entendus par leurs camarades, si bien qu'ils prirent congé de nous et s'enfuirent.

Nous en avions en tout expédié une soixantaine, et si c'eût été en plein jour nous en aurions tué bien davantage. Le champ de bataille étant ainsi balayé, nous nous remîmes en route, car nous avions encore près d'une lieue à faire. Plusieurs fois, chemin faisant, nous entendîmes ces bêtes dévorantes hurler et crier dans les bois, et plusieurs fois nous nous imaginâmes en voir quelques-unes ; mais, nos yeux étant éblouis par la neige, nous n'en étions pas certains. Une heure après, nous arrivâmes à l'endroit où nous devions loger. Nous y trouvâmes la population glacée d'effroi et sous les armes, car la nuit d'auparavant les loups et quelques ours s'étaient jetés dans le village et y avaient porté l'épouvante. Les habitants étaient forcés de faire le guet nuit et jour, mais surtout

la nuit, pour défendre leur bétail et se défendre eux-mêmes.

Le lendemain, notre guide était si mal et ses membres si enflés par l'apostème de ses deux blessures qu'il ne put aller plus loin. Là nous fûmes donc obligés d'en prendre un nouveau pour nous conduire à Toulouse, où nous ne trouvâmes ni neige, ni loups, ni rien de semblable, mais un climat chaud et un pays agréable et fertile. Lorsque nous racontâmes notre aventure à Toulouse, on nous dit que rien n'était plus ordinaire dans ces grandes forêts au pied des montagnes, surtout quand la terre était couverte de neige. On nous demanda beaucoup quelle espèce de guide nous avions trouvé pour oser nous mener par cette route dans une saison si rigoureuse, et on nous dit qu'il était fort heureux que nous n'eussions pas été tous dévorés. Au récit que nous fîmes de la manière dont nous nous étions placés avec les chevaux au milieu de nous, on nous blâma excessivement, et on nous affirma qu'il y aurait eu cinquante à gager contre un que nous eussions dû périr : car c'était la vue des chevaux qui avait rendu les loups si furieux; ils les considéraient comme leur proie; qu'en toute autre occasion ils auraient été assurément effrayés de nos fusils, mais qu'enrageant de faim, leur violente envie d'arriver jusqu'aux chevaux les avait rendus insensibles au

danger, et si, par un feu roulant et à la fin par le stratagème de la traînée de poudre, nous n'en étions venus à bout, qu'il y avait gros à parier que nous aurions été mis en pièces; tandis que, si nous fussions demeurés tranquillement à cheval et eussions fait feu comme des cavaliers, ils n'auraient pas autant regardé les chevaux comme leur proie, voyant des hommes sur leur dos. Enfin on ajoutait que, si nous avions mis pied à terre et avions abandonné nos chevaux, ils se seraient jetés dessus avec tant d'acharnement que nous aurions pu nous éloigner sains et saufs, surtout ayant en main des armes à feu et nous trouvant en si grand nombre.

Pour ma part, je n'eus jamais de ma vie un sentiment plus profond du danger : car, lorsque je vis plus de trois cents de ces bêtes infernales, poussant des rugissements et, la gueule béante, s'avancer pour nous dévorer, sans que nous eussions rien pour nous réfugier ou nous donner retraite, j'avais cru que c'en était fait de moi. N'importe, je ne pense pas que je me soucie jamais de traverser les montagnes : j'aimerais mieux faire mille lieues en mer, fussé-je sûr d'essuyer une tempête par semaine.

Rien qui mérite mention ne signala mon passage à travers la France, rien du moins dont d'autres voyageurs n'aient donné le récit infiniment mieux

que je ne le saurais. Je me rendis de Toulouse à Paris; puis, sans faire nulle part un long séjour, je gagnai Calais, et débarquai en bonne santé à Douvres le 14 janvier, après avoir eu une âpre et froide saison pour voyager.

J'étais parvenu alors au terme de mon voyage, et en peu de temps j'eus autour de moi toutes mes richesses nouvellement recouvrées, les lettres de change dont j'étais porteur ayant été payées couramment.

Mon principal guide et conseiller privé, ce fut ma bonne vieille veuve, qui, en reconnaissance de l'argent que je lui avais envoyé, ne trouvait ni peines trop grandes ni soins trop onéreux quand il s'agissait de moi. Je mis pour toutes choses ma confiance en elle si complétement que je fus parfaitement tranquille quant à la sûreté de mon avoir; et, par le fait, depuis le commencement jusqu'à la fin, je n'eus qu'à me féliciter de l'inviolable intégrité de cette bonne *gentlewoman*.

J'eus alors la pensée de laisser mon avoir à cette femme et de passer à Lisbonne, puis de là au Brésil; mais de nouveaux scrupules religieux vinrent m'en détourner. Je pris donc le parti de demeurer dans ma patrie et, si j'en pouvais trouver le moyen, de me défaire de ma plantation.

Dans ce dessein, j'écrivis à mon vieil ami de Lisbonne. Il me répondit qu'il trouverait aisément

à vendre ma plantation dans le pays, mais que, si je consentais à ce qu'au Brésil il l'offrît en mon nom aux deux marchands, les survivants de mes curateurs, que je savais fort riches, et qui, se trouvant sur les lieux, en connaissaient parfaitement la valeur, il était sûr qu'ils seraient enchantés d'en faire l'acquisition, et ne mettait pas en doute que je ne pusse en tirer au moins 4 ou 5,000 pièces de huit.

J'y consentis donc et lui donnai pour cette offre mes instructions, qu'il suivit. Au bout de huit mois, le bâtiment étant de retour, il me fit savoir que la proposition avait été acceptée, et qu'ils avaient adressé 33,000 pièces de huit à l'un de leurs correspondants à Lisbonne pour effectuer le payement.

De mon côté, je signai l'acte de vente en forme qu'on m'avait expédié de Lisbonne, et je le fis passer à mon vieil ami, qui m'envoya des lettres de change pour 32,800 pièces de huit[1], prix de ma propriété, se réservant le payement annuel de 100 moidores pour lui, et plus tard pour son fils celui viager de 50 moidores[2], que je leur avais

1. La pièce de huit ou de huit testôns, dont il a souvent été parlé dans le cours de cet ouvrage, est une pièce d'or portugaise valant environ 5 fr. 66 cent.

2. Le *moidore,* que les Français nomment *moede* et les Portugais *mœdadouro*, est aussi une pièce d'or qui vaut environ 33 fr. 96 cent.

promis et dont la plantation répondait comme d'une rente inféodée.

Voici que j'ai donné la première partie de ma vie de fortune et d'aventures, vie qu'on pourrait appeler une *marqueterie de la Providence*, vie d'une bigarrure telle que le monde en pourra rarement offrir de semblable. Elle commença follement, mais elle finit plus heureusement qu'aucune de ses circonstances ne m'avait donné lieu de l'espérer.





NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME

Page 3, ligne 4. — Cette intervention du démon est bien dans l'esprit du temps; les sectes dissidentes et surtout l'Église puritaine lui accordaient alors une très-grande importance. De Foë répondait ainsi à une opinion qu'il partageait d'ailleurs lui-même, car il avait consacré au diable et à son histoire un assez grand nombre de volumes, comme nous l'avons indiqué dans notre introduction.

P. 8, l. 1-14. — Il y a là une série de réflexions qui dénotent chez l'écrivain une puissance d'analyse vraiment admirable.

P. 30-31. — Si bizarres que nous paraissent ces scrupules et les raisonnements qui viennent calmer Robinson, nous reconnaissons ici l'esprit puritain et la doctrine de la prédestination.

P. 34-35. — Toujours les mêmes théories : le sort de chacun de nous est réglé d'avance, et nous sommes en relations constantes avec les esprits d'un monde supérieur.

P. 56, l. 1-10. — Tout ce passage est d'une beauté vraiment saisissante. La vivacité du désir éprouvé par Robinson est bien naturelle; mais faut-il encore remarquer qu'il n'oublie pas la doctrine de la prédestination?

P. 71-72. — Au moment où sa situation va changer, Robinson y est préparé par un songe : c'est encore un des préjugés chers aux sectes religieuses.

P. 109-110. — Dans l'instruction de Vendredi, Robinson passe avec beaucoup d'habileté de la religion naturelle à la révélation, mais il a soin de s'arrêter à l'interprétation des Écritures : il tient à faire de Vendredi un protestant, seulement il s'élève en même temps contre les discussions qui ont entraîné tant de querelles religieuses : il reste toujours dissident et tolérant.

P. 136, l. 22. — Cette addition peut paraître bizarre, mais c'est encore un exemple de la précision et de l'exactitude que de Foë tient à porter dans les moindres détails de son récit.

P. 143, l. 20. — Ce trait n'est pas indifférent: c'est une leçon donnée aux anglicans et surtout aux partisans de la haute Église.

P. 159, l. 8-22. — De Foë revient encore à ses théories favorites sur l'intervention de puissances supérieures appartenant à un monde invisible.

P. 214-215. — Nous voici encore en présence d'un compte dressé avec le plus grand soin : c'est le bilan exact d'un livre de commerce. De Foë reproduit ici le procédé si souvent employé par lui pour donner à son récit l'apparence de la réalité.

P. 247, l. 5. — Ces dernières aventures ne sont guère intéressantes. Mais ici de Foë, qui avait visité l'Espagne, n'a peut-être fait que reproduire ses propres souvenirs; peut-être aussi a-t-il cru piquer la curiosité de ses compatriotes en racontant si longuement une bataille avec des loups, animaux qui depuis bien des siècles ne se trouvent plus en Angleterre.



Paris, imprimerie D. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

TOME DEUXIÈME



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1878

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

Tirage in-16 à petit nombre sur papier de Hollande, plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

Tirage en GRAND PAPIER in-8° : 170 exemplaires sur papier de Hollande, 20 pap. de Chine, 20 pap. Whatman.

HEPTAMÉRON de la Reine de Navarre, avec les gravures de FLAMENG. 8 fascicules. *Épuisé.*

DÉCAMÉRON de Boccace, avec les gravures de FLAMENG. 10 fascicules. *Épuisé.*

CENT NOUVELLES NOUVELLES, dessins de J. GARNIER, grav. à l'eau-forte par LALAUZE, ou reproduits par l'héliogravure. 10 fascicules. . . . . 50 fr.

Format in 8° . . . . 80 fr.

Exemplaires Chine et Whatman dans les deux formats.

MANON LESCAUT, gravures d'HÉDOUIN. 2 vol. 25 fr.

GULLIVER (Les Quatre Voyages de), avec les gravures de LALAUZE. 4 vol. in-16 . . . . 30 fr.

Format in-8° . . . . 50 fr.

Exempl. Chine de l'in-16, et Whatman des deux formats.

VOYAGE SENTIMENTAL, de Sterne, avec les gravures d'HÉDOUIN . . . . 25 fr.

RABELAIS. Les Cinq Livres, avec les gr. de BOILVIN. 50 fr.

PERRAULT (CONTES DE), avec les gravures de LALAUZE. 2 vol. . . . . 30 fr.

CONTES RÉMOIS, du Comte de Chevigné, avec dessins de J. WORMS, gravés par RAJON. . . . . 20 fr.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, de X. de Maistre, avec les gravures d'HÉDOUIN . . . . 20 fr.

ROMANS DE VOLTAIRE, avec les gravures de LAGUILLERMIE. Cinq fascicules . . . . 45 fr.

PAUL ET VIRGINIE, avec grav. de LAGUILLERMIE. 20 fr.

Sous presse : GIL BLAS, CHANSONS DE NADAUD.

NOTA. — *Les prix indiqués sont ceux du format in-16*

Novembre 1878.

VOYAGE
RABEL
PERRAU
CONTES
VOYAGE
ROMANS



